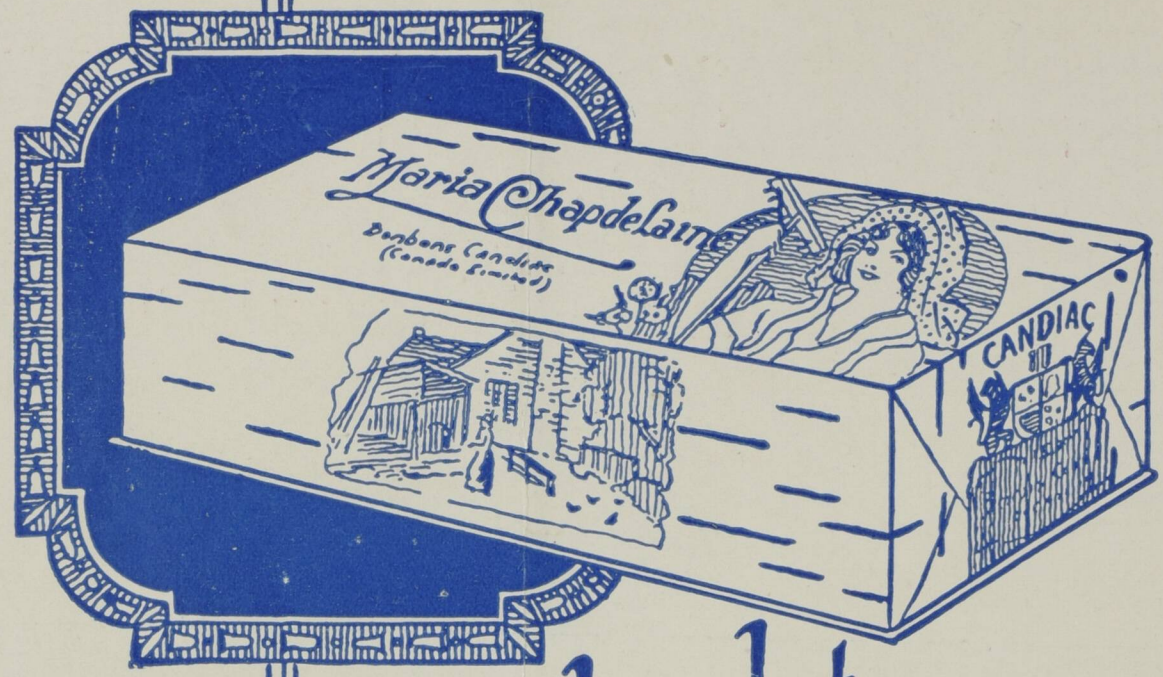
Volume XI

OCTOBRE 1929

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Un commencement d'incendie en forêt.

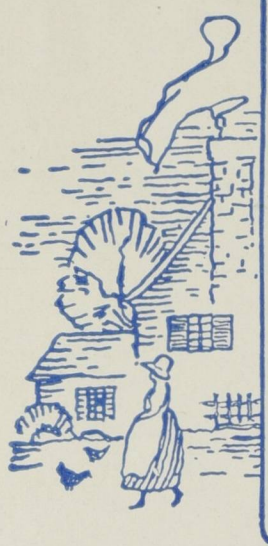


Les Chocolats Maria Chapdelaine

Renommés pour leur qualité supérieure, tout comme leur nom signifie excellence littéraire.

Noix et fruits, nougats et fondants . . . . tous dans une même boîte! Quelles friandises délicieuses, quel choix exquis!

Ces chocolats surfins sont en vente dans tous les établissements sérieux, - parce qu'ils sont supérieurs et possèdent un cachet d'originalité très marqué.



Bonbons Candiac
- (Canada) Limitée -

Administration:

Melle F. DIONNE
Secrétaire

M. GEORGES BELANGER
Représentant Général
à
MONTREAL
5462, ESPLANADE
Téléphone: CRESCENT 113

LE TERROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité
PAR

Le Terroir, Limitée

EUDORE CARON, Président

Bureau: 108, St-Joseph, - Téléphone 2-1229

QUEBEC

Rédaction:

ALPHONSE DESILETS
Rédacteur en chef

G.-E. MARQUIS
Gérant de la rédaction

EMILE BOITEAU, N.P.
Secrétaire de la rédaction

DAMASE POTVIN

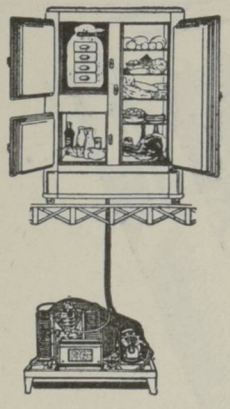
HORACE PHILIPPON

PRIX D'ABONNEMENT:

1 an: Canada $3.00 — Etranger: $4.00 — Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Ltée et adressés à 108, rue St-Joseph, Québec.

COLLABORATION

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuille, doit être envoyée, avant le 10 du mois, au Gérant de la Rédaction: **G.-E. MARQUIS, No 88. avenue Lockwell, Québec.**



LE CHOIX DE PLUS DE
7,500,00
CLIENTS SATISFAITS
Il n'y a qu'un seul
FRIGIDAIRE
Produit de General Motor

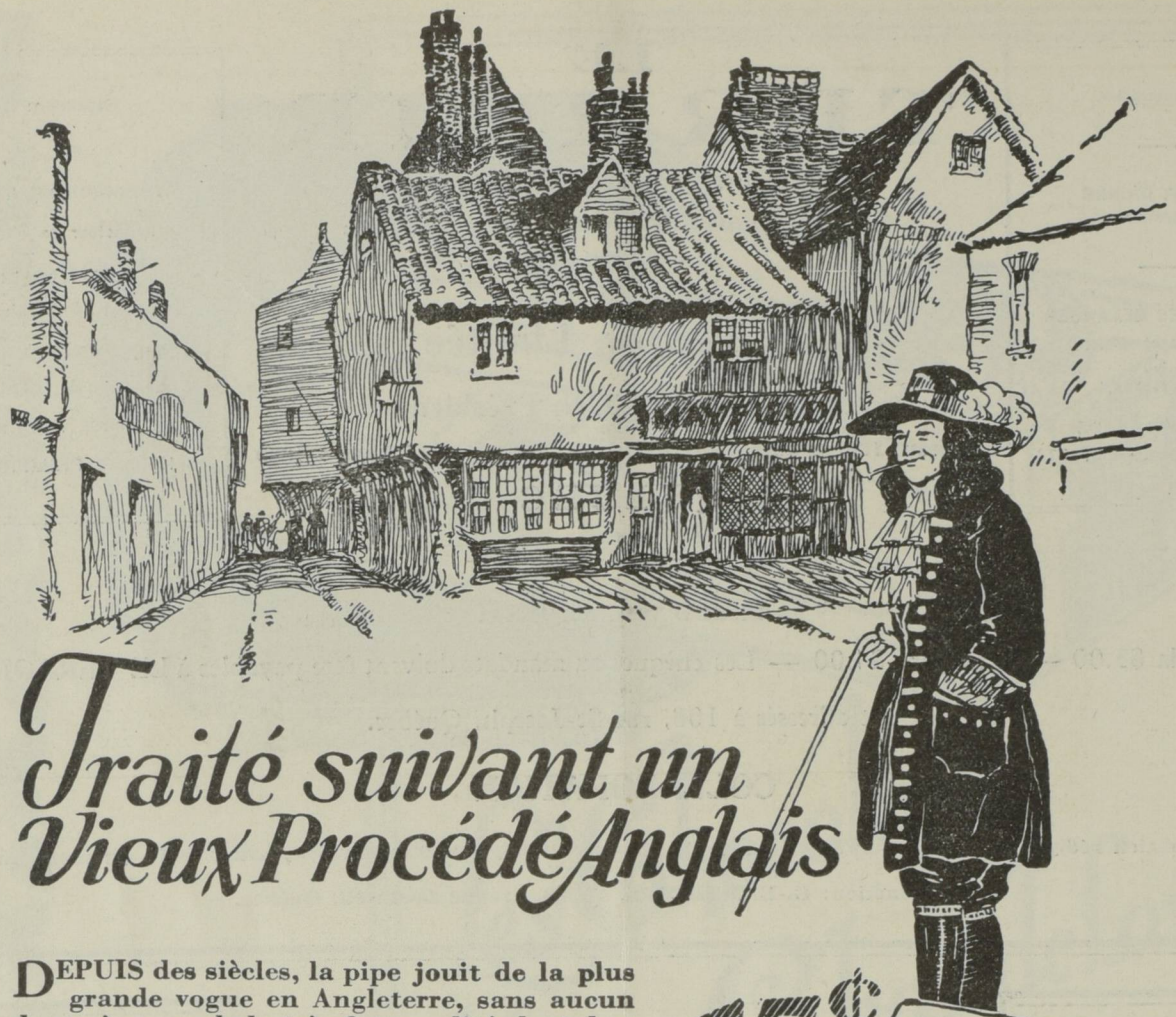
Vendu et installé par
GOULET & BÉLANGER LTÉE
8 DE LA COURONNE
Tél.: 6101--6102

Sommaire

		Page
Une chaire de pédagogie	G.-E. Marquis	9
D'un mois à l'autre	Damase Potvin	10
Douzième anniversaire de la Société des A. S. L.		12
Nos poètes		14
En revenant d'un pélérinage	G.-E. Marquis	15
"Nous sommes Amorphés",	l'abbé Auguste Lapalme	17
L'écho musical et artistique		19
Notre hiver canadien	Maurice Constantin-Weyer	20
Vues de Québec		26
La désertion des campagnes, en France	René Bazin	27
Vues de Québec		28
Au coeur de l'Acadie	Marie-Rose Turcot	29
Au cimetière		33
Bibliographie	G.-E. M. et Alphonse Désilets	35
Chez nos membres		36

POUR $5.00
COMPTANT
Nous vous livrons un
Dactylographe
UNDERWOOD,
REMINGTON
ou ROYAL
Reconstruit à neuf
avec une
Garantie pour 5 ans.
Ecrivez, téléphonez ou venez.

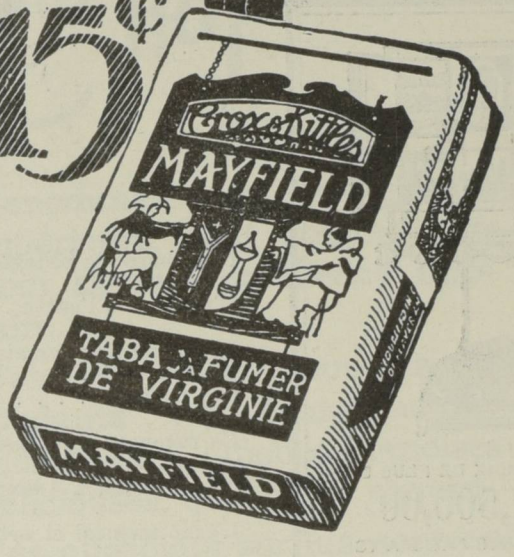
QUEBEC TYPEWRITER
Exchange, Enr.
J.-E. VEZINA, prop.
44, Côté de la Montagne
Tél. 2-3551 -- QUEBEC.



Traité suivant un Vieux Procédé Anglais

DEPUIS des siècles, la pipe jouit de la plus grande vogue en Angleterre, sans aucun doute à cause de la très fine qualité du tabac qu'il est possible d'avoir en ce pays. Vous pouvez maintenant vous procurer au Canada, au même prix que les tabacs ordinaires, le meilleur tabac de Virginie—traité suivant un procédé anglais—qui, dès la première bouffée, nous en avons la conviction, vous fera trouver en votre pipe la façon la plus satisfaisante et la plus délicieuse de jouir du tabac. Essayez un paquet de Mayfield et ensuite vous en fumerez toujours.

15¢



HACHE GROS POUR LA PIPE ET FIN POUR ROULER DES CIGARETTES

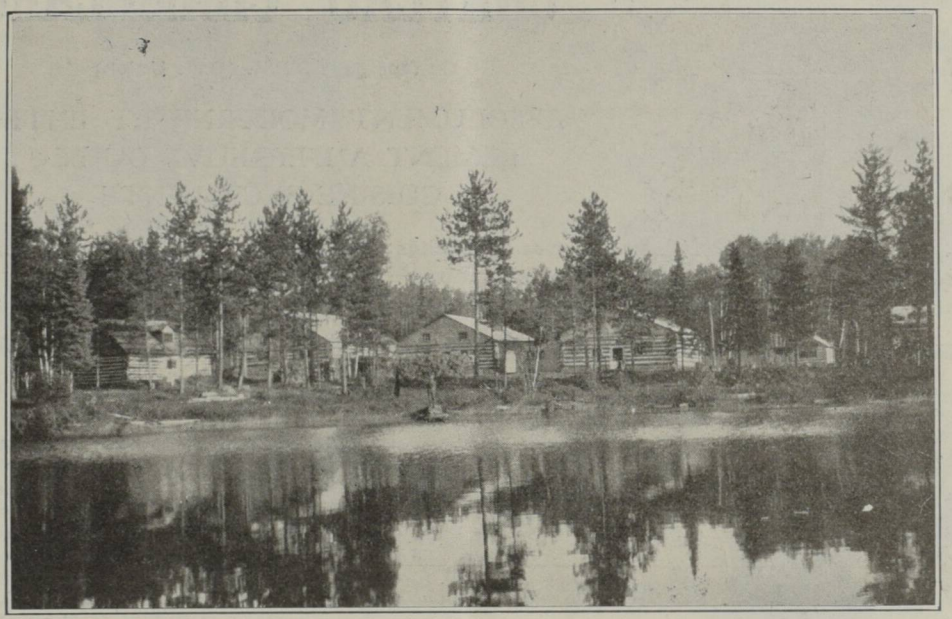
Les paquets contiennent des certificats échangeables contre des paquets de Cartes à Jouer.

ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED
QUEBEC

My6

MAYFIELD

Tabac à Fumer



Campements en industries forestières

Vous bâtissez sur le sable...

. . .Si vous négligez de mettre en règle votre succession et vos dispositions testamentaires.

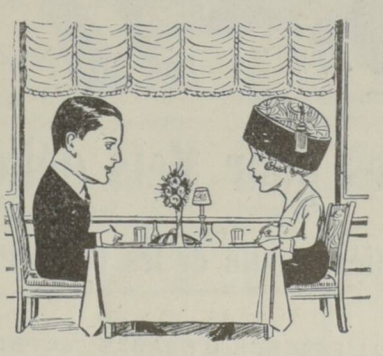
Laissez-nous vous aider à le faire. Sur ce point, notre Société vous donnera sécurité, compétence et permanence.

SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION ET DE FIDUCIE

Exécutrice Testamentaire Fiduciaire

MONTREAL
5 Est, rue St-Jacques
Tél.: HArbour 4192

QUEBEC
72, côte de la Montagne
Tél.: 2-1139



Restaurant BERTANI

Cuisine Française et Italienne

* *

REPAS A LA CARTE
ET TABLE D'HOTE

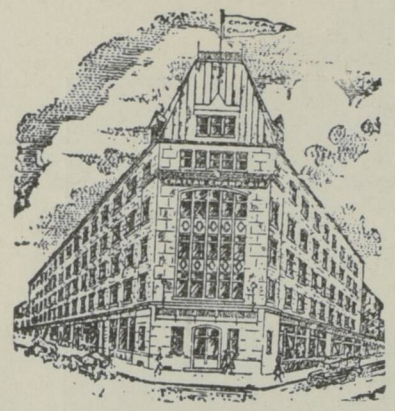
* *

Spécialité: Service à Domicile

66, RUE ST-JEAN -- QUEBEC

TELEPHONE: 2-3356

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



CHATEAU CHAMPLAIN

En face gare C.P.R. (Gare Union)

ABSOLUMENT MODERNE ET ENTIEREMENT A L'EPREUVE DU FEU
CUISINE EXCELLENTE

Nos Spécialités: Banquets de noces, Réunions d'hommes d'affaires.—Charcuteries et pâtisseries françaises livrées à domicile.

Recettes pour Mets délicieux

(Manière facile de les préparer)

SIROP A L'ESSENCE D'ERABLE "SUPREME"

Ingrédients

2 tasses sucre granulé
1 tasse d'eau
½ cuillerée à thé d'essence d'érable "Suprême".

Manière de procéder

Faire bouillir l'eau, ajouter le sucre, retirer du feu et ajouter l'essence quand le sirop est à moitié refroidi.

BLANC-MANGER A L'ERABLE OU A LA VANILLE

Ingrédients

2 tasses de lait
½ tasse de sucre
3 cuillerées à soupe de fécule de maïs (cornstarch)
1 cuillerée à thé de vanille
1 oeuf
½ cuillerée à thé de sel
Essence de vanille ou d'érable "Suprême" au goût.

Manière de procéder

Faire dissoudre le cornstarch, le sucre et le sel dans un peu d'eau froide, ajouter au lait bouillant et remuer constamment jusqu'à consistance épaisse, ajouter l'oeuf légèrement battu et faire cuire encore quelques minutes. Retirer du feu, ajouter l'essence et verser dans un moule.

TARTE AUX POMMES A L'ERABLE

Ingrédients

2 pommes
1 tasse de sucre
4 cuillerées à table de beurre
2 cuillerées à table de farine
3 cuillerées à thé d'essence d'érable "Suprême"

Manière de procéder

Couvrir le fond d'une assiette profonde d'une bonne croûte à tarte. Peler, enlever le coeur et trancher les pommes. Saupoudrer de sucre et mêler l'essence d'érable "Suprême" aux 3 cuillerées à thé d'eau et arroser les pommes, le sucre et le beurre. Saupoudrer de farine, recouvrir d'une couverture de pâte perforée et mettre au fourneau.

PUDDING A LA REINE

Ingrédients

3 tasses de pain rassi
3 tasses de lait
3 oeufs
¾ tasse de sucre
1 cuillerée à thé d'essence de citron "Suprême"

Manière de procéder

Déposer le pain coupé dans un plat de granit et jeter dessus le lait brassé avec les oeufs, le sucre et l'essence de citron. Mêler le tout et faire cuire au fourneau environ une heure. Servir avec crème et sirop à l'essence d'érable "Suprême".

GATEAU AU CITRON OU A L'ORANGE

Ingrédients

3 jaunes d'oeufs
¾ tasse de sucre
3 blancs d'oeufs
¼ cuillerée à thé de sel
½ tasse de fleur
¼ cuillerée à thé crème de tatre
½ cuillerée à thé d'essence "Suprême", d'orange ou de citron

Manière de procéder

Battre les jaunes d'oeufs, mêler la farine, le sucre, le sel et la crème de tarte. Battre les blancs d'oeufs, ajouter l'essence et mêler aux autres ingrédients. Faire cuire environ cinquante minutes dans un four modérément chaud.

CREME A LA GLACE A L'ESSENCE D'ERABLE "SUPREME"

Ingrédients

2 tasses de crème
1 tasse de lait
2 cuillerées à soupe de gélatine
1 tasse de sucre
2 cuillereés à thé d'essence d'érable "Suprême".

Manière de procéder

Délayer la gélatine et le sucre avec un peu d'eau chaude, laisser refroidir, ajouter la crème, le lait et l'essence bien mélangés et congeler.

(Suite au verso)

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

(Suite)

SUCRE A LA CREME A L'ESSENCE D'ERABLE OU A L'ESSENCE DE VANILLE "SUPREME"

Ingrédients	Manière de procéder
2 tasses de cassonade brune 1 tasse de lait 2 cuillerées à thé de beurre ¼ tasse de noix hachées 1 cuillerée à thé d'essence	Mettre le sucre, le beurre et le lait dans une casserole. Brasser jusqu'au point d'ébullition. Laisser cuire sans remuer jusqu'à ce qu'il forme des boules dans l'eau froide. Laisser refroidir un peu, ajouter l'essence et brasser jusqu'à transformation en crème et verser dans une assiette beurrée.

PUDDING AU CHOCOLAT

Ingrédients	Manière de procéder
2 tasses de lait ½ tasse de cornstarch ¼ tasse de sucre ¼ cuillerée à thé de sel 2 cuillerées de chocolat 1 cuillerée à thé de vanille "Suprême"	Faire bouillir le lait, ajouter le cornstarch, le chocolat, le sucre et le sel délayé avec un peu d'eau. Ajouter au lait bouillant et laisser bouillir jusqu'à ce que ce soit épais. Mettre la vanille et verser dans un moule.

FUDGE A L'ERABLE

Ingrédients	Manière de procéder
2 tasses de sucre 1 tasse de lait 4 cuillerées à soupe de crème 1 pincée de sel 1 cuillerée à thé d'essence d'érable "Suprême"	Mettre tous les ingrédients dans une casserole, sauf l'essence. Faire bouillir doucement jusqu'à ce qu'une boule molle se forme dans l'eau froide. Ajouter l'essence.

CREME POUR GATEAU A L'ESSENCE "SUPREME" D'ERABLE, FRAISE, FRAMBOISE

Ingrédients	Manière de procéder
1 tasse de sucre en poudre ¼ tasse de lait 1 cuillerée à thé de beurre 1 cuillerée à thé d'essence	Délayer le sucre avec le lait, ajouter le beurre et l'essence, et étendre sur le gâteau.

PUDDING A LA VAPEUR

Ingrédients	Manière de procéder
6 cuillerées à table de beurre ½ tasse de sucre 1 oeuf 1 tasse de lait 2½ tasses de farine 4 cuillerées à thé poudre à pâte ½ cuillerée à thé d'essence d'érable "Suprême" ¼ cuillerée à thé de sel	Défaire le beurre en crème, ajouter le sucre, l'oeuf battu, puis le lait et la farine mêlée avec le sel et la poudre à pâte. Faire cuire environ 2 heures. Servir avec sauce à l'essence d'érable "Suprême".

SAUCE A L'ESSENCE D'ERABLE "SUPREME

Ingrédients	Manière de procéder
1 tasse d'eau 3 cuillerées à table de cornstarch 1 tasse de sucre 1 cuillerée à thé d'essence d'érable "Suprême"	Faire bouillir l'eau et y ajouter le sucre, le cornstarch délayé avec de l'eau froide. Laisser bouillir pendant environ cinq minutes et ajouter l'essence.

Avez-vous soif ? Les Bières et Porter

BOSWELL

constituent les breuvages les plus rafraîchissants.
Excellents, sains et purs.

LE CHOIX POPULAIRE des VRAIS CONNAISSEURS !

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Une Brique de Tuf.

12 Nuances différentes.

La Frontenac

Nos briques sont fabriquées de tuf pur contenant en même temps les éléments chimiques qui, en se décomposant par la cuisson, leur donnent ces tons riches et veloutés.

Brique Rustique — Brique Commune
Terra Cotta

Cotations et échantillons Gratis sur Demande

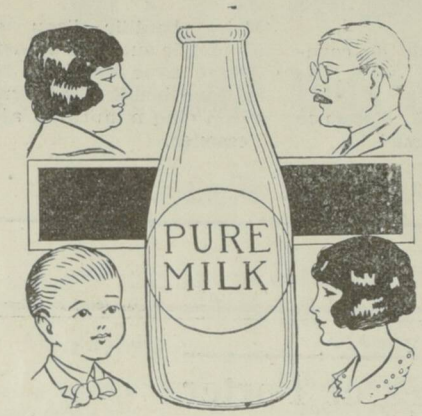
BRIQUE FRONTENAC, LIMITÉE

140, rue St-Jean, QUEBEC

TEL. 2-0980

P.-A. GALARNEAU, - - *Gérant-Général*

LE LAIT PUR



de saveur douce et agréable, est le bien des enfants, pourvu qu'il soit

CLARIFIÉ ET PASTEURISÉ

Protégez votre famille et tous ceux qui vous sont chers en demandant toujours la

MARQUE **FRONTENAC**

LAIT, CREME, BEURRE, CREME GLACEE

Fournisseurs de la Goutte de Lait et du Château Frontenac.

La Laiterie Frontenac Limitée

142, de l'Église, QUÉBEC Tél. 7175 - 7176

BELANGER, SAVARD & BOURGET

Arpenteurs et ingénieurs Forestiers

Arpentage, exploration, inventaire, délimitation de concessions forestières, subdivisions, expertises et autres.

PHOTOGRAPHIE et EXPLORATION AERIENNE.

Edifice "BELANGER"

86, Côte de la Montagne — Tél.: 2-5180 — QUEBEC

Mariage de raison

Charles. — Comment, tu épouses cette femme qui a le nez de travers?

—*Arthur.* — Oui, mon vieux, car remarque bien que si elle a le nez de "*travers,*" elle a beaucoup d'argent de "*côté*"!!!

En soirée

La jeune fille. — Chantez-nous donc quelque chose, Monsieur; ce serait si beau d'entendre votre voix!

Le jeune homme. — Oh! je ne pourrai pas; il y a bien trop de monde!

La jeune fille. — Ça ne fait rien, chantez toujours; personne n'écoute, quand vous chantez...

Famille de musiciens

—Jouez-vous d'un instrument?
—Je suis "*cornettiste*".
—Et votre grande soeur?
—Elle est "*pianiste*".
—Et votre frère?
—Il est "*violoniste*".
—Et votre mère?
—Elle est "*harpiste*".
—Et votre père?
—Il est "*pessimiste*".

Joyeux passe-temps du foyer

A la fin d'un bon dîner, Isaac dit à son vieil ami Durand qui est bossu:

—Mon cher Durand, voilà vingt ans que nous travaillons ensemble. Il faut que je vous fasse une confidence que j'aurais peut-être dû vous faire plus tôt.

—Quoi donc, mon cher Isaac?

—Eh bien, Durand, je suis Juif.

—Eh bien, mon cher Isaac, confidence pour confidence: je vais vous dire un secret: je suis bossu.

* * * *

—Mais, malheureuse, vous avez mis les poissons cuire sans les laver?...

—Je croyons point que c'était nécessaire, madame... Des animaux qui ont toujours vécu dans l'eau!

* * * *

—Bonjour, Rosenwald, je suis bien content de te rencontrer: je te cherche depuis deux heures.

—Bonjour, Rosenthal, je suis heureux de te voir. Tu as quelque chose à me dire?

—Oui. Quelque chose de sérieux.

—Quoi donc?

—Tu te rappelles Rosenwald? il y a trois ans, je t'ai prêté cinq mille dollars...

—Si je me rappelle? Je le crois que je me rappelle!

—Alors, puisque tu te rapelles, dis-moi Rosenwald, quand me les rentras-tu?

—Quand je te les rendrai? Est-ce que je sais? Est-ce que je suis prophète?

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Chant officiel des Voyageurs de la "Survivance Française" de l'Ouest Canadien à leurs Pèlerinages Patriotiques dans la Province de Québec.

Le salut à Québec

Paroles du R. P. Georges Boileau, o. m. i.
Musique de M. l'abbé A. Erny, d. th.

CHOEUR

Salut, Québec, terre de l'espérance,
Doulce Province, orgueil national,
Vois tes enfants, gage de survivance,
Venir joyeux vers le pays natal;
Tes pèlerins de douce souvenance
Hâtent vers Toi leur retour triomphal,
O doux pays, berceau de notre enfance,
Accueille-nous au foyer ancestral!...

I

Vers Toi, Québec, l'ange de la patrie
Conduit tes fils au pays des aïeux...
Province-Mère, en croisade bénie,
Nous revenons vers ton sol glorieux,
Revoir là-bas la famille agrandie
Et raviver nos souvenirs pieux.

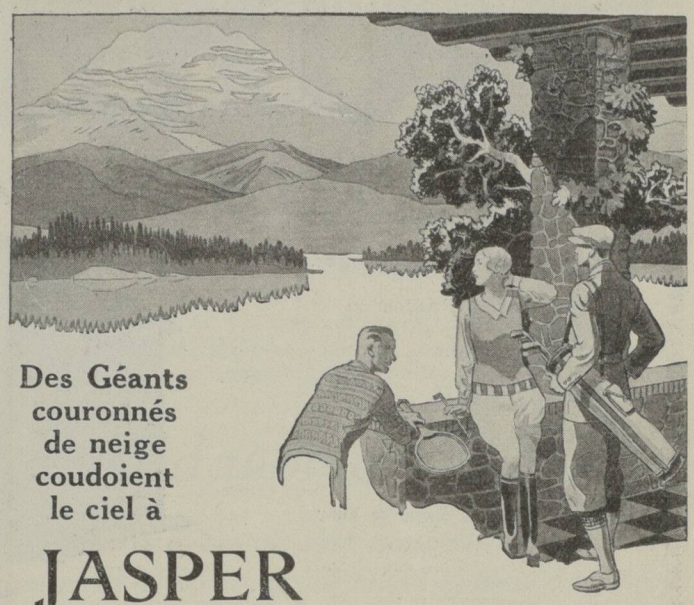
II

Terre sacrée, immortel héritage
De preux héros, de martyrs, de lutteurs,
Tes fiers appels, ton maternel langage,
D'un saint émoi font tressaillir nos coeurs.
Il vient t'offrir son filial hommage
Le bataillon de tes fils précurseurs!

III

Sur les chemins d'héroïsme et de gloire
De nos aïeux, aux bords du Saint-Laurent
Guide nos pas vers tes champs de victoire
Et vers l'azur de tes clochers d'argent...
Tes fils de l'Ouest aux échos de l'histoire,
Ont entendu ton cri de ralliement!...

Les paroles et la musique de cette chanson sont en vente chez M. Alphonse Boileau, 5162 rue Fabre, Montréal.



Des Géants couronnés de neige coudoient le ciel à

JASPER

DANS LES ROCHEUSES CANADIENNES

Cherchez de nouvelles aventures dans ce pays de montagnes abruptes.... avec la Loge du Parc Jasper comme pied-à-terre. Rendez-vous à cheval ou en automobile jusqu'au Glacier de l'Ange sur le Mont Edith Cavell. Visitez les cavernes profondes du Canyon Maligne, admirez la grandeur de la merveilleuse chaîne de montagnes Ramparts, les eaux azurées des lacs des Pyramides, et la majesté de la Montagne Pyramide, couronnée de neige.

Jouez au golf et livrez-vous au tennis sur les plus beaux terrains des Rocheuses Canadiennes.

Escaladez les montagnes avoisinantes, entre les repas, ou poursuivez de longues randonnées en compagnie des guides suisses jusque sur le sommet des plus hauts pics; joignez-vous aux expéditions organisées au Mont Robson et aux champs de glace de la Colombie.

Ou reposez-vous et jouissez de tout le confort que vous offre votre villa de bois rond; faites une partie de bridge, ou allez jouir de la musique et de la danse à la Loge Centrale — canotez sur le Lac Beauvert — mêlez-vous à cette délicieuse atmosphère sociale composée de visiteurs de toutes les parties du monde.

Semaine spéciale de Golf à Jasper, du 7 au 14 septembre.

Pour de plus amples détails et réserves de places à la Loge du Parc Jasper consultez le bureau le plus rapproché.

CANADIEN NATIONAL

Le plus grand Chemin de Fer de l'Amérique.

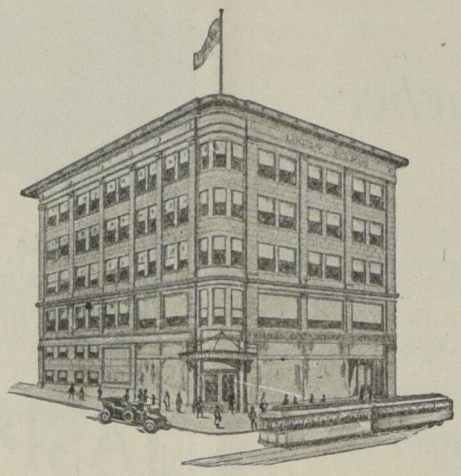
Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

MONTRÉAL — OTTAWA — TROIS-RIVIÈRES — CORNWALL — KINGSTON — CHICOUTIMI — QUÉBEC

Le Centre de la Musique de la Province de Québec

Les Plus Grands Marchands de Pianos, Phonographes, Records, Radios de l'Est du Canada depuis 1878

Patronage de Son Exc. Lady Byng de Vimy



The Largest Piano Dealers in Eastern Canada since 1878

Patronage of His Exc. The Duc of Devonshire

Pour de plus amples détails et informations au sujet de nos prix, conditions faciles de paiements, veuillez suivre nos annonces sur les journaux: Le Soleil, L'Action Catholique, L'Evénement, The Telegraph, La Presse, La Patrie, The Gazette, The Star.

LINDSAY'S

C. W. LINDSAY & CO. LIMITED

C. W. LINDSAY & CIE, Limitée

ou adressez le coupon ci-dessous à:

Tél: Magasin 2-1389
201-203 rue St-Jean

WILLIE J. FOURNIER
ASSISTANT-GERANT
QUEBEC

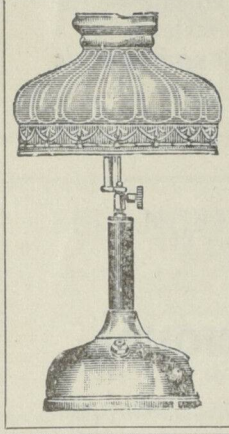
Tél: Résidence 6289
77, Ave. Murray

et pour le nom d'un prospect non déjà enregistré, nous vous récompenserons suivant les règlements de notre maison.

M. W. J. FOURNIER,
77, Ave. Murray,
QUEBEC.

Veuillez m'envoyer gratuitement, sans aucune obligation de ma part, un de vos catalogues: 1o—Pianos Lindsay, Heintzman, Steinway & Co. 2o—Phonographes: Lindsay, Brunswick, etc. 3o—Radios: Lindsay, Brunswick, Fada, De Forest Crosley, Stewart-Warner, Radiola, etc., et veuillez trouver les noms d'acheteurs probables de pianos, pianos-automatiques, phonographes ou radios, que je suis heureux de vous envoyer suivant les conditions de votre maison.

NOM	ADRESSE	INSTRUMENT
.....	.....	.....
.....	.....	.....
.....	.....	.....



AVEZ-VOUS DES ENNUIS

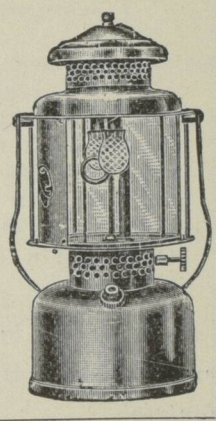
au point de vue de LUMIERE, CHALEUR et CUISSON ?

UTILISEZ les produits "COLEMAN" !

Des années d'expérience et l'abondance de clients satisfaits ont prouvé leur efficacité.
MINIMUM de TRACAS — MAXIMUM de SATISFACTION
—— Voyez-les fonctionner chez ——

SAMSON & FILION, Ltée

FERRONNERIE — QUINCAILLERIE — ARTICLES DE SPORT, ETC.
343, rue St-Paul (En face gare C.P.R.) QUEBEC



Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIETE des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUEBEC

Vol. XI, No. 5 — BUREAU : 108, rue St-Joseph, QUEBEC — Octobre

Une Chaire de Pédagogie

Le 2 du mois d'octobre, s'ouvrait, à l'Université Laval, une nouvelle chaire. Depuis une couple d'années, le personnel enseignant de Québec, grâce à l'initiative du Cercle d'Etude des Instituteurs catholiques de Québec, Inc. était en instance auprès des autorités universitaires, pour obtenir d'elles la création d'une chaire de pédagogie. Leur voeu vient d'être réalisé. Les écoles de la ville, sous le contrôle de la Commission Scolaire Catholique, au nombre de 59, sont dirigées par 260 instituteurs religieux et laïcs et 402 institutrices religieuses et laïques. Tous ces titulaires de nos écoles sont porteurs de diplômes, soit des noviciats qui les ont formés ou soit encore d'une Ecole normale ou du Bureau Central des Examinateurs. Mais ce n'est là qu'une reconnaissance officielle d'un minimum de connaissances que possèdent ces maîtres et maîtresses. C'était suffisant pour leur faire comprendre qu'il y a encore bien des connaissances à acquérir. Pour bien enseigner il faut être en quelque sorte une encyclopédie vivante, capable de répondre à toutes les questions et de faire de la lumière sur tout ce qui paraît nébuleux dans le cerveau des enfants.

Et c'est pour acquérir toutes ces connaissances que les instituteurs ont réclamé la création d'une chaire de pédagogie à Québec.

Les cours dureront trois ans et ils seront donnés à raison de trois par semaine. Ils couvrent un vaste champ, comme on peut le voir par l'énumération des sujets indiqués ci-après: instruction religieuse, psychologie pédagogique, grammaire, littérature française, mathématiques et anglais. Il y aura plus de 60 cours par année.

Après deux années d'études, les instituteurs pourront obtenir un certificat d'aptitudes pédagogiques et, à la fin de la troisième année, il leur sera loisible de concourir pour l'optention d'un brevet universitaire d'enseignement primaire.

C'est là un acheminement vers la licence pédagogique que l'on pourrait bientôt exiger sous peu de tout candidat qui se présentera aux examens pour la charge d'inspecteurs d'écoles.

Nous félicitons sincèrement les instituteurs et institutrices de Québec de leur initiative, comme nous nous empressons d'exprimer notre reconnaissance à l'Université Laval, qui a bien voulu ouvrir ses portes au personnel de l'enseignement primaire, désireux de perfectionnement.

Ajoutons que l'organisation de ces cours a été rendue possible grâce à la générosité du Gouvernement de la Province et de la Commission Scolaire de la ville de Québec.

G.-E. Marquis.

D'UN MOIS A L'AUTRE

par DAMASE POTVIN

Après Saint-Laurent, Saint-Michel et Kamouraska, Saint-Jean de l'Ile d'Orléans, au cours du mois dernier, a commémoré brillamment le souvenir de son érection canonique. Cette paroisse, comme sa voisine, le mois précédent, a célébré le 250ième anniversaire de sa fondation. Encore une fois, c'est là une belle coutume que nous souhaitons voir s'étendre dans toute la province. Nous possédons une noble couronne de belles et vieilles paroisses qui comptent plus de deux siècles d'existence et c'est une belle pensée que l'on a eue de revivre quelque peu leur vie en donnant à leurs habitants l'occasion de remonter vers leur passé. Nous avons donné, dans la dernière livraison du TERROIR, les monographies de Saint-Michel, de Kamouraska et de Saint-Laurent de l'Ile d'Orléans. Voici quelques notes sur Saint-Jean qui complèteront la galerie des anniversaires de cet été.

Saint-Jean de l'Ile d'Orléans a été canoniquement érigée en 1679 *par Mgr de Saint-Vallier, deuxième évêque de la Nouvelle-France, qui venait de succéder à Mgr de Laval. D'un côté, l'on prétend que cette paroisse doit son nom au précurseur du Christ dont c'était, dans les premiers temps de la colonie, l'habitude de célébrer la mémoire. D'un autre côté, l'on croit que ce nom a été donné en l'honneur de M. de Lauzon dont le fils aîné, Jean, grand sénéchal de la Nouvelle-France, était mort, un peu auparavant, à Saint-Jean, tué par les Iroquois, sur les bords de la petite rivière Maheu.*

Saint-Jean possédait une nombreuse population avant son érection canonique. Comme toutes les autres paroisses de l'Ile, à cause de sa proximité de Québec, cette paroisse se développa très vite. Et l'on attribue ce rapide développement à son sol fertile, à l'abondance des pêcheries sur ses côtes et à ses attraits pittoresques.

L'église actuelle de Saint-Jean fut construite en 1735 *par Messire René-Philippe de Portneuf, alors curé de l'endroit, et qui fut, plus tard, curé de Saint-Joachim où il tomba sous les balles ennemies en* 1759. *Le premier missionnaire résident de Saint-Jean fut après l'érection canonique. Depuis, vingt-cinq curés se sont succédés à Saint-Jean. Le curé actuel est M. l'abbé J. J. Hunt qui y exerce le ministère depuis* 1916.

Comme Saint-Laurent et d'autres paroisses de l'Ile d'Orléans, il n'y a peut-être pas d'endroits du district de Québec dont l'histoire se lie plus étroitement à celle des premières années de la colonie.

* * * *

Après une courte visite faite à Québec, au cours de l'hiver dernier, M. Paul Claudel, ambassadeur de France aux Etats-Unis, déclarait que notre fleuve Saint-Laurent l'avait fortement impressionné. Il a dû constater que nous l'aimions bien, d'ailleurs, notre Saint-Laurent, et que nous n'avions pas honte de prononcer son nom quand l'occasion s'en présente.

Telle ne serait pourtant pas l'opinion d'un autre grand écrivain de la France moderne, M. Jean Giraudoux, dont on a représenté, pour la première fois au Canada, au début de septembre, à Québec, la fameuse pièce de théâtre "Siegfried" qui a, du reste, fort intéressé la population de Québec mais qui aurait eu un autre effet si l'on n'avait pas opéré, au préalable, les amputations nécessaires, à la demande même de l'auteur, devons-nous ajouter en toute justice.

N'empêche que "Siegfried" ayant été jouée à Paris pendant plus de onze mois, la fausse impression que son auteur donne du Canada Français est restée ancrée dans le cerveau de bien des parisiens.

M. Jean Giraudoux est un gros légume dans le monde des lettres françaises et il a construit son "Siegfried", disait tout récemment M. Gérard Bauer, "en dramaturge rusé".

Nous ignorons les "ruses" de M. Giraudoux en qualité de dramaturge mais il nous permettra de lui dire et de dire aux autres qu'il nous a fait connaître un côté assez curieux de l'esprit d'observation de certains grands écrivains français notamment en ce qui regarde les moeurs et les coutumes d'un pays aussi lointain que le nôtre.

Car l'auteur de "Siegfried" s'est occupé de nous, comme on a pu le voir dans la représentation que nous a donnée la troupe Francis-Perny, de son oeuvre, voire même de Québec. Comme l'action de "Siegfried" se passe en Allemagne et que tous les personnages sont Allemands, par quel tour de force, demandera-t-on, a-t-il été amené alors à parler de Québec? Il s'agit, en effet, d'une "ruse", tout simplement.

Voici comment il s'y est pris.

* * * *

Un des principaux personnages de la pièce, Zelten, veut introduire auprès de Siegfried, dont il désire faire connaître la véritable identité, deux Français, un homme et une femme, Robineau et Geneviève. En ce qui regarde cette dernière, il recommande à son compagnon Muck d'annoncer non pas une Française mais une institutrice canadienne-française. Robineau est de connivence avec Zelten et il demande à sa compagne de se faire passer, en effet, pour "une institutrice de Québec" : "Si tu sens", lui dit-il, "poser sur toi des regards soupçonneux, sors une expression de Québec, appelle un orchestre une bande, un wagon-restaurant, un char-réfectoire. Je t'ai fait une liste de ces idiotismes".

Voilà, un peu plus tard, la fausse institutrice canadienne en conversation avec le fameux Siegfried. Et c'est ici que M. Jean Giraudoux fait preuve d'une connaissance de notre pays assez étonnante chez un

auteur doué d'un si beau talent d'observation. Siegfried demande à Geneviève ce qu'elle faisait au Canada, ce à quoi la jeune fille répond : "Au Canada, nous avons ce qu'on appelle là-bas, une ferme". — "Dans quelle ville?", demande Siegfried. "Vous savez, on ne se soucie pas des noms propres au Canada. Le pays est grand et tout le monde est voisin. On appelait notre lac, le lac, notre ville, la ville. Le fleuve, — sûrement vous allez me questionner sur l'immense fleuve qui traverse le Canada, — personne, là-bas, ne se rappelle son nom; c'est le fleuve."

Voilà comment chez nous, d'après l'auteur de "Siegfried", nous y traitons notre "majestueux Saint-Laurent".

Siegfried. — La tâche des postes ne doit pas être facile?

Geneviève. — On ne s'écrit pas; on se porte soi-même ses lettres en traîneaux.

Voilà pour notre Ministère des Postes.

Siegfried. — Que faisiez-vous à la ferme?

Geneviève. — Ce qu'on fait au Canada. On s'occupe sur tout de la neige, chez nous.

Siegfried. — Je comprends, c'était une ferme de neige — et ce sont là vos vêtements de fermière?

Geneviève. — Nous sommes riches. Nous faisons de bonnes affaires par les grands froids..."

Et voilà tout de même, il faut l'avouer de la bonne réclame pour notre Association des Sports d'Hiver, mais pour elle seulement... malheureusement pas pour notre province en général qui compte à l'étranger beaucoup trop de ces Voltaires limousins qui croient toujours aux fameux "arpents de neige..."

* * * *

Voici qu'est bien finie cette saison où chaque citadin consacre au moins deux semaines à la contemplation, ou plus exactement, à la fréquentation de la Nature. Durant les mois de juillet, d'août et d'une partie de septembre, il n'est guère d'habitants d'une ville qui ne trouvent moyen de concilier leurs occupations les plus absorbantes avec l'accomplissement de ce devoir annuel. De sorte qu'au fort de la canicule, il ne reste guère, certains "week ends", dans la ville délicieusement vide, que quelques citadins incorrigibles qui refusent avec obstination de quitter leurs habitudes urbaines pour le hasard champêtre des villégiatures.

Or, il est intéressant de constater combien d'encroutés citadins, sybarites des salons, deviennent vite des campagnards improvisés et s'empressent d'entrer, toujours avec succès, en contact avec les nouvelles habitudes rustiques et pittoresques des lieux où les circonstances estivales les ont conduits. Tous, jeunes et vieux, s'efforcent de profiter de leur mieux des plaisirs naturels que leur offrent les champs, les montagnes, la mer, les grèves. Ils y apportent un zèle touchant et une louable bonne foi.

C'est curieux comme l'on se découvre vite une âme agreste et bucolique. Comme l'on se prend à s'intéresser avec docilité à toutes les choses de la campagne. Nous nous sentons virgiliens en face des couchers de soleil et des clairs de lune. Le pittoresque des sites éveille en nous un sens atavique de la nature qui nous rendrait aisément au travail de la terre et, pour un peu, nous mettrait aux mains les mancherons de la charrue et le manche d'une fourche. Et les citadins, en général, sont sincères dans cette rusticité momentanée, sincères au point d'en oublier complètement, au bout d'une journée, la ville et ses plus indéracinables habitudes pour se laisser aller tout d'une pièce à l'admiration de la vie champêtre.

La Nature nous rend en un mot la sagesse. Quel villégiateur n'a jamais pensé, un seul instant, à l'arrêt final de la "struggle for life" pour s'établir définitivement dans un "petit trou pas cher"? Tout citadin a dans son coeur un Cincinatus qui sommeille.

* * * *

Un journaliste américain, du reste, est en train présentement de vouloir nous donner une preuve, mais un peu forcée, de ce sens atavique champêtre qui sommeille en nous. On connait la tentative de ce monsieur qui est diversement commentée par notre population.

Bert McConnell veut pendant deux mois vivre la vie de l'homme primitif et ne devoir sa subsistance, son logement et toutes les premières nécessités de la vie qu'à la forêt. Il a choisi pour son expérience un coin de la forêt du nord-ouest du lac Saint-Jean où il s'est enfoncé voilà quelques semaines.

En général, l'on est peu enclin à croire en la réussite de cette entreprise et ceux qui connaissent un tant soit peu le caractère peu bienveillant de nos forêts nordiques ne sont pas d'avis qu'elles puissent se prêter bien volontiers au rôle de l'homme des cavernes. Les cavernes sont même fort rares dans cette partie des forêts québécoises.

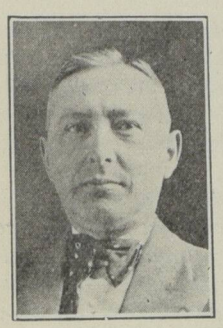
La récente aventure des deux jeunes Courtois de Mistassini n'est pas pour donner confiance aux partisans de l'homme primitif moderne, si l'on nous permet cette expression. Ces deux jeunes garçons sont nés et ont été élevés dans les forêts du Nord qu'ils ont parcourues en entier avec leur père, un trappeur émérite. Ils en connaissent tous les secrets. Après s'être séparés de leur père, au début de juin dernier, ils ont dû vivre dans le bois pendant deux mois, sujets aux seules ressources de la forêt pour subvenir à leurs besoins, mais ils étaient loin d'être réduits à l'état de l'homme primitif. Ils étaient relativement bien vêtus, avaient une tente, un poêle, des couvertures, des armes, un filet de pêche. Ils ont erré dans le bois durant deux des plus beaux mois de l'année. Et pourtant, l'un d'eux est mort de faim, de misère et de privations de toute nature. Quand on a trouvé l'autre, le plus jeune, il allait mourir de faim, comme le premier. On affirme même à ce sujet une chose incroyable que nous ne pouvons révéler ici mais qui démontre à quelle atroce nécessité l'être humain perdu dans le "wild" doit se plier pour garder sa vie.

C'est que évidemment nos forêts canadiennes ne sont pas aussi généreuses de ressources pour l'être humain que ne l'étaient les forêts primitives pour l'homme des cavernes qui voyait pulluler le gibier autour de lui. C'est aussi que l'homme primitif était naturellement fait à sa rude vie et qu'il n'était pas gâté par une quarantaine d'années de confort, d'hygiène et même de luxe de sybarite. Il n'avait pas même besoin d'armes puisque grâce à ses muscles d'acier et à son épiderme de fauve, il pouvait se mesurer avec les bêtes les plus féroces et souvent les terrasser.

Voilà autant de petites différences qui ne sont pas tout à fait à l'avantage de l'homme primitif moderne, à moins que celui-ci, comme nous le laissent entendre les premières relations de McConnell, ait la bonne fortune de trouver, dès ses premières promenades dans la forêt, du jambon et des peaux de bêtes soigneusement pliées au sommet des arbres... ce qui prouve qu'il y a une Providence spéciale pour les hommes primitifs modernes...

DOUZIEME ANNIVERSAIRE DE LA SOCIETE DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES

M. le Chevalier J.-Eugène Corriveau élu président. — Rapport du Secrétaire-archiviste. — Etat financier de la Société. — Programme de l'année 1929-30. — *Campagne de recrutement. — Fêtes projetées.*



M. J.-EUG. CORRIVEAU, nouveau président de la Société des Arts, Sciences et Lettres, de Québec.

Les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres ont fait l'élection de leurs directeurs dans une assemblée générale annuelle tenue, samedi soir, le 12 du mois d'octobre, dans la salle du comité des finances, à l'Hôtel de Ville.

Immédiatement après cette assemblée, le nouveau bureau de direction, formé en comité, a procédé à l'élection de ses officiers.

M. le Commandeur J.-Eugène Corriveau, 1er vice-président, a été choisi à l'unanimité pour occuper le fauteuil présidentiel au cours de l'année 1929-30, tandis que le Major Ernest Légaré, Instructeur de C. O. T. C. Laval, et M. Napoléon Lavoie, Inspecteur de l'Impôt du revenu, ont été nommés vice-présidents de la Société.

MM. les secrétaire-archiviste, secrétaire-correspondant, trésorier, vérificateurs et aviseur légal ont été réélus dans leurs charges respectives.

D'importants projets ont été discutés au cours de ces deux séances; un programme magnifiquement bien rempli de conférences, dîners-causeries, causeries du samedi, concerts, banquets et autres manifestations a été soumis à l'approbation des directeurs et il a été décidé qu'une campagne active de recrutement de nouveaux membres serait entreprise et poursuivie avec vigueur.

En l'absence du président sortant de charge, M. Lorenzo Auger, architecte, M. le Commandeur J.-Eug. Corriveau dirigeait les délibérations de l'assemblée générale annuelle.

Après l'adoption du procès-verbal de la dernière assemblée, M. Damase Potvin, Secrétaire Archiviste, présenta son rapport annuel sur les activités de la Société. (Nous le publions *in extenso,* quelques paragraphes plus loin).

Appelé à faire connaître l'état de la caisse, le trésorier, le colonel G.-E. Marquis, a présenté un rapport qui est de nature à laisser prévoir pour la Société un avenir enviable dans ce domaine. Après quelques communications du secrétaire-correspondant, M. J.-H. Philippon, avocat, on procéda au choix du bureau de direction qui fait lui-même l'élection des officiers de l'exécutif.

Voici le résultat de cette double élection :

Président : M. le Commandeur J.-E. Corriveau; 1er vice-président : le major Ernest Légaré; 2e vice-président : M. Napoléon Lavoie; secrétaire-archiviste : M. Damase Potvin; secrétaire-correspondant : M. J.-H. Philippon, avocat; trésorier :le colonel G.-E. Marquis; vérificateurs : MM. H. Faber, et Emile Boiteau, N. P.; aviseur légal : M. Antonio Langlais; directeurs ex-officio : (anciens présidents), MM. Lorenzo Auger, architecte, Alphonse Désilets, B. S. A.; Raoul Dionne, Narcisse Savoie, chef des agronomes; directeurs : MM. J.-S. Blais, Ls-Philippe Morin, Georges Morisset, Adrien Désautels.

Le nouveau président, M. le Commandeur Corriveau, a ensuite remercié ses confrères de la confiance qu'ils lui ont témoignée et il a fait connaître le programme qu'il entend suivre pour le bien de la société. "Il ne s'agit pas de voir les défauts et les torts que nous pouvons avoir eus, dans le passé", a déclaré le président, "l'important, c'est d'envisager et résoudre les problèmes nouveaux qui se présentent et dont la Société peut bénéficier".

Le bureau de direction a alors passé en revue les différents projets qui lui ont été soumis. On a décidé et fixé la date de nombreuses conférences publiques par des orateurs distingués et dans un avenir plus rapproché, une fête aux huîtres sera offerte gratuitement aux membres de la Société. A cette occasion, en vue de la campagne de recrutement que l'on déclanche, des invitations seront faites aux personnes que l'on croit susceptibles de s'intéresser à la Société.

M. Emile Asselin, du théâtre Canadien, sera aussi appelé, sous peu, à exposer un projet devant la Société des Arts, Sciences et Lettres. M. Asselin est en train d'inaugurer une production cinématographique exclusivement québecoise, un début de studio de films parlants à Québec même. Le vaste projet réclame le concours d'un grand nombre de personnes et M. Asselin a demandé à la Société des Arts, Sciences et Lettres de se charger de l'intrigue du premier film québecois. Avant d'acquiescer à cette demande, les directeurs étudieront le projet, dans une séance qui promet d'être des plus intéressantes.

(Voici en quels termes M. Damase Potvin a présenté son rapport annuel).

DOUZIEME RAPPORT DU SECRETAIRE-ARCHIVISTE DE LA SOCIETE DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES.

Monsieur le Président : —

J'ai l'honneur de vous présenter le douzième rapport de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Comme vous pouvez le voir, M. le Président, nous nous acheminons lentement mais sûrement vers nos noces d'argent. Notre Société a accompli déjà plus d'un lustre puisque le troisième enregistre déjà deux années. Il y a bien des sociétés de la nature de la nôtre qui ne peuvent compter leur existence par lustres. Et nous continuons d'assister, chaque année, aux funérailles de ceux qui, voilà douze ans, penchés sur notre berceau, se plaisaient à nous prédire l'existence éphémère de quelques mois.

Durant cette douzaine d'années que nous avons vécu, M. le Président, bien des événements se sont passés que notre tâche n'est pas heureusement d'énumérer, n'étant pas tenu à l'inscription des éphémérides de la Nation. Mais il n'en est pas ainsi des événements qui se rapportent à notre Société. Et c'est même ma tâche d'archiviste consciencieux de les rappeler ce soir.

Notre Société a, en effet, vécu, cette année, des événements, tout comme les plus importants corps publics. L'on en compte qui ont eu pour théâtre cette scène publique redoutable qu'est le tribunal civil.

Nous sommes allés devant nos juges. Comme les condamnés, nous avons eu vingt-quatre heures pour les maudire. Mais nous n'en avons rien fait. Notre Société n'a pas de rancune pour deux sous.

Mais inutile de rappeler autrement que pour en faire mention cet épisode de notre vie qui fut cependant le principal de l'année. Disons seulement que les choses ont mieux tourné que nous aurions pu le croire tout d'abord. L'imbroglio survenu entre notre Société et l'administration du TERROIR a, malgré la justice civile, été réglée à l'amiable entre les intéressés. Le jugement qui nous condamnait a été enfoui dans les oubliettes de nos archives, où nous souhaitons le voir complètement disparaître bientôt sous une épaisse couche de poussière.

Il n'y a que notre trésorier qui a eu le désagrément d'inscrire dans la colonne du Débit de ses livres des chiffres qu'un pessimisme exagéré, du reste, a dû lui faire voir plus fantastiques qu'ils ne l'étaient en réalité.

Grâce à Dieu l'incident est clos. Pensons-y encore, si l'on veut mais n'en parlons plus.

Traçons maintenant, en raccourci, l'histoire de l'année qui vient de finir. Enumérons les éphémérides de notre société pour 1928-29.

Remarquons cependant, au préalable, que distraits que nous étions par les événements considérables dont je viens de faire mention, cette année n'a pas été aussi fructueuse que les années précédentes. L'inquiétude chez plusieurs membres est venue se mêler à l'apathie et notre initiative a été, partant, quelque peu paralysée.

Mais ce ne fut là, heureusement, qu'un état d'esprit momentané. Il s'agit de nous reprendre et de nous unir pour donner ensemble un franc coup de collier.

Voici donc en un très court résumé le bilan de la Société des Arts, Sciences et Lettres pour 1928-29.

Notre année a commencé le 8 novembre 1928 par une conférence publique qui fut donnée à l'Hôtel de Ville, par M. André Lafargue, avocat louisianais, qui a parlé des origines françaises et canadiennes de la Louisiane. M. Georges Morisset présenta le conférencier et M. Elysée Thériault, avocat et député de L'Islet, fut prié de le remercier.

Le 22 novembre, il y eut une autre conférence publique à l'Hôtel de Ville. M. Emile Larochelle, professeur et artiste distingué, a donné une causerie sur le chant. Il était assisté de quelques-uns de ses élèves, qui ont donné les meilleures pièces de leur répertoire. Cette conférence était présidée par M. J.-Eug. Corriveau qui a aussi présenté le conférencier.

Le 2 février, M. L.-P. Morin a fait une causerie du samedi devant les membres de la Société sur quelques impressions qu'il a rapportées d'un récent voyage en Europe.

Le 9 février, M. Damase Potvin donnait une autre causerie du samedi sur la Côte Nord et l'Ile d'Anticosti.

Le 16 février, la Société inaugurait la série de ses dîners-causeries au Club des Journalistes et M. J.-H. Philippon, avocat, secrétaire-correspondant de la Société des Arts, Sciences et Lettres, était le conférencier de la circonstance. Il a parlé de la bonne chanson et de nos traditions. Il a exécuté lui-même quelques belles pièces de chant avec accompagnement au piano de M. Roland Gingras.

Le 20 février, M. l'abbé I. Caron, assistant-archiviste de la province, a fait goûter le charme mystérieux des Indes à un nombreux auditoire qui s'était réuni pour l'entendre à l'Hôtel de Ville. Cette conférence était présidée par M. Lorenzo Auger. Un beau programme musical fut exécuté à cette occasion par Mlle Marie-Anne Hamel. M. G.-E. Marquis fut chargé de remercier le conférencier.

Le 23 février, M. Lorenzo Auger, notre président, donne une causerie du samedi, devant nos membres sur les pyramides et les obélisques d'Egypte. Il a été présenté par M. J.-Eug. Corriveau et M. Alphonse Désilets le remercia au nom de la Société.

Le 2 mars, autre causerie du samedi, par M. Ernest Legaré, deuxième vice-président de la Société des Arts, Sciences et Lettres, qui prend pour sujet "Le français dans l'armée canadienne". Il est présenté par M. J.-Eug. Corriveau et remercié par M. G.-E. Marquis.

Le 9 mars, autre causerie du samedi à l'Hôtel de Ville. M. Alphonse Désilets est présenté par M. J.-Eug. Corriveau et parle du petit royaume de Cambodge sous le protectorat de la France. M. Georges Morisset remercie M. Désilets.

Le 13 mars, dans la salle du Recorder, à l'Hôtel de Ville, autre conférence publique qui est donné par le Rév. Père J.-L. Lavoie, jésuite, qui a parlé de ses missions en Chine. Il est présenté à l'auditoire par M. J.-Eug. Corriveau et remercié par M. G.-E. Marquis. Mlle Yvette Laliberté exécute un joli programme musical à cette occasion.

Le jeudi 11 avril autre grande conférence publique à l'Hôtel de Ville. Le conférencier est M. le Dr Louis Cuisinier qui nous parle de l'aviation commerciale, de son développement et de son avenir. La conférence du Dr Cuisinier est illustrée de projections lumineuses. Présenté par M. Corriveau le conférencier fut remercié par M. J. Emile Boiteaux.

La dernière de nos causeries du samedi fut donnée le 14 avril par M. le notaire Henri Boisvert, sous-régistraire de Québec, qui a parlé des vieux actes des notaires de Québec.

Puis le mois de mai, M. le président, vint interrompre la série de ces intéressantes manifestations.

Voilà, en résumé, je le répète, les principaux événements qui ont alimenté les annales de notre Société pendant l'année qui se termine ce soir.

Inutile de vous exprimer, après la relation de ces faits, que la Société des Arts, Sciences et Lettres, a plus que jamais bonne envie de vivre. Notre trésorier vous fera connaître dans quelques instants l'état de notre caisse et notre secrétaire-correspondant vous communiquera peut-être un aperçu des grandes lignes du programme de l'année qui s'ouvre. Leurs déclarations, sans doute, imprimeront plus de force encore à l'espoir que nous entretenons constamment de voir notre Société parmi les plus actives et les plus bienfaisantes de notre ville.

En terminant, M. le président, laissez-moi, au nom de tous nos membres, vous exprimer la joie que nous avons ressentie en apprenant votre retour à la santé. Nul plus que nous n'a, d'ailleurs, durant la cruelle

(*Suite à la page* 37)

NOS POÈTES

Les poètes à l'Ile d'Orléans

Dimanche, le 6 octobre, les membres de la Société des Poètes étaient reçus chez leur président, à St-Jean de l'Ile d'Orléans. Au souper, offert par M. et Mme Alphonse Désilets, la médaille du Lieutenant-Gouverneur a été attribuée par le Jury à Mademoiselle Bernier pour son récent ouvrage "Tout n'est pas dit". Des poèmes inédits ont été lus par MM. Alonzo Cinq-Mars, Jean-Paul Lessard, Alfred DesRochers, Léonidas Morin, Myriel Gendreau, Joseph-P. Turcotte, Georges Boulanger et Alphonse Désilets; ainsi que par Mlles Simone Routier, Jovette Bernier et Alice Lemieux. M. et Mme Henry Doyle, le Notaire et Mme Henri Boisvert, M. et Mme C.-E. Lépinay ainsi que Mlle Cécile Désilets, étaient aussi les invités de M. et Mme Désilets.

MENU

APERO

Source de "Poèmes"
"J'aurai versé pour toi mes larmes les meilleures..."
(Alice Lemieux).

POTAGE AUX LEGUMES

de "Ma province... oh! non exotiques"
"Il sort une chaleur si fervente des choses..."
(Alfred DesRochers)

PATE MARIN DES SORCIERS

"Autour de vous on sent un culte irrésistible..."
mais cet "Adolescent" n'est plus celui qu'on pense!
(Simone Routier)

FRUITS CUEILLIS CE MATIN

à "La course dans l'aurore..."
"Au jardin qui sourit, se ranime et se dore..."
(Eva Sénécal)

POTEES DE CREME

"Fleurs (bagatelles) du St-Laurent"
"Et nous sommes ici sans crainte de l'effort!..."
(Georges Boulanger)

TOUT N'EST PAS DIT!...

"J'attends je ne sais quoi qu'on ne m'a pas promis!..."
(Jovette-Alice Bernier)

DINER DES POETES
à Saint-Jean d'Orléans,
le 6 octobre 1929.

LE SOIR

Le jour s'éteint : le crépuscule
Parait au lointain horizon,
Et dans l'humide frondaison
Voltige encor la libellule.

Dans les prés le zéphyr ondule
Les épis mûrs et le gazon,
Et c'est une douce oraison
Que dans les bois le vent formule.

Dans l'ombre du soir qui descend
Près de son nid l'oiseau reprend
Une dernière ritournelle.

Et la paix planant en tout lieu,
L'on sent notre âme, d'un coup d'aile,
S'élever doucement vers Dieu.

Jean-Paul LESSARD.

L'orgueil nous séparait

(Inédit)

Nous avons été ces enfants,
Les mains au dos, cachant des pommes,
Et se regardant défiants,
Sans oser rien se dire, en somme.

De peur de trahir nos secrets,
Nous cherchions des gestes candides,
En nous épiant d'assez près
Pour voir au fond de nos mots vides.

Faibles et honteux d'être humains,
Humiliés l'un envers l'autre
L'orgueil nous séparait les mains;
Mon aveu attendait le vôtre.

Et le courage m'a manqué,
J'ai douté de ma confiance;
Moins attendri que fatigué,
Vous m'avez fait la confidence.

Et pour n'avoir plus à lutter,
Avec courage et lassitude,
Je vous ai dit la vérité
Et mes longues inquiétudes.

Vous étiez si las de souffrir,
Cachant vos repentirs moroses;
Pour n'avoir plus à vous mentir,
Hélas! j'ai fait la même chose.

Mais en confessant nos écarts
Et notre longue indifférence,
Nos bras se sont étreints trop tard
Sur d'irréparables absences.

Jovette-Alice BERNIER.

Sherbrooke, 26 septembre, 1929.

EN REVENANT D'UN PÈLERINAGE A L'ÉCOLE DE RANG

Par G.-E. MARQUIS

Nous publions aujourd'hui un quatrième article sur ce sujet, et cet article sera le dernier de la série.

Dans les numéros de septembre et d'octobre de "l'Enseignement Primaire", sont parues plusieurs appréciations du livre de l'abbé Lapalme, et nous avons été heureux de constater que les auteurs de ces appréciations sont tous de l'avis de notre collaborateur: l'abbé Lapalme a fait un beau volume, au point de vue littéraire, bien que quelque peu entaché d'expressions rares, savantes et de néologismes, mais il a erré en plusieurs endroits, en concluant du particulier au général. La petite école de rang, telle que l'abbé Lapalme voudrait la voir, n'a jamais existé et n'existera jamais ailleurs que dans son cerveau fertile et idéaliste. De même encore, le programme d'étude, tel que rêvé par ce pédagogue, et la somme de connaissances que devrait posséder l'institutrice, ne sont que des chimères dont on ne verra jamais la réalisation.

Les quelques pages que nous avons consacrées à l'étude de ce volume ne sauraient remplacer la lecture attentive de l'ouvrage même de l'abbé Lapalme, puisque ce n'est que pour attirer l'attention du lecteur sur certains points où il y a de l'exagération, partialité et manque d'observation, que nous avons tenu à ouvrir nos colonnes à M. Marquis.

Nous ne mettons nullement en doute la bonne foi du réformateur de notre enseignement primaire, mais nous sommes enclins à croire qu'il a cherché à attirer l'attention publique, bien plus qu'à acquérir la renommée et la gloire. Il a voulu offrir au public un spectacle nouveau, comme Alcibiade, qui fit couper la queue d'un chien magnifique qui lui avait coûté 6,-000 drachmes. Si telle était son ambition, il n'a certainement pas perdu son temps.

VI

Une autre déclaration contre laquelle je m'inscris en faux, c'est la suivante: "La moitié des enfants, à la campagne, est en retard de 2 et 3 ans" (Page 143). L'auteur veut sans doute dire que lorsque ces élèves poursuivent leurs études au collège ou au couvent ils sont en retard pour leur âge et que cela est dû à la qualité inférieure de l'enseignement que l'on donne dans l'école de rang. Tous les inspecteurs d'écoles que j'ai connus et qui ont fait du travail à la campagne et à la ville, s'accordent à dire le contraire, c'est-à-dire que les élèves, âge pour âge, sont beaucoup plus avancés à la campagne qu'à la ville, pour les quatre premières années, et c'est aussi mon avis après avoir enseigné à la ville et à la campagne.

Le programme d'étude ,qui est déjà chargé, dit-on, et les écoles de rang qui sont appelées maintenant à donner les six premières années du cours primaire, n'empêchent pas l'abbé Lapalme de suggérer de lui faire de nouvelles additions, afin d'arriver à une culture générale plus complète des enfants. Enumérons quelques-uns des désiderata de l'éminent pédagogue et voyons s'il est possible, dans la petite école de la campagne, d'introduire tous ces moyens de formation. Il demande: 1o. l'établissement de la lecture latine; 2o. du solfège; 3o. du chant d'église; 4o. d'un jardin potager; 5o. d'une ruche d'abeilles; 6o. d'un poulailler; 7o. de l'économie domestique; 8o. de l'art culinaire (1) ; 9o. enfin, la gymnastique.

Une autre préoccupation d'ordre matériel trotte encore dans le cerveau fertile de notre réformateur pédagogique: il voudrait que, à la petite école de rang, comme au collège et au couvent des villes et des cités, institutrices et élèves aient un costume uniforme "attendu que les enfants, en particulier à l'école rurale, sont tristement fagottés" (Page 156). D'autre part "une robe professionnelle rehausserait la tâche de l'institutrice, affirmerait son autorité, et lui donnerait plus d'influence sociale" (Page 156). Pourquoi ne pas y aller de la description de cette robe, quant à y être, où il y aurait, je présume, en guise de boutons jaunes qui conviennent à nos sergents de ville, des petites faveurs roses, bleues ou mauves, suivant l'âge et le teint de nos petites maîtresses d'écoles.

Mais nous n'en sommes pas à bout de réformes, si les désiderata de l'abbé Lapalme se réalisent. Faute d'institutrices suffisamment cultivées pour qu'elles puissent s'adonner avec confiance à la formation des enfants, par le moyen de la culture générale, il y va de quelques suggestions pour combler ces lacunes: 1o. abolition du Bureau central des Examinateurs, 2o. organisation d'un personnel volant pour aider l'institutrice dans sa tâche, 3o. publication d'un supplément de "l'Enseignement Primaire" à l'adresse des institutrices.

Au point de vue du développement et de la formation intellectuels de l'institutrice, l'auteur suggère que celle-ci suive les cours en personne ou par correspondance, de l'Institut Pédagogique. Ceci est certainement très désirable et nous espérons qu'on fournira, dorénavant, à un plus grand nombre d'institutrices les moyens de faire un stage à cet institut. La compétence est sans contredit ce qu'il y a de plus nécessaire chez une institutrice et nulle ne saurait se contenter, si elle veut réussir, du diplôme que lui a octroyé le Bureau central des Examinateurs ou une Ecole Normale quelconque. Ce ne sont là, à bien dire, que des certificats de compétence, mais d'une compétence tout à fait primaire.

L'abbé Lapalme en vient aussi à parler des livres de classe approuvés par le Comité catholique et il demande que le petit catéchisme du Québec soit ré-

(1) Mais au moyen "d'une cuisine-automobile que la direction de cet enseignement promènerait entre trois ou quatre paroisses" (Page 155). L'on verrait donc refleurir les moyens de pérégination adoptés par les bohêmiens, et la cuisine, comme l'amour, serait enfant de Bohême.

digé de nouveau par "une commission de pédagogues-théologiens", attendu que ce volume "est peut-être un monument de théologie, mais qu'il n'est sûrement pas un monument de pédagogie" (Page 162). Ce jugement peut avoir du bon, mais il eut sans doute été plus convenable de faire cette remarque, délicatement et discrètement, au Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique. Nous sommes peut-être trop chatouilleux sur ce point, puisque l'auteur a obtenu pour son ouvrage le *nihil obstat* du censeur ecclésiastique du diocèse de Montréal et, de plus, l'*imprimatur* de l'archevêque coadjuteur du même diocèse.

La formation patriotique n'échappe pas à la lunette de notre pédagogue et il regrette que l'Histoire du Canada, entre autres, soit enseignée d'une façon aussi incomplète et que l'on ne trouve pas, dans chaque école rurale, l'Histoire du Canada de Garneau. Sans doute que l'on trouve cette histoire dans un grand nombre d'écoles, mais il serait à désirer que, dans toutes les écoles elle brillât au premier rang sur les rayons de la bibliothèque scolaire. Il n'y a pas d'ailleurs que l'Histoire de Garneau qui soit recommandable. Nous pourrions en énumérer plusieurs qui, sans être aussi considérables que celle de notre historien national, sont encore très convenables et peuvent suffire aux besoins de nos écoles primaires. Espérons que les commissions scolaires y verront un bon jour et qu'elles fourniront cette arme indispensable à nos institutrices, pour faire connaître et aimer notre belle histoire.

Toutefois, si une institutrice possédait le quart et peut-être même le huitième des connaissances que l'abbé Lapalme voudrait lui voir acquérir, elle pourrait devenir du coup professeur de collège classique et même d'université. Il voudrait une maîtresse d'école capable "d'échapper à son manuscrit comme le papillon impatient de sortir de son cocon, demeure enchiffrenée dans son enseignement. Elle est victime de sa pauvreté toute livresque et ses élèves aboutissent au plus inintelligent psittacisme" (Page 201-202).

Comme autre forme de ce que doit être une institutrice cultivée, voici un échantillon du modèle désiré par notre éminent pédagogue: "dans la lumière géminée de son expérience classique et personnelle, la maîtresse se rend au goût de Montaigne qui préfère la beauté discrète d'une tête bien faite à l'éclat tapageur d'une tête bien pleine". (Page 202). Les lecteurs qui ne comprendraient pas tous les mots de ces deux ou trois dernières phrases, n'auront qu'à faire un peu de lexicologie et à recourir au dictionnaire. Quant à certains néologismes qu'elles renferment, on peut fort bien deviner, avec un peu d'imagination, ce que leur auteur veut exprimer en les employant.

Dans les dernières pages de son travail, notre psycologue y va d'une savante et longue dissertation sur notre mentalité de coloniaux, notre manque de patriotisme agissant et bien d'autres lacunes de notre cerveau et de notre coeur. Et savez-vous pour en arriver à quoi ou plutôt en accuser qui? Mais, comme toujours, la petite école de rang et la pauvre maîtresse qui la dirige. La preuve? "C'est donc manifestement une injustice envers nos enfants de leur donner, pour les instruire, des maîtresses d'instruction uniquement primaire".

Nous aurions pu extraire bien d'autres choses de l'ouvrage, fort intéressant à lire, de l'abbé Lapalme, et qui contient des suggestions louables, mais nous laissons aux autorités le soin de les étudier et de le digérer Il y en a de pratiques dont on verra l'accomplissement avant longtemps et d'autres de chimériques, qui ne sont nullement du domaine de l'école primaire. Mais nous regrettons que l'abbé Lapalme ait donné libre cours à son imagination et qu'il ait trop souvent, au cours de son travail, dénigré, rapetissé et amoindri même dans leur estime, notre personnel de la petite école de rang.

Il n'a sans doute pas voulu attaquer, dans ses écrits, les communautés religieuses d'hommes et de femmes, qui dirigent un grand nombre de ces écoles, bien que je ne leur concède pas plus qu'aux laïques la science infuse, mais en parlant toujours de l'institutrice et de la maîtresse, il semble bien que c'est uniquement aux laïques que vont tous les péchés d'Israël énumérés au cours des chapitres de ce volume.

La perfection n'est pas de ce monde et nul ne prétend que nous avons atteint, dans le domaine de l'école primaire, le plus haut degré de l'échelle, mais les progrès accomplis depuis un quart de siècle, les sacrifices consentis librement par les parents et les commissions scolaires, le degré de plus en plus élevé de formation de nos instituteurs et de nos institutrices, tout cela mérite considération, louange, reconnaissance, et c'est en admettant que nous ne sommes pas restés constamment enlisés dans l'ornière; que nous nous sommes efforcés chacun de notre côté d'aller de l'avant, que nous encouragerons tous les intéressés, depuis les autorités gouvernementales jusqu'à la petite maîtresse de 20 ans qui fait vaillamment, intelligemment et patriotiquement la classe à 30 ou 40 marmots, et que nous obtiendrons de nouveaux succès et rendrons justice à qui justice est due.

Nous avons le plus grand respect pour le caractère religieux de l'abbé Lapalme, mais nous ne croyons pas que l'habit religieux qu'il porte lui confère l'infaillibilité dans le monde de la pédagogie et de l'enseignement et que ses jugements doivent être acceptés d'emblée, sans bénéfice d'inventaire.

D'ailleurs, lui-même serait l'homme le plus surpris du monde s'il voyait tous les éducateurs, lui lancer des fleurs et exécuter devant lui de profonds salamalecs.

Nous ne faisons que casser la glace. D'autres viendront, après nous, faire une étude plus détaillée de l'ouvrage de l'abbé Lapalme et énuméreront forces textes, lois et statistiques établissant que le diable n'est pas aussi noir que l'a représenté le savant curé de Ste-Clotilde de Montréal.

Comme je l'ai dit au commencement, il faut se méfier pareillement des dénigreurs et des flagorneurs. Le vieux fabuliste l'a énoncé: "Patience et longueur de temps font plus que force et que rage". Allons-y donc en douceur, par la persuasion, et soyons assez charitables pour rendre à César ce qui appartient à César, puis à notre école de rang et à son titulaire le témoignage d'être en progrès.

"NOUS SOMMES AMORPHES"

C'est l'abbé Auguste Lapalme qui le dit, comme on pourra le voir au cours de l'article ci-après. Nous avons tenu à reproduire cet article, paru récemment dans une petite revue domestique intitulée "Chez Nous", afin de fournir à nos lecteurs un échantillon de la prose hardie et vigoureuse de l'auteur de "Un Pèlerinage à l'Ecole de Rang". Il y a beaucoup de vrai dans les lignes que l'on va lire, mais ce n'est qu'une partie du tableau: les ombres. Si l'on mettait à côté les progrès que nous avons accomplis depuis le commencement du siècle, et si l'on ajoutait en relief les principales oeuvres dont nos compatriotes sont les auteurs, il n'y aurait peut-être pas lieu d'être si sévère. Il faut tenir compte de l'histoire, de notre isolement et du manque de capitaux, qui a été notre partage depuis presque toujours. Mais, encore une fois, nous sommes enclins à ne pas blâmer trop sévèrement l'abbé Lapalme pour avoir énoncé ces dures vérités, pourvu qu'il n'en rende pas seule responsable la petite école de rang, comme il l'a fait dans son volume. La charger de tous les péchés d'Israël n'est guère plus juste que de crier haro sur le baudet. C'est pour avoir été trop longtemps rêveur, idéaliste et quelque peu mystique, à cause de son éducation, que notre peuple est resté enlisé dans l'ornière, aussi parce qu'il n'a pas voulu ou n'a pas su tenir compte des faits, ni s'attacher davantage à l'étude des sciences pouvant le rendre plus indépendant, plus prospère et plus fier de lui. Jusqu'à présent, les flagorneurs, dans tous les camps, nous ont fait plus de mal que de bien. La critique, comme certaine médecine, n'est pas toujours agréable, mais elle peut avoir de salutaires effets. Toutefois ce n'est pas un métier bien tentatif, chez nous, puisqu'il y a toujours un échafaud de dressé et un couperet bien équisé pour ceux qui se mêlent d'en faire. Dans aucun domaine, au pays de Québec, il ne faut déranger la digestion des repus, pendant leur festin.

M. l'abbé Auguste Lapalme, auteur d'un "Pélérinage à l'école de rang".

Ce n'est pas que les journaux n'abondent ces différents thèmes: depuis des années qu'on en traite dans leurs colonnes. Messieurs les journalistes, au reste, seraient très marris de les voir disparaître de la circulation. Qu'ils se rassurent! Dans notre Landerneau l'on bavarde infiniment plus qu'on agit.

Ainsi qui ne serait édifié comme les gazettes persévèrent à agiter la question des écoles primaires et de l'enseignement qui s'y donne? Mais en bonne vérité je vous le demande où mène toute cette éloquence, et qu'est-il sorti de toute cette académie?

L'importance d'une meilleure prononciation de notre langue n'échappe à personne. Il y a là une infériorité blessante pour notre bonne renommée et nos publicistes sont inlassables à la relever. Ils varient sur tous les tons les cantilènes qui invitent nos gens à *chanter* mieux l'harmonieuse langue française. La prononciation en est-elle plus améliorée?

Le programme scolaire est discuté. On en veut aux surcharges qui accablent les enfants sans assurer le principal qui n'est rien de moins que leur formation générale. Le débat se prolonge toutefois sans que personne entreprenne de bien marquer ce qu'il faudrait retrancher, ou encore moins, sans que l'on risque de déterminer en quoi consiste cette culture générale et par quels moyens précis on en assurerait le bénéfice à nos enfants. Après quoi nos écoles n'ont rien vu changer!

D'autres se plaignent du vocabulaire de nos gens et prêchent l'entraînement des petits à qui l'on devrait enseigner la propriété des termes: toutefois ici encore personne n'a défini rigoureusement comment s'y prendre pour redresser la langue des écoliers, ni quelle région lexicographique il faudrait explorer. Et notez qu'à l'école, les méthodes n'ont ressenti aucun contrecoup de tout ce bavardage!

Voilà un état de choses qui dure depuis longtemps, auquel on est habitué et qui nous manquerait s'il venait à cesser. Dans ces conditions nous comprenons que l'on se défie d'un livre qui affiche ingénuement la prétention de dirimer tant et de si importants problèmes. (1)

* * * *

Le refus de discuter une solution pratique qualifie les autres interventions de pur bluff. Ce n'est pas à force de littérature que l'on améliorera les petites écoles. C'est en pourvoyant à son *organisation* la plus méticuleuse. *Faire ou ne pas faire*, voilà la question! Appliquons (*réalisons*, le mot est commode et il est difficile de le remplacer) notre système et notre programme scolaires: outillage technique, stimulants et méthodes pédagogiques. Adaptons le programme à l'élève et non l'élève au programme. Exigeons un *controle* efficace qui bannisse de partout la routine! Et par-dessus tout n'abandonnons pas nos institutrices à elles-mêmes, mais contribuons à les élever à la dignité de la *compétence*. Donnons-leur les moyens d'une culture classique et pédagogique. Assurons à leurs diplômes généreusement conquis la juste promesse d'un salaire équivalent.

On entre dans la vie moderne comme dans une arène. Bien fous ceux qui s'y lancent sans la plus laborieuse préparation. Et la préparation doit être totale, elle suppose l'entraînement parallèle de toutes les facultés physiques, intellectuelles et morales de l'athlète. Le Père Dieux l'a prouvé dans sa lumineuse conférence sur la vocation éducatrice des Canadiens de langue française. Sa vigoureuse éloquence a eu le mérite de remettre en vedette des vérités déjà entendues mais oubliées, de nous présenter en faisceau des arguments affaiblis par leur dispersion dans les revues et les journaux. Au surplus d'autres oubliettes feront tout le sort du beau et nécessaire programme que nous soumettait l'illustre conférencier.

(1) L'auteur fait allusion à son "Pélérinage à l'école de rang".

Que voulez-vous, nous sommes des apathiques des découragés. Un ressort manque à notre âme: celui de l'enthousiasme. Une certaine nervosité nous en tient lieu et nous fait illusion! La preuve?

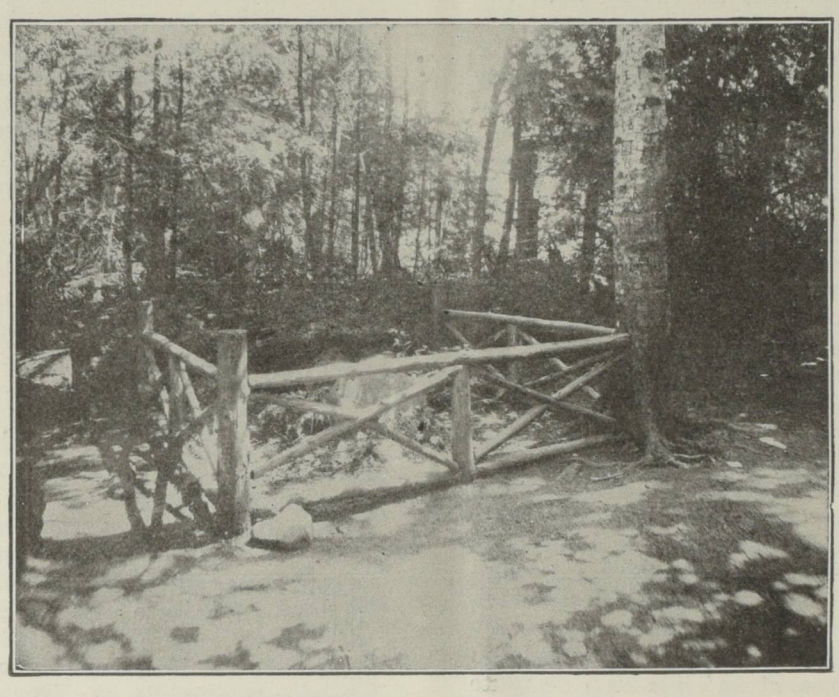
Un jugement brutal nous ampute d'un territoire considérable sans que notre peuple s'en aperçoive, sans que notre élite s'en émeuve! L'on discute des semaines durant l'opportunité d'un drapeau national sans susciter l'intérêt général! La colonisation de notre pays par les nôtres et pour enrayer une émigration qui nous est funeste ne réussit pas à soulever l'opinion publique! Pas davantage toutes les négligences volontaires dont souffre notre langue, les injustices criantes dont souffrent nos propres gens dans la distribution du *patronage!* Nous avons bon dos et nous sommes habitués à y recevoir des coups. Nous sommes amorphes! Nous réservons nos puérils enthousiasmes pour les querelles politiques, pour saluer les processions du 24 juin, pour accueillir en gogos le spectacle que nous donnent des étrangers à qui nous prodiguons les battements de mains et de riches recettes. Nous sommes toujours mobilisables pour une partie de hockey ou de balle au camp! Et nous restons après comme devant des gens mal instruits, mal polis, mal disciplinés, mal orientés, autant que mal renseignés! Besogneux à cause des trois repas qu'il faut faire chaque jour, nous rouspettons contre tout dès que le pain fait défaut, puis la gêne passée, nous n'y pensons plus jusqu'à la prochaine famine!

La disparition d'une revue de combat a-t-elle fait la moindre sensation? Ceux qui l'ont écrasée se rengorgent comme d'un haut fait, la galerie s'en montre moins émue que de la dernières partie de boxe!

Nous n'avons plus le droit d'attendre pour agir. Quels qu'aient été nos progrès dans le passé, il doivent prendre aujourd'hui l'allure rapide d'une époque de plus en plus exigeante sur la compétence de tous pour le bien-être de la vie commune. Il y a cinquante ans la progression était arithmétique, elle est maintenant géométrique. Nous devons nous mettre au pas ou nous serons annihilés!

Bon gré mal gré on finira par ouvrir les yeux sur cette stagnation douloureuse! Quand enfin dans Landerneau l'on s'en apercevra, contre quels consuls imprévoyants ou trop insouciants les profiteurs chercheront-ils à tourner les colères? Je l'ignore. J'ai cru, en attendant, que c'était rendre un service nécessaire à tout le monde, au petit peuple en particulier où incessamment se recrutent nos élites déficitaires, que de manifester courageusement et sans ambages les graves lacunes de l'enseignement primaire, surtout à la campagne, et de montrer en même temps comme il serait relativement facile de mettre au point nos écoles popu'aires pour assurer qu'elles soient d'une efficacité suffisante.

L'abbé Auguste LAPALME



La tombe de Pauline Johnson, la poétesse indienne, dans le parc Stanley, à Vancouver.

L'Echo Musical et Artistique

AU TRAVAIL

Adieu les vacances, répètent avec maints regrets certains écoliers qui rentrent en classe! Adieu les vacances, disent avec quelque satisfaction tous ceux qui savent la beauté du travail et qui surtout, en connaissent l'impérieuse nécessité.

Avec l'automne c'est donc le sempiternel recommencement de la vie active. Tous ceux qui ont un but marqué dans la vie, ou quelque souci d'être utile à quelque chose, reprennent leur travail et organisent leurs programmes d'action.

Dans le domaine musical et artistique, l'année "active" s'annonce bien. Plusieurs programmes sont déjà officiels ,d'autres s'élaborent ici et là dans le secret des comités de régie.

Le "Terroir" sera heureux, comme par le passé, de renseigner ses lecteurs sur les activités artistiques et musicales, au cour de l'année d'étude qui commence.

LES CHANTEURS DE ST-FRANÇOIS

Le public de Québec connait "Les Chanteurs de St-François", pour les avoir vus à l'oeuvre l'an passé à St-François D'Assise et dans plusieurs paroisses de la ville. Les concerts qu'ils ont alors donnés ici et là furent couronnés de succès, et rien n'est plus agréable que d'entendre dire qu'ils ne chômeront pas cette année.

Ils préparent actuellement, avec un choeur de 110 voix, le 1er acte de Mireille qu'ils joueront devant le public dans le courant de l'hiver. Les quatre solistes sont déjà choisis, et offrent la distribution suivante : (Mireille) Madame Alice Carette Tardif; (Vincent) M. Fortunat Légaré; (Taven) Madame Athanase Guy; (Clémence) Mademoiselle Anna-Marie Houde.

Les Chanteurs préparent aussi le Choeur Tyrolien — extrait de l'Opéra Guillaume Tell — (de Rossini), et les Bohémiennes (de Brahms), adaptation de paroles sur les thèmes de danses hongroises de Brahms.

Et pour se rendre à la demande générale, ils répèteront probablement la Valse de Le Coq (extrait de l'Opéra "La Fille de Madame Angot"), avec Madame Joseph Gagné dans le rôle de Mademoiselle Lange.

A Monsieur Roland G. Gingras, le dévoué directeur des Chanteurs de St-François, ainsi qu'aux artistes distingués qu'il dirige, nous souhaitons tout le succès qu'ils ont droit d'anticiper.

CONFERENCES-CONCERTS

Grâce à la bienveillance de Monseigneur Adjutor Faucher, curé de Jacques-Cartier, nos amis du Cercle Bégin de l'A. C. J. C., organisent pour cette année encore une série de conférences-concerts très choisies.

Les Conférences-Concerts sont une excellente chose dans une paroisse, et les jeunes gens auxquels revient la tâche de les organiser, trouvent par elles une excellente occasion de développer leurs talents d'organisateurs. Par elles également, ils connaissent les nombreux bienfaits du groupe paroissial bien dirigé. Au surplus, cette tâche saine prenant une bonne partie de leurs soirs, empêche par le fait même ces jeunes gens d'aller courir ailleurs, et devient comme une soupape de sûreté morale à leurs besoins de distractions.

Le public qui assiste à ces Conférences-Concerts, y trouve aussi grand profit : par elles il s'instruit ou se renseigne utilement. La partie musicale le repose sainement des labeurs quotidiens, et développe ses goûts artistiques.

Nos amis du Cercle Bégin méritent l'encouragement du public, qui, nous l'espérons, assistera nombreux à ces Conférences-Concerts.

CONCERT DE LA GOUTTE DE LAIT

Les journaux annoncent actuellement pour le 19 octobre prochain, la venue à Québec de la grande violoniste Américaine, Catherine Wade-Smith.

Mademoiselle Cécile Bédard, pianiste virtuose *Québécoise*, est aussi au programme. Ancienne élève de F. W. Bailey, du Conservatoire de Macon (Georgie), de Madame Berthe Roy, de cette ville, et du professeur Alfred Laliberté, de Montréal, Mademoiselle Bédard a su mettre à profits les enseignements reçus, et ses succès passés sont un gage de succès pour le 19. Mesdemoiselles Smith et Bédard nous procureront un vrai régal artistique et nul doute que les habitués des Concerts de la Goutte de Lait iront nombreux les entendre... et les applaudir.

CONSERVATOIRE : OCTROI DE $10,000.00.

L'inauguration officielle du Conservatoire National de Musique s'est terminée, il y a quelques jours à Montréal. Commencée le matin par une partie religieuse, elle prit fin le soir par un récital d'Orgue donné à Notre-Dame par le Maître Marcel Dupré.

L'Honorable secrétaire de la Province, M. David, spécialement invité, fit alors une déclaration importante pour l'institution, et pour le public, que nous reproduisons le plus fidèlement possible. "La Province est mûre pour la fondation d'un Conservatoire de Musique qui permettra à nos jeunes talents de se développer et à elle-même de conserver chez elle son tempérament profondément artistique. Il ne faut pas nous leurrer: dans notre Canada, nous ne serons jamais qu'une minorité comme nombre, mais nous avons le devoir de prendre le premier rang par nos qualités intellectuelles.

"Que penseriez-vous si le gouvernement accordait, en y mettant la condition que les professeurs soient présentés par le Conservatoire et agréés par le gouvernement, un octroi qui permettrait à l'institution de se développer et d'occuper la place qu'elle doit avoir? Nous ne pouvons pas avoir deux conservatoires dans notre Province, si nous voulons que l'école ait une action efficace et devienne une force. Je suggère donc qu'on tente une réunion de toutes les écoles de musique qui existent et, si cela peut se faire, je m'engage à donner un octroi annuel de $10,000.00 au Conservatoire National de Musique, et je crois que ma parole ne sera pas reniée par mes collègues."

Ces paroles, saluées alors par d'enthousiastes applaudissements, ne manqueront pas de réjouir tous ceux des nôtres qui ont le souci du progrès artistique chez-nous.

Et tout en accordant notre gratitude à M. David, nous souhaitons avec lui que sa parole ne soit pas "reniée" par ses honorables collègues.

—Québec, Octobre, 1929.

Notre Hiver Canadien

Les dernières pages d'un nouveau livre de Constantin-Weyer.

Maurice Constantin-Weyer, l'auteur de "Un Homme se penche sur son Passé" qui a mérité le Prix Goncourt de cette année, va publier bientôt, un nouvel ouvrage sur le Canada, plus précisement sur la vie canadienne dans l'Ouest. C'est la "Clairière" dont les "Annales" de Paris viennent de terminer, en feuilleton, la publication. Par la dernière partie que nous avons le plaisir de publier de ce nouvel ouvrage de l'historien de la vie canadienne dans l'Ouest, nous laissons nos lecteurs libres de juger, une fois de plus, le talent d'observation de Constantin-Weyer.

De plus, dans cette magnifique description qu'il fait de notre hiver canadien, au moment où nous allons y entrer, les uns avec terreur, les autres avec joie, nous croyons faire une alléchante reclame gratuite en faveur de l'Association des Sports d'Hiver de Québec, qui a déjà manifesté l'intention d'organiser un concours littéraire sur "Notre Hiver Canadien".

Voici donc les dernières pages de ce nouvel ouvrage de Constantin-Weyer :

Il n'est pas un Canadien qui ne préfère, secrètement ou ouvertement, l'hiver à toute autre saison. Au surplus, il m'est souvent arrivé d'interroger des hommes du Nord, Suédois ou Norvégiens, et j'ai toujours remarqué chez eux la même préférence. Il est assez naturel que les Méridionaux s'étonnent d'une telle prédilection. Il est plus étonnant encore de constater que la plupart d'entre eux, lorsqu'ils ont passé un hiver dans l'Ouest Canadien, se surprennent à être d'accord avec les Nordiques.

Pour qui aime les jeux de la lumière et des couleurs, rien n'est plus beau que l'hiver. Vous vous réveillez alors qu'il fait encore nuit, et vous pestez contre vous-même parce que vous avez été trop paresseux pour vous relever et pour entretenir le feu. La tête à peine sortie de dessous vos couvertures, vous constatez que vos draps sont couverts d'une pellicule de glace, à l'endroit où s'est adoucie votre respiration. Votre premier mot est tout autre chose qu'une prière, et votre premier mouvement est de rentrer votre tête avec mauvaise humeur. Mais vous savez par expérience — la vôtre est la seule qui compte! — que la mauvaise humeur punit toujours son homme. Alors, vous prenez le bon système qui consiste à vous moquer de vous-même. Vous n'avez pas plus tôt blâmé votre paresse et votre peu de courage, que la force vous revient. Vous sautez à bas de votre lit, vous jetez une fourrure sur vos épaules, et en route vers le poêle! La veille au soir, vous aviez prévu votre négligence, ce qui est bien, et vous aviez taillé des copeaux dans du bois sec, à grand coups de votre couteau de poche. Vous les retrouvez là en tas. Deux minutes à peine, et déjà le feu ronfle joyeusement. L'eau est gelée, le pain est gelé, le lait est gelé. Rien de tout cela ne vous empêchera de déjeuner joyeusement, dans quelques instants.

Vous êtes habillé. Instruit par l'expérience, vous vous étiez rasé la veille, afin de ne pas offrir au froid une surface trop fraîchement grattée à neuf. Vous avez mangé quelques biftecks, car l'hiver de l'Ouest Canadien n'est indulgent qu'aux hommes qui font de solides repas de viande. Vous passez par-dessus votre chandail une grosse veste de laine, vous enfilez deux paires de moufles l'une par-dessus l'autre, vous prenez votre carabine, et vous voici dehors.

Le soleil se lève, et, vers l'est, le bois disparaît dans une brume de cuivre. Un coup d'oeil à l'écurie, en passant; Martial, fidèle à la consigne, a soigné les ponies. L'intérieur de l'écurie est tout luisant de givre. Les clous sont garnis de brillants. Sous la couverture, le long poil d'hiver des chevaux est couvert d'une carapace de glace. C'est une protection naturelle contre le froid. Elle leur épargne les congestions.

Rassuré sur le sort de vos ponies, vous jetez à peine un coup d'oeil distrait sur le troupeau de bêtes à cornes, tout blanc de givre, lui aussi, qui fait le cercle autour de l'abreuvoir, tandis que ce gringalet de Martial, pas frileux, en vérité, guère plus vêtu qu'en été, se réchauffe en pompant. Au fait, vous-même ne sauriez pas qu'il fait très froid, si la fumée de votre maison et de celle des La Ronde, au sortir même de la cheminée, ne retombait lourdement.

A mesure que le soleil monte, la brume du matin devient plus rose. Tous les arbres ont leur parure de diamants. Nulle maîtresse de rajah n'a jamais rêvé les trésors que l'hiver donne chaque matin à la forêt. Les grands roseaux qui bordent les étangs sont autant de sceptres de platine, richement ciselés, rehaussés de gemmes. Certes, il s'agit d'un souverain terrible, autant que magnifique. Il a à sa disposition de redoutables moyens de torture. Et si vous n'y prenez garde, vous sentirez des pointes acérées vous piquer les pommettes, et des étaux d'acier vous serrer cruellement les os du front. Mais vous avez observé les rites nécessaires. Vous avez rabattu, jusque sur vos sourcils, la double visière de fourrure de votre "casque". Quant aux griffures sur les joues et sur le nez, il n'est, pour les conjurer, que telles frictions énergiques, avec une poignée de neige.

Vous entrez dans le bois et, sur la neige fraîche, toute l'histoire de la nuit est inscrite. Les petits lièvres — ils sont tout blancs, maintenant! — ont rebattu à neuf leurs chemins. L'hermine, qui sautille en appuyant ses deux pattes de devant l'une à côté de l'autre, et laisse parfois derrière elle la trace de sa queue, a dessiné les dentelles les plus capricieuses en apparence. En apparence seulement! Son but secret était de surprendre un lièvre au gîte, et de le saigner proprement. Il y a encore la trace d'un vison, qui, effrayé par quelque loup, est monté sur un arbre, en est redescendu, et s'est dirigé ensuite du côté de l'étang, dans l'espoir de pénétrer jusque dans une loge de rat musqué, afin d'y faire un repas de choix. Quant aux loups, pour s'épargner toute fatigue, ils ont suivi le chemin des traîneaux, dont le fond est poli par le frottement des patins.

Vous sortez du bois, vous entrez dans la grande

prairie que vous avez eu tant de mal à faucher, l'été dernier. Dans le bois, la neige était toute bleue, douce à l'oeil. Ici, maintenant que le brouillard du matin s'est évanoui, la lumière glisse, pirouette et rebondit durement sur cette surface unie. Il y a tellement de cristaux de glace suspendus dans l'air, que l'enveloppe blanche de cette lumière déchirée laisse tomber à pleins sacs des confetti de toutes les couleurs du prisme. Il arrive que, par endroits, il se groupent comme il convient pour recomposer la plus éblouissante lumière blanche, telle que votre oeil la supporte à peine. Le plus souvent, par une habile jonglerie, les couleurs complémentaires dansent côte à côte, sans se mêler, dans une chorégraphie nacrée.

* * * *

Cette longue coulée s'ouvre à l'est sur une immense prairie, à peine coupée de touffes de saules et d'étangs. En dehors de ces gros lièvres de prairie, qu'on appelle des *Jack-rabbits*, et des grouses, il ne semble guère, à première vue, qu'aucun gibier fréquente ,en hiver, cette immensité ouverte à tous les caprices du vent. Est-ce pour s'amuser à courrir ces insaisissables lièvres, ou pour d'autres motifs infiniment mystérieux, que les loups y fréquentent, alors qu'on s'attendait à les trouver au bois? Aux premières tempêtes, cependant, lorsque la neige est molle et collante, j'y ai souvent pris des loups. Monté sur Mary, ma petite jument blanche, simplement armé d'une matraque, je circulais entre les saules, jusqu'à ce que je voie se lever, devant moi, un loup, de cette allure paresseuse et basse qui ne trompe pas. Il vient de manger, et il a l'estomac plein.

Si vous êtes suffisamment loin du bois, il est à vous. Le jeu consiste à le faire courir, toujours en cercle, en poussant une pointe vive pour le couper du bois, chaque fois qu'il fait mine de s'y diriger. Au début, pendant quatre cents mètres, vous désespérez. Il a pris, devant vous, l'allure souple d'un lévrier. Mais la neige lui pèse aux pattes, et le repas qu'il a dévoré lui remonte vers la gorge. Tout à coup, il tourne la tête avec inquiétude. Il se désunit aussitôt. Il est à vous, du moins si vous savez le manoeuvrer.

Il vous semblera, par instants, qu'il s'est ressaisi. Il a fait un brusque crochet, — et notez qu'il profite à merveille du léger couvert d'une touffe de saules nains, — il pointe à grande allure vers le bois. Mais, avant même que vous l'ayez remarqué, la jument l'a vu. Elle a pivoté sur ses pattes de derrière, d'elle-même, et vous a presque déséquilibré. Mais vous êtes cavalier, et vous avez repris instantanément votre assiette. Vous galopez, attentif, et la bonne odeur de votre monture monte, chaude, jusqu'à vous. Vous avez regagné les quelques mètres d'avance que le loup venait de prendre sur vous. Il tourne de nouveau la tête, et feinte à droite et à gauche, avant de prendre un nouveau parti. Il faut, cependant, qu'il se décide, parce que vous êtes déjà presque sur lui, la matraque levée. Votre jument renâcle bruyamment. (Elle adore ce jeu, mais elle a, tout de même, légèrement peur.)

Voilà le crochet rapide du loup. Mais, cette fois-ci, vous vous y attendiez, et votre corps s'est incliné du bon côté, tandis que la jument tourne court. Il y a dans cette direction un étang assez vaste, que vous connaissez bien, pour y avoir, à la pleine lune d'octobre, fusillé des oies. C'est le dernier espoir du loup, car il se peut que la glace le porte et ne porte pas encore votre cheval, ou que la surface en ait été balayée par le vent, ce qui ne vaut guère mieux.

Mais, justement, ce vent a amoncelé tout autour de l'étang, dans les roseaux, un haut banc de neige qui n'est pas encore tassée. Vous y arrivez presque sur la queue du loup, et il s'y enfonce. Au moment même où votre matraque s'abat, vous avez la vision de cette gueule immense, baveuse, de ce nez méchamment froncé, de ces oreilles couchées en arrière, de ces dents jaunes, de ces yeux injectés de sang. Mais le coup a porté où vous le vouliez, en plein sur les reins. Il vous a semblé entendre le bruit des vertèbres qui se rompaient. (Mais cela, c'est peut-être l'effet de votre imagination!) Vous vous hâtez de redoubler, tandis que la bête blessée à mort, fait un dernier effort pour mordre les jambes de votre monture.

J'ai vu des Métis exceller à cette chasse passionnante, au point de dédaigner la matraque. Napoléon Brazeau, le cow-boy que j'ai eu longtemps à mon service, se laissait choir sur le loup, plongeait sa main gantée dans la terrible gueule, et saisissait l'animal à la racine de la langue. Il paraît que, sous cette prise, il perd le pouvoir de mordre. Napoléon lui passait alors un gros bâton court dans la gueule, en travers des mâchoires, qu'il arrivait à ligoter. Il ficelait, ensuite, les quatre pattes de son prisonnier, qu'il amenait ainsi vivant à la maison, et qu'il faisait tuer par son chien pour l'aguerrir. Mais cette suprême finesse du sport ne m'a jamais tenté.

De toutes les chasses, celle-ci est une des plus passionnantes. Elle est, en effet, le triomphe du cavalier aussi bien que du veneur. Et, par surcroît, elle permet de constater la justesse de la pensée de Vigny:

...Souffre et meurs sans crier.

* * * *

...Mais "où m'égaré-je"? dirait le bon vieil Isaac Walton. Pour avoir traversé un bout de prairie plein de neige et de lumière, je me suis laissé entraîner à la suite d'un souvenir.

...J'arrive donc au bois, de l'autre côté de nos meules de foin, par un beau jour d'hiver, net et cinglant. En me retournant, et en regardant vers le sud-est, assez haut dans le ciel, je puis voir que le soleil s'est doublé de deux images parhéliques. C'est la féerie même, et l'on s'arrêterait pour contempler le spectacle... s'il ne faisait pas si froid. Imaginez, à droite et à gauche du soleil véritable, deux images de l'astre, réduites en grandeur et en intensité lumineuse. L'une est rejointe à l'autre par un vaste arc-en-ciel, et, tout autour du vrai soleil, s'esquisse une croix de Malte, également faite de toutes les couleurs du prisme. Cette féerie lumineuse implique une température bien au-dessous de trente degrés Fahrenheit. Quelque chose comme trente-cinq degrés centigrades au-dessous de zéro. Dix degrés plus bas, la féerie serait encore plus belle. Quatre faux soleils en croix, au lieu de deux, et l'arc-en-ciel forme une circonférence parfaite. Mais n'oubliez pas que si vous vous arrêtez trop longtemps à regarder ce spectacle, vous êtes bon pour toutes les tortures du froid. Le coup de poignard aux pommettes et au nez, un bon tour de vis de l'étau vous serrera les tempes,

et, par surcroît, vos yeux de simple mortel seront plus qu'éblouis. Napoléon, qui était naturellement poète, s'accoutumait de me dire, devant de tels spectacles.

—Boy! l'hiver est si méchant qu'il a crucifié le soleil!

...Au dernier coup d'oeil jeté sur la prairie, une petite poudre blanche de rien du tout court d'un bout à l'autre. Un ouvrier invisible, accroupi, qui polirait au papier de verre l'éblouissante nacre, et qui soufflerait sur sa poussière! L'ouvrier, c'est un méchant petit vent du nord-ouest, et la sagesse me conseillerait de rentrer. Car il peut faire tempête, et qui se soucie d'être dehors dans la "poudrerie"!

Mais ce vent choque déjà les unes contre les autres les branches des arbres. C'est cela qui étouffe joliment le bruit de vos pas, lorsque vous chassez l'orignal! Vous avez beau savoir que si la tempête se lève, dans le milieu de la journée, vous risquez tout simplement votre vie à vouloir traverser la prairie, le désir de tuer l'emporte sur la crainte de mourir. Plus tard, quand vous y réfléchirez, vous vous étonnerez qu'après mille et mille ans, l'héritage de vos ancêtres pèse si lourdement sur vous.

Pour le moment, vous prenez une résolution.

—Si, dans un quart d'heure, vous dites-vous, je n'ai pas relevé de trace d'orignal, je rentre à la maison!

Le malheur, c'est que, le temps de déranger trois lièvres et trois gelinottes, vous tombez sur une belle trace fraîche et profonde. La grandeur des allures, la sûreté avec laquelle l'animal se juge, l'empreinte, l'écorce éraflée d'un tremble, tout cela vous dit clairement qu'il s'agit d'un beau mâle, tel qu'un chasseur peut concevoir quelque orgueil à l'abattre. Et vous voici sur la trace...

La chasse à l'orignal se fait suivant les principes bien connus des veneurs de tous les pays. Chasser un orignal, un cerf, un daim ou un chevreuil, en suivant ses traces sur la neige, c'est, tout d'abord, "faire le bois" et "détourner la bête". Le chasseur novice qui s'amuse à suivre une trace, jusqu'au bout, sans jamais s'en étarter, fait buisson creux. D'après le vent, le temps, la saison, il faut arriver à préjuger du lieu où la bête s'est rembuchée. C'est affaire d'expérience, sans doute, mais aussi d'intelligence. La chasse suppose toujours la supériorité intellectuelle du chasseur sur le gibier.

—C'est peu de chose, me direz-vous, d'en arriver à raisonner mieux qu'un élan.

Pourtant, c'est une gymnastique de l'esprit qui en vaut bien une autre. Notez que les animaux carnassiers sont toujours supérieurs, en intelligence, aux herbivores. Et il faut bien qu'il en soit ainsi; autrement, les carnassiers mourraient de faim.

Ce travail intellectuel accompli, je savais que mon élan, après avoir marché assez longtemps, dans la direction du nord-ouest qu'il suivait, — le nez au vent, afin de *sentir* tout danger devant lui, — avait certainement décrit une spirale, de façon à se rembucher quelque part, au sud-ouest de sa trace, et pas trop loin d'elle. Il pouvait ainsi surveiller le danger. Le chasseur qui l'eût suivi tout bonnement serait passé, à un certain point, sous le vent de l'orignal. A ce moment-là, l'ouïe et le nez de la bête découvraient le danger. L'animal était alerté, attentif, prêt à se mettre sur pied dès que ce danger deviendrait menaçant. Le jeu consistait donc, au lieu de suivre la trace elle-même, de décrire à bon vent, c'est-à-dire en se tenant constamment au sud-est de la trace, de vastes demi-cercles. Il y avait ainsi quelques chances de détourner la bête dans une enceinte très resserrée, et même avec un peu de veine, de tomber à l'improviste sur elle.

C'est ce qui m'arriva, après une bonne heure de marche. Je marchais très lentement, et le vent avait augmenté d'intensité, tellement qu'il faisait vibrer toutes les branches de la forêt. Et, malgré l'abri des halliers, la neige, même dans ce bois, commençait à poudrer désagréablement. Ses petits hexaèdres durs, aiguisés à neuf, me criblaient cruellement le visage. Je fis une pause, parce que, sous la morsure du froid, mes yeux avaient larmoyé et qu'un peu de glace collait mes cils l'un à l'autre. Je venais de dégeler et de sécher mes yeux à l'aide de mes mouffles de laine, quand il me sembla voir, vers ma gauche, une tache sombre sur la neige. Je demeurai immobile, me contentant d'armer doucement ma carabine. Puis, la tache sombre bougea et quelque chose se précisa: une tête monstrueuse, ornée de larges bois plats. Je vis l'animal se mettre doucement sur pied, et il m'apparut dans toute sa splendeur. J'étais à bon vent, et, cependant, quelque chose l'inquiétait. Quelles ondes mystérieuses l'avertissaient qu'un ennemi était là tout proche, à le guetter? C'était un coup immanquable. Frappé à la nuque, un peu en arrière des oreilles ,il s'écroula. Lorsque je fus auprès de lui les mouvements qui l'agitaient encore n'étaient plus ceux de la vie. C'était le sang, qui, en s'écoulant, faisait palpiter une dernière fois les membres de l'animal géant.

La bête vidée et enfouie sous un amas de neige; pour la préserver des atteintes des loups, je me hâtai de reprendre le chemin de la maison. Alors seulement, je mesurai toute mon imprudence. La neige, chassée par le vent, poudrait avec une telle vigueur, que, déjà, mes traces, mes propres traces, étaient effacées dans le bois. Il n'était pas midi, et on était en pleines ténèbres. Encore, ce mot peint-il mal la chose! Il s'agit de ces ténèbres blanches, mille fois plus opaques que la nuit . La danse de cette impalpable poudre de neige mettait un écran impénétrable entre moi et les objets les plus proches.

J'atteignis la prairie, et, déjà, un banc de neige s'était formé à la lisière du bois, si haut, que j'y entrai jusqu'aux épaules. Hors de ce banc de neige, j'étais parvenu au coeur même de la tempête. A trois pas de moi, tout disparaissait dans le tourbillon des poussières de neige, emportées à grande vitesse par ce vent sauvage, qui, après avoir tordu, sur son chemin, la cime de tous les arbres de la forêt, hurlait d'aise, en pénétrant enfin dans son domaine de la prairie dépouillée. Je n'avais pas fait dix pas que j'étais perdu. Où était le sud? Où était le nord? Où était même ce bois que je venais de quitter?

La température avait dû descendre très rapidement, et il m'était impossible de demeurer immobile une seconde, sans me sentir dominé par le froid. Je savais, maintenant, qu'il allait me falloir lutter et dans des conditions d'autant plus défavorables, que le grand froid et le vent unissaient leurs forces pour m'empêcher de respirer. La tête basse, pour soustraire mes yeux, autant que possible, au bombardement des poussières de neige, je marchais, m'appliquant à trouver un rythme qui me permît de résister

des heures et des heures, s'il le fallait, jusqu'à ce que je pusse rejoindre le bois. Car je sentais très bien que j'étais en train de tourner en cercle et que ma volonté était impuissante à me remettre dans la ligne droite. C'était une espèce d'envoûtement qui pesait sur moi. De temps en temps, je calculais que j'aurais dû être, depuis une heure au moins, arrivé de l'autre côté de cette prairie, — pas même huit cents mètres! — et tout près de ma maison. Et, cependant, je me trouvais toujours en pleine prairie, giflé par la neige, comme un prisonnier insulté, et sournoisement torturé par le froid, qui ,de la façon la plus inattendue, me mordait les jarrets..., ces jarrets dont j'avais tant besoin pour tenir...

A ce moment-là, toutes les histoires tragiques de la tempête commencèrent à m'assaillir. Il y avait ce fermier allemand, qui, au sud du Manitoba, quelque part vers Morden, s'était égaré entre sa maison et son écurie, — dans un espace de moins de trente mètres, — et qu'on avait retrouvé trois jours après, gelé, mort, à un demi-mille de chez lui, au milieu des champs. Il y avait encore celle de ce Français qui était monté sur un arbre dans l'espoir de voir sa direction par-dessus la frénétique poudrerie de la neige, et qui, désespéré, sans doute, s'était laissé mourir au sommet de cet arbre. Tous les hivers, les journaux racontaient des histoires de ce genre, et ces deux-là m'avaient particulièrement frappé, parce que j'avais connu les victimes. Il se trouvait, maintenant, que je vivais les mystérieuses minutes qui avaient précédé de telles agonies. Et des aisselles aux côtes, une transpiration glaciale achevait de me gêner dans la lutte sans pitié que je soutenais contre l'hiver.

* * * *

Je m'étais souvent demandé, en poursuivant toute une journée une bête blessée à mort, quelle énergie extraordinaire avait bien pu la soutenir, au cours de son tragique chemin. Je me trouvais, soudain, transporté dans un état très voisin. Et il me sembla que ma volonté immédiate n'avait qu'une faible part dans ma résistance. Une sorte d'automatisme me commandait: "Marche ou crève!" Et je continuais à marcher, pour mettre de mon côté toutes les chances de vivre.

J'ai parlé de volonté immédiate. Il me semble aujourd'hui, après réflexion, que je bénéficiais d'une sorte de volonté lointaine. A la place de la volonté immédiate, c'était un réflexe qui avait surgi irrésistible, indiscuté. Le fruit, sans doute, de cette longue discipline morale et physique qui m'avait fait, durant des années, affronter les fatigues inutiles et les privations volontaires. A ce moment-là, ce qui me sauvait, c'étaient des années d'ascétisme.

Le soir vint, et les ténèbres blanches se muèrent en ténèbres noires. Le vent ne donnait aucun signe de lassitude. Je m'étais heurté deux fois à des meules de foin, et j'avais refusé de m'y donner du repos, de crainte que mes membres fatigués ne s'engourdissent. Ces deux rencontres avec mes meules de foin m'avaient fait espérer que je n'étais pas sorti d'un très petit cercle. Et j'avais encore une chance de salut: celle de ne pas m'être laissé aspirer par le vent dans la grande et mortelle prairie de l'est, et de finir, à bout de ténacité, par rencontrer le bois, d'où je n'aurais jamais dû sortir, et où était le salut.

Et le salut vint de la façon la plus inattendue. Il me sembla qu'un aboiement lointain se mêlait timidement aux grandes orgues du vent. Je pris le parti de fermer les yeux, et de me laisser guider par ce bruit. Je n'avais pas fait vingt pas, que j'étais empêtré dans un banc de neige, et qu'en tombant, je m'écorchai le visage. J'étais enfin arrivé à la lisière du bois.

...Encore quelques chutes et quelques conflits avec des arbres que je ne voyais pas, et je me trouvai — toujours guidé par la voix du chien — dans le chemin des traîneaux. Je le reconnaissais à ce que, sous l'amoncellement de la neige fraîche qui le recouvrait, mon pied rencontrait une surface lisse et la rainure du patin des traîneaux.

Presque aussitôt, par un jeu mystérieux des forces de la vie, je me sentis arraché au cercle magique de la tempête et de la mort. J'étais rentré dans mon individu, et, comme pour me faire accueil, ma pensée, jusque-là engourdie, se remit à jouer.

* * * *

La première chose qui me frappa fut le caractère même de l'aboiement du chien. Ce ne pouvait être que le chien de La Ronde qui aboyait, et il hurlait à la mort. C'est un thème sur lequel on ne peut jamais se méprendre, quand une fois on l'a entendu. Curieuse survivance! Cet appel grave et passionné que pousse le chien, c'est justement celui du loup, quand il convie ses frères à la curée. Voilà des milliers et des milliers d'années que le chien est domestiqué, et il reproduit sans y manquer cette coutume de ses ancêtres les plus sauvages. Ce qui était primitivement l'appel à la nourriture, c'est-à-dire à la vie, est devenu le rite lamentable du deuil. La chose me frappa et, en même temps, je souriais de l'erreur du chien de La Ronde. Il ne m'apparaissait pas que quelqu'un d'autre que moi eût été en danger de mourir. Or, je savais, maintenant, que tout danger était écarté, et je me prenais à aimer la vie avec une ardeur nouvelle; j'en arrivais même à me réjouir de la tempête, du péril que j'avais vécues, parce que tout cela donnait à la minute présente ce prix que nulle richesse ne saurait payer.

...La délicieuse minute! Je me trouvais, maintenant, à quelques pas seulement de la cabane des La Ronde, et leur fenêtre découpait dans l'obscurité une clarté rose. Le maudit chien continuait à hurler, dehors, à demi couvert de neige, face à la hutte. Je n'y fis pas attention; j'allai jusqu'à la maison, et, sans même prendre la peine de secouer la neige qui me couvrait, j'allumai la lampe et le feu.

J'en étais à me changer rapidement, lorsque l'on frappa. La Ronde entra.

—Boy! dit-il, te pourrais-t'y me prêter six planches, de la belle planche?

—Qu'est-ce que tu veux en faire?

—Un cercueil pour le beau-père.

—Quoi! Le Chétèque est mort? Mais il n'était pas malade?

Et, tout aussitôt, je compris pourquoi le chien s'obstinait à hurler à la mort...

—Et oui; l'est mort c't après-dîner.

—Et comment cela?

Je voulais dire: "De quoi est-il mort?" Mais le Métis entendit autrement.

Différents desserts à la gelée "SUPREME"

POUR FAIRE UNE GELÉE ORDINAIRE

Faites dissoudre ¾ de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" dans une chopine d'eau bouillante. Versez dans un moule et mettez dans une glacière, ou au froid. En été, réduisez de ¼ de tasse la quantité d'eau. N'employez pas de moules en fer-blanc. Quand la gelée est prise, placez le moule dans l'eau chaude un instant et renversez sur un plat. La gelée "SUPREME" conserve toujours sa qualité, même si elle durcit dans le paquet.

GELÉE AUX FRAISES

Faites dissoudre ¾ de tasse (4 oz) de gelée aux fraises "SUPREME" dans une chopine d'eau bouillante. Versez dans un moule une partie de cette gelée et mettez au froid. Lorsque cette gelée est presque ferme, placez dessus une couche de fraises fraîches ou en conserves. Prenez le reste de la gelée et versez sur les fruits. Déposez sur un plat et garnissez de fruits frais. Servez seul ou avec de la crême fouettée, aromatisée à l'essence de vanille "SUPREME".

COCKTAIL AUX FRUITS

Coupez des fruits frais ou conservés, déposez dans des verres et saupoudrez de sucre. Faites dissoudre ¾ de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" à l'orange ou au citron dans une demi chopine de liquide. Quand la gelée commence à épaissir, versez-la sur les fruits et laissez refroidir. Mettez dessus de la crême fouettée et servez.

SALADE AUX FRUITS

Coupez en petits morceaux une orange, une banane, ajoutez-y quelques cerises. Mettez dans un moule et saupoudrez de sucre. Faites dissoudre ¾ de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" à l'essence désirée, mettez refroidir. Battez lorsque la gelée est froide mais encore liquide jusqu'à la consistance de la crême fouettée. Versez sur les fruits, mettez refroidir une demi heure et servez.

SORBET "SUPREME"

Faites dissoudre ¾ de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" aux framboises dans une chopine d'eau bouillante. Quand elle est refroidie mais encore liquide, remplissez aux deux-tiers, des verres à sorbets et mettez au froid. Faites alors dissoudre ¾ de tasse (4 oz) de gelée aux ananas, laissez refroidir jusqu'à la consistance de la crême fouettée, remplissez les verres, garnissez avec des noix hachées ou des cerises et servez.

DÉLICIEUSE GELÉE AUX ORANGES

Faites dissoudre dans une chopine d'eau bouillante ¾ de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" à l'orange. Mettez-en la moitié dans un moule, laissez refroidir, couvrez de tranches d'oranges et versez de la gelée. Mettez refroidir de nouveau, enlevez du moule garnissez de tranches d'oranges et servez avec une crême fouettée aromatisée à l'essence d'orange "SUPREME".

GELÉE AUX ANANAS ET AUX FRAMBOISES

Faites dissoudre ¾ de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" au citron dans une demi chopine d'eau bouillante, ajoutez une demi chopine de jus d'ananas en conserves. Lorsque ce mélange sera froid mais encore liquide battez jusqu'à la consistance de la crême fouettée. Ajoutez en remuant légèrement deux ou trois tranches d'ananas coupées en petits morceaux. Versez dans un moule carré, le remplissant à moitié. Faites dissoudre, ¾ de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" aux framboises dans une demi chopine d'eau chaude, ajoutez-y une demi chopine de jus de framboises fraîches ou en conserves, battez lorsque ce sera refroidi. Ajoutez les fruits. Versez dans le moule après que la gelée au citron sera devenue bien ferme. Servez avec de la crême fouettée aromatisée à l'Essence de Fraise "SUPREME".

Fabriquées par:

Les Essences "SUPREME", Enrg.

QUEBEC

—Comment qu'il est mort? J' vas t'y dire, boy. A matin, l'a dit qu'il se sentait fatigué, et l'est resté étendu par terre sur sa couverte. Nous aut's, on n'y a pas fait ben attention. Puis, y dit comme ça:

—"J'ai ben fret les jambes.

"On y a mis des couvertes, et l'capot de fourrure de ma vieille. Puis, comme y disait encore qu'y avait fret, j'a déshabillé mon poney de sa couverte, et j'ai encore mise sur les jambes du vieux. J'ai ai tâté les jambes. Croiè-moiè, croiè-moiè pas, all's étaient froides comme un morceau de bois sec. Qu'y m'a r'gardé, à c' moment-là, et qu'y m'a dit:

—"Te peux-t'y aller querir un prêtre?

"Pensez-vous! avec la tempête qu'y faisait!... M'étonne que vous vous soyez pas écarté, dans c'te beau temps de chien!... Alors, j'y dis:

—"Le père, faut pas y penser à ça! Vous allez pas mourir, bien sûr.

"Y s'a mis à geindre. Ma pauv' femme, de voière son père de même, all'en était toute revirée. Et les enfants qui braillaient!

—"Ah! qu'y m'dit, te me l'assures, au moins. Parce que vois-tu, dans le temps, j'a volé un ch'oual... J'a jamais osé m'en confesser, ça m' r'vient de même.

—"Pensez-y pas! j'y di sencore...

"Mais lui, tout le temps, y geignait:

—"Mon Jésus! Dire que je vais mourir sans confession!

"La râlé pendant des heures, et, de temps en temps, y parlait de ce ch'oual qu'il avait volé. Ma femme braillait:

"—Oh! Patrice! mon père qui s'en va aller en enfer.

—"Tais ta gueule! que j'y dis. T'en sais rien. Te voiès pas que l' bonhomme déraisonne.

"Tout de même, il a passé comme ça. Eh bien! boy! jamais je ne l'aurais cru. Lui qu'avait vécu quasiment cent ans! Mort à c't' heure! Lui qu'avait été si fort! Mort... Personne ne cabressait mieux un ch'oual marron que lui... Mort!... C'est pas croyable... Prête-moè d'la planche pour y faire un cercueil..."

Et, comme il partait pour aller prendre ses planches, il revint sur ses pas pour me dire:

—Dis donc! y a deux mois, j' t'a emprunté un sac d'avoiène. T'étais pas là pour me l' prêter, j'a plus pensé à te l'dire. Mais faudrait pas croière que j'te l'a volé, boy, J'te l' dis maintenant, C'est qu'un emprunt... J' te l' rendrai, boy! quand je pourrai...

La neige entrait par la porte entr'ouverte. Avant de la refermer sur lui, il me dit encore:

—Oui, je t' le rendrai, boy! C'est ben assez de mon beau-père en enfer, dans la famille.

—Je pris le temps de dîner, et je m'en allai chez les La Ronde rendre un dernier hommage à la dépouille du vieux. Dans un verre, Mme La Ronde avait versé un peu d'eau bénite, conservée dans une bouteille que je connaissais bien. Un rameau y trempait. Effondrée sur une chaise, la grosse Métisse égrenait son chapelet, en pleurant. La Ronde et Martial achevaient d'ajuster le cercueil. La pièce était pleine de copeaux et le plus jeune des enfants jouait avec...

—Quand l'enterre-t-on? demandai-je à La Ronde.

Il me regarda un instant, comme ahuri par ma question.

—Mais vers le printemps... Les chemins sont bien trop mauvais pour aller au village... Le voyage est trop long... Et puis, on userait ben une hache à creuser le sol, à c't' heure. Y a pas de pelle qui y mordrait... On va l'habiller de son cercueil et l'installer sur le toit de l'étable, où qu'y risque ra pas d' se gâter... Et ce soir même! parce que, tu sais, avec la chaleur du poêle, ça serait à y plus tenir demain matin...

Au fait, il avait raison...

Ce soir-là, tandis qu'assis à côté de mon poêle chauffé au rouge je rêvais paisiblement sur un livre, — tandis que, dehors, la tempête continuait à faire rage, — je songeais combien il était admirable que ce fût la mort du Chétèque qui m'eût, ce jour-là, arraché à la mort.

Harmonies

J'aime la fleur des champs dont la fraîche corolle
Se dérobe aux regards à l'ombre des forêts,
Quand le souffle embaumé du zéphyr qui s'envole,
De son réduit obscur vient trahir les secrets.

J'aime le mont abrupt dont la superbe cîme
S'élance avec orgueil et menace les cieux,
Les grandes voix des vents qui roulent sur l'abîme
Et courbent des grands pins les front audacieux.

J'aime le lac uni quand un léger murmure
D'un doux frémissement fait trembler les roseaux,
Quand il vient expirer sur un lit de verdure,
Se ride avec amour sous l'aile des oiseaux.

J'aime le fier courroux de la mer en délire
Le flot précipité qui se choque avec bruit
Quand venant se heurter au roc qui le déchire
Il jette mille éclairs au flot noir qui le suit.

J'aime l'astre des nuits luttant contre les ombres
Qui va, se balançant dans un ciel pur et bleu,
Quand son éclat pâlit sur les collines sombres
Se réfléchit sur l'onde en brillants traits de feu.

J'aime encor les combats, les grands bruits de la [guerre
Le choc retentissant du bronze et de l'acier,
Les lugubres éclats des grands coups de tonnerre
Que fait jaillir le ciel ou la main du guerrier.

Dr HUBERT LaRue.

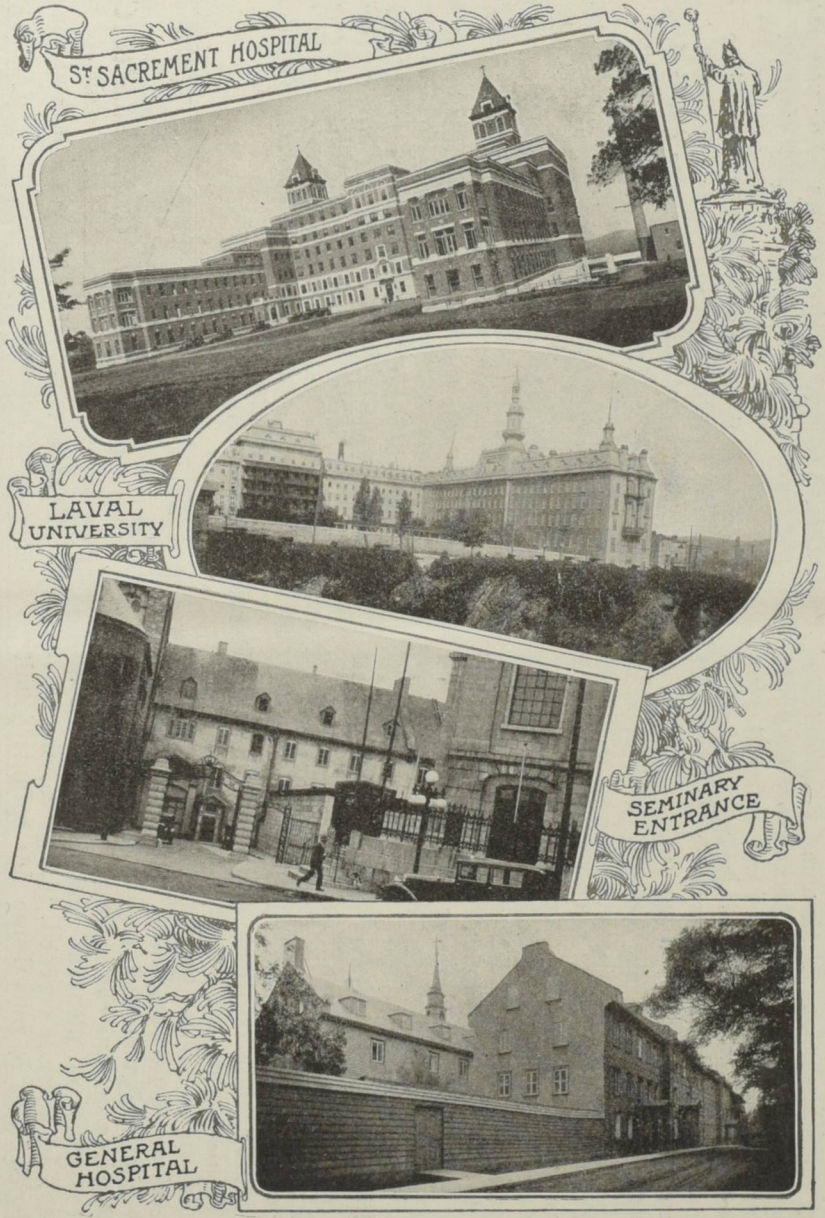
St-Jean d'Orléans
près Québec.

Beaucoup d'expérience

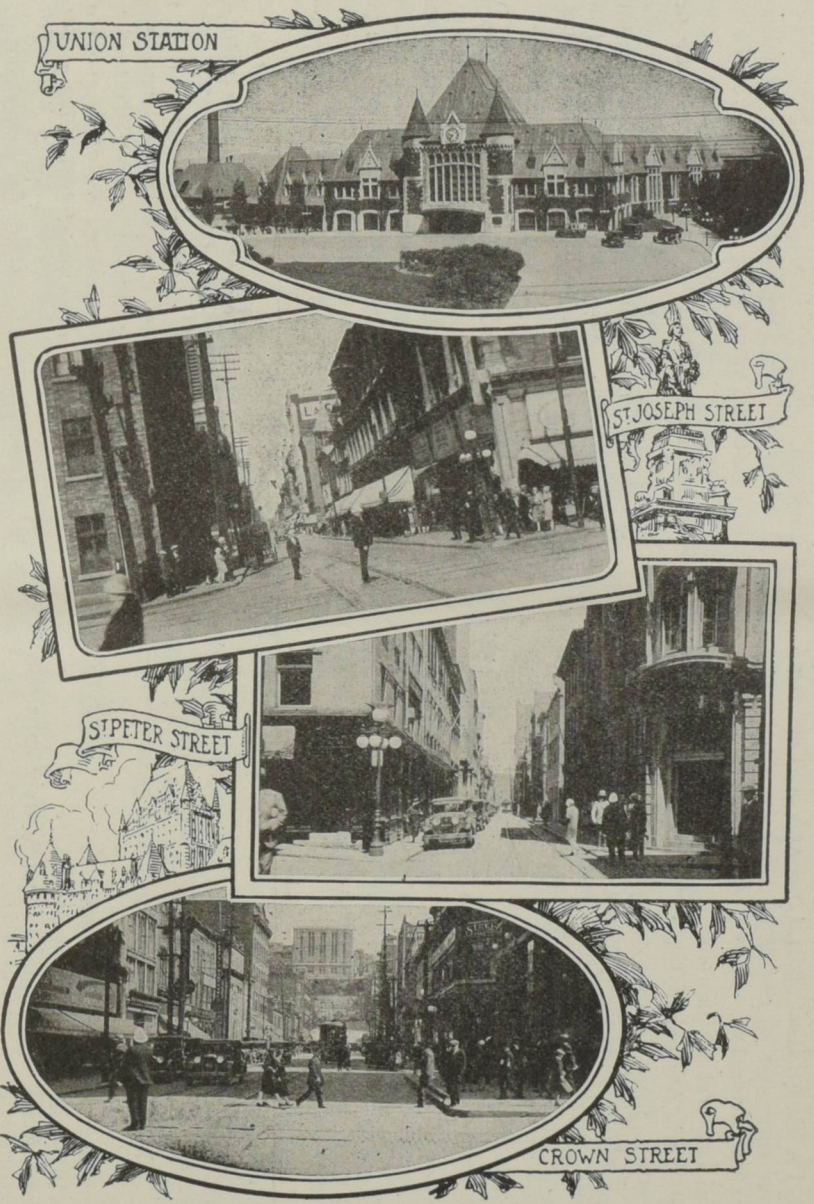
La dame. — Mais, Mademoiselle, vous paraissez ne pas avoir beaucoup d'expérience?

La servante. — Au contraire, Madame, voilà sept places que je fais en trois mois!

VUES DE QUÉBEC



1.—L'Hôpital du S. Sacrement. — 2. L'Université Laval. — 3. L'Entrée du Séminaire. — 4. L'Hôpital Général.



1.La Gare Union. — 2. La rue S. Joseph. — 3. La rue S. Pierre. — 4. La rue de la Couronne.

(Courtoisie du "Soleil", Québec.)

LA DESERTION DES CAMPAGNES

EN FRANCE

Dans ce pays de France, essentiellement agricole, le nombre des cultivateurs a longtemps représenté 80 puis 75 pour cent de la population totale. La proportion n'est plus que de la moitié. Elle diminue chaque année, et avec la main d'oeuvre, tombe aussi la récolte du blé. Depuis 1914 plus de un million d'hectares de nos terres nourricières, porteuses d'épis autrefois, sont devenus pâturages, jachères ou taillis.

Cette désertion, presque aussi honteuse que l'autre, et ruineuse comme elle, inquiète tous ceux qui sont capables de réfléchir, même un peu. Il n'est guère de problème plus pressant à résoudre. C'est un mouvement de civilisation et funeste. Où sont les hommes capables de l'enrayer? Il leur faudrait, d'abord, connaître les causes du mal, et ne pas se tromper là-dessus, volontairement.

J'indiquerai deux de ces causes, qui sont nombreuses.

L'instituteur rural officiel (1) recrute pour la ville. Le maître, nullement mandaté par les parents, auxquels appartient le droit premier d'éducation, sans aucun goût pour la terre, qu'il a souvent lui-même quittée, agent du pouvoir central et de syndicats politiques, est incapable d'enseigner la grandeur de la vie simple, indépendante et silencieuse.

On a cru se tirer d'affaire, et se montrer habile, peut-être même spirituel, en lui recommandant de donner des leçons d'agriculture. Il en a donné, il en donne, il en donnera. Il a, quelquefois, un petit jardin d'essai. Tout de suite, dans les fermes, la plaisanterie a été jugée. (2) Les enfants eux-mêmes se doutent bien que leurs parents en savent beaucoup plus que l'instituteur, dès qu'il s'agit de la terre et des saisons. Il ne peut être qu'insuffisant dans le métier d'un autre. Ce qu'il faudrait lui demander c'est de dire aux petits gars, sur les bancs de l'école — et l'institutrice en dirait autant aux petites filles — qu'il n'y a guère de profession comparable pour la beauté, la dignité, l'indépendance, à celle d'un chef de ferme que la campagne est saine aux corps et saine aux âmes: que les familles s'y perpétuent tandis qu'elles s'étiolent et s'éteignent dans les villes; que l'agriculteur est un modeste et grand savant, dont le trésor de tradition s'accroît par l'observation quotidienne; qu'il est d'un esprit peu sûr de préférer au gain aléatoire du maître de la terre, le salaire régulier de l'employé de chemin de fer, du commis aux écritures, du receveur de tramway, du cantonnier, du chauffeur d'automobile, parce que la fortune peut venir à celui qui risque, et ne vient pas au créancier. Bref, il faudrait que l'instituteur achevât de former l'âme paysanne, et fit effort pour maintenir la vocation première...

(1) N. D. L. R. — On sait que la France souffre de la détestable "école laïque."

(2) Chez nous aussi ces jardins-scolaires n'ont guère eu de vogue : les derniers se meurent.

Il faut dire cette autre cause de l'abandon des campagnes: l'habitation rurale n'attache pas le cultivateur. Il la faudrait plus ample, plus commode, plus jolie. Ce serait une entreprise magnifique, que celle d'un chef d'Etat, — homme d'Etat, ici, paraît insuffisant, — qui se proposerait de transformer, chez nous, la maison du fermier, et pourrait distribuer, sur la durée d'un demi-siècle, les étapes de ce premier des travaux publics. Les moyens des particuliers sont trop faibles pour de telles entreprises, et d'autre part, il ne faudrait pas qu'il y eût mainmise de l'Etat sur la propriété. Des dégrèvements durables, des subventions, des concours dotés de prix nombreux, amèneraient vite de grands progrès. On ne quitterait plus la belle ferme pour le garni.

Surtout, n'écoutez jamais le plaisantin qui sous le nom d'amélioration et comme remède au mal dont nous parlons, propose de transporter quelque chose de la ville à la campagne, d'établir, dans les villages, des salles de théâtre, de concert, ou de cinéma, et de faire ainsi que les "distractions" de Fouilly-la-Garenne ressemblent à celles du chef-lieu. Mais non! Jamais le village simili-ville ne pourra lutter d'agréments de cette sorte, avec la ville véritable. La campagne a ses amusements qui diffèrent de ceux-là, surtout elle a son rôle incomparable, et que tout ce cabotinage importé risquerait de ruiner. Entre le problème à résoudre et de pareils moyens, il y a plus que disproportion et plus qu'inconvenance. Voici pourquoi.

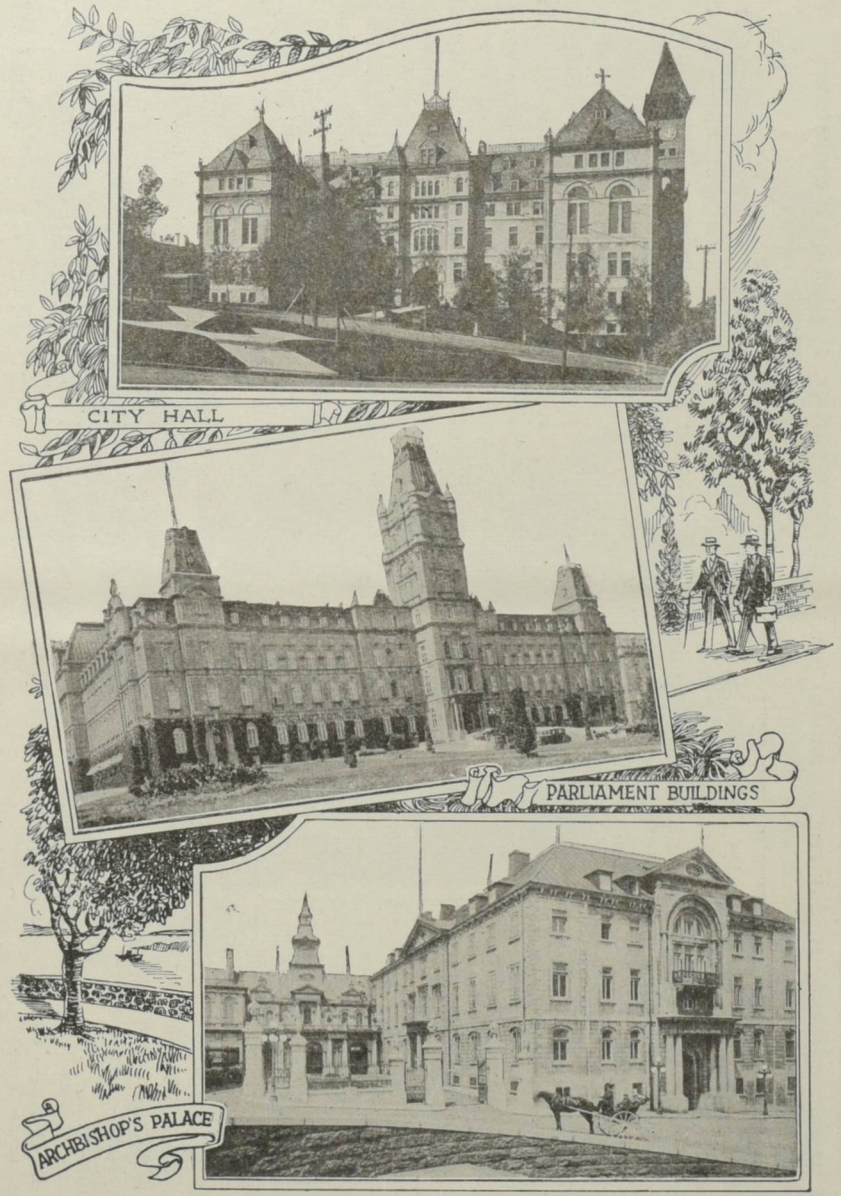
La campagne est formatrice d'énergie et gardienne de la race. L'histoire de son peuple, c'est l'histoire même de l'âme française. Songez aux conditions habituelles de la profession de laboureurs, qui sont la solitude, le silence, les longues prévisions, la régularité dans le travail, le voisinage immédiat de la beauté du monde créé. Elles forment une discipline singulièrement favorable à la vie intérieure. Et de là vient que nos paysons au cours des siècles plus ou moins selon le zèle de leurs prêtres et l'humeur des provinces se montrèrent si forts à supporter l'épreuve des saisons et des guerres si redoutables à l'envahisseur, si charitables au pauvre monde, d'un esprit plein de bon sens, honorés dans leur domaine, gentilshommes à leur manière et souvent près de la sainteté. Ils se révélèrent tels, aux jours de 1914. Il en reste, çà et là, et plus qu'on ne suppose dans la masse paysanne, dont ils sont les modèles et les porte-étendards.

Le relèvement de notre population rurale ,son épanouissement, sa fidélité au sol avec sa joie retrouvée, supposent que les coeurs nouveaux seront formés comme le furent les anciens. Et par là, il apparaît que cette grande question à l'exemple de tant d'autres, est d'abord une question morale.

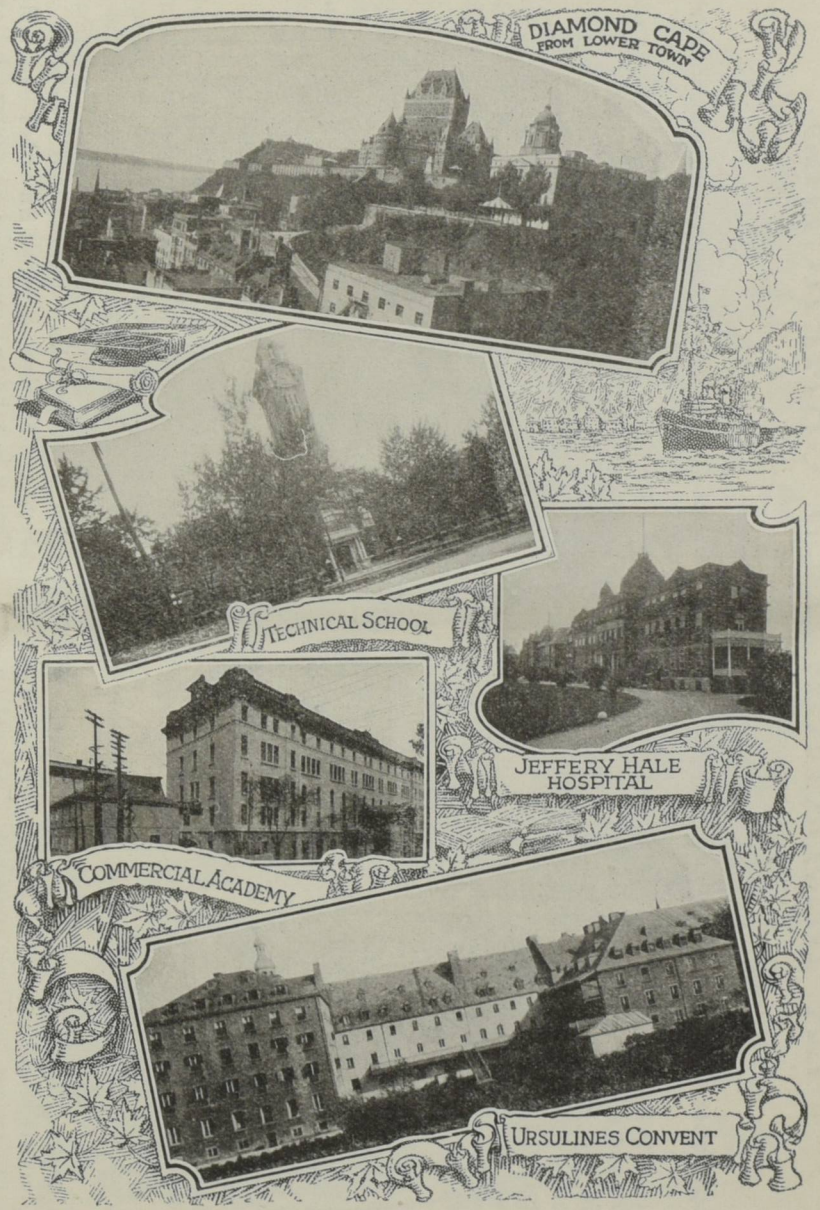
René BAZIN,

de l'Académie française.

VUES DE QUÉBEC



1. L'Hôtel de Ville. — 2. Les édifices du Parlement. — 3. Le Palais Archiépiscopal.



1. Le Cap Diamant, vu de la Basse Ville. — 2. L'École Technique. — 3. L'Hôpital Jeffery Hale. — 4. L'Académie Commerciale. — 5. Le Monastère des Ursulines.

(Courtoisie du "Soleil", Québec.)

AU CŒUR DE L'ACADIE

AVEC JULIETTE GAULTIER

Le nom de Juliette Gaultier de la Vérandrye a traversé les mers. La grande sincérité de l'artiste, son travail ardu et ses fouilles dans le domaine du folklore Indien et Acadien ont encore ajouté à son prestige et attiré l'attention du monde musical et du public intellectuel.

Les grandes Universités Américaines ont applaudi à ses efforts inlassables pour enrichir son répertoire de chants archaïques. Mademoiselle Gaultier a déjà parcouru les Etats-Unis en tous sens et l'intérêt suscité en Angleterre par la nouveauté et l'originalité de son programme lui a valu l'honneur de chanter à Londres sous le distingué patronage du Haut Commissaire Canadien devant une auditoire d'élite dont elle a reçu des témoignages d'admiration non voilée. Son travail fut accepté par le Musée Britannique de Londres et la Société Royale d'Anthropologie d'Angleterre et d'Irlande.

Elle vient de pénétrer dans le coeur de l'Acadie et nous arrive avec une collection nouvelle de vieilles choses, chansons anciennes et récits pittoresques, derniers vestiges de l'expression française de jadis.

Mlle JULIETTE GAULTIER
en costume du XVIIIe siècle et filant de la laine en chantant une cantilène.
(Cliché du C. N. R.)

Mademoiselle Gaultier a visité Annapolis et Grand Pré et éprouvé comme nous un véritable désappointement de ne pas entendre une seule fois le verbe français dans ces lieux tout imprégnés des souvenirs de la France d'autrefois.

Grâce à l'initiative de l'Honorable Sénateur Pascal Poirier, l'historien de la langue acadienne et de John Denis, le pêcheur par excellence, elle a recueilli quelque trois cents chansons dans toute leur franchise originale, quelques-unes datant de la Renaissance, voire même du douzième siècle.

Situé sur le Cap Sable, à l'entrée de la Baie Sainte-Marie, Pubnico est le plus ancien village acadien.

La seigneurie de Pubnico fut concédée au Major Général Philippe d'Entremont, Baron de Pobomcoup par le gouverneur Charles de Saint-Etienne de La Tour en 1651. Philippe d'Entremont mourut à Port Royal en 1701. Le Château d'Entremont fut détruit en septembre 1758 par les soldats du Colonel Moncton. C'est à Pubnico que se groupa le premier noyau d'exilés Acadiens après leur dispersion.

Les Acadiens de Pubnico trahissent une origine savoyarde. Leur langage, un idiome émaillé de latin et de vieux français, diffère du nôtre. L'existence primitive de pêcheurs réglés sur les aléas de la mer, en les rivant à leurs navires de pêche, les a préservés de la contagion du progrès moderne. C'est un endroit pittoresque où l'on respire le varech et le salin et où l'on retrouve intactes des traditions séculaires.

C'est plaisir d'entendre les bonnes gens vous saluer d'un gracieux — "Bon matin, belle dame." Dans les ruelles étroites ou sur les grandes routes bordées de falaises, on aperçoit couramment des charrettes à haridelles bleu de ciel conduites par un boeuf dolent que ne trouble nullement l'insolence d'un chauffeur d'automobile.

On rencontre aussi des roulottes recouvertes de coutil aux couleurs vives, chargées de corbeilles de myrtils ou de têtes de poissons destinées à l'engrais.

Mademoiselle Gaultier nous raconte qu'elle était à Pubnico depuis trois semaines, mendiant de porte en porte une ballade ou une complainte. Monsieur le Curé lui assurait que ses paroissiens ne chantaient plus, "le goût étant aux chansons écrites dans les li-

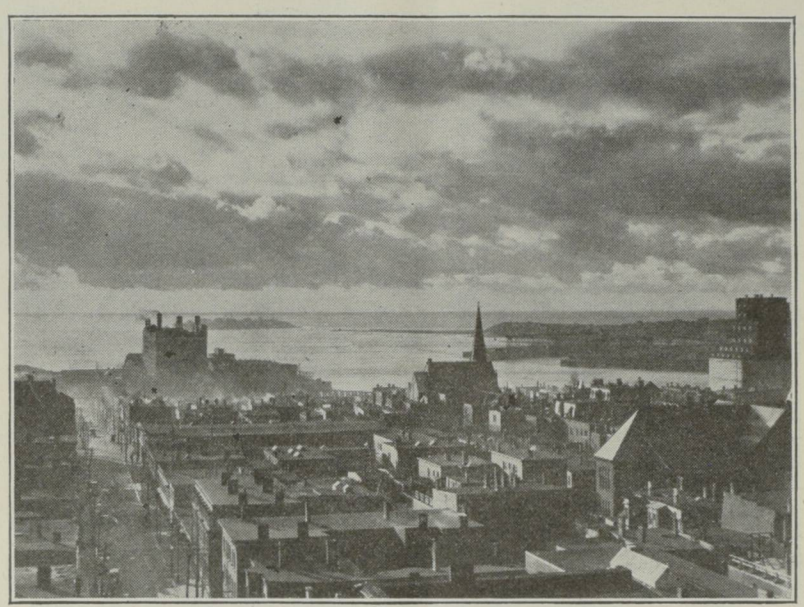
vres''. Il avait enterré récemment une paroissienne de cent trois ans, la seule à son avis qui eût conservé de mémoire des chansons d'autrefois. Il ne songeait pas à sa soeur également centenaire.

En effet, à quelques jours de là, parcourant en voiture la campagne, deux paysans courbés dans un champ attirèrent l'attention de la voyageuse.

Ayant expliqué sa mission, l'artiste s'enquiert de la possibilité de trouver sur les lieux des chanteurs qui consentiraient à collaborer à sa collection de chants du Folklore.

—Ma mère sait encore chanter des cantiques et des complaintes, affirme l'un d'eux, un vieillard octagénaire et il lui indique la route conduisant à Belleville.

Au jour marqué, quelle ne fut pas l'émotion de la ''passante émerveillée'' après un long trajet parcouru, d'apercevoir dans le fouillis d'un sous-bois, près du lac Tusket, embrasé des feux du couchant, une maisonnette blanchie à la chaux, simple et accueillante et dans cette chaumière une aïeule centenaire, qui n'était autre que Anne Rosalie Dulin, Madame Miuse.



Vue de Saint-Jean, N. B.

(Cliché C. N. R.)

Pour la visite de la ''dame de la Nouvelle-France'', sa tête grise était recouverte du mouchoir acadien et le tablier de soie noire complétait sa toilette.

Un oeil clair vous regarde, des mains tremblantes saisissent les vôtres, vous bénissant d'être venue. Sa fille est près d'elle ainsi que son fils âgés respectivement de soixante-quinze à quatre-vingts ans. Après l'audition de quelques chants acadiens et de l'Ave Maris Stella, leur hymne national, l'aïeule, mise en verve déclare :

—C'est pour vous que je chanterai la dernière fois. Quand vous reviendrez, je serai morte. Vous irez prier sur mon tombeau.

D'une voix chevrotante, elle fait entendre A LA CLAIRE FONTAINE, BLANCHE COMME NEIGE; puis, joignant les mains, après s'être signée religieusement, le cantique à Sainte Anne.

Au départ, ce fut le même geste bénissant, la même prière afin que s'effectue heureusement le retour de la ''Dame de la Nouvelle-France.''

* * * *

Denis dirige un bâteau de pêche. C'est un vieux loup de mer au profil en zigzag accentué encore par l'anneau d'or qu'il porte à l'oreille pour conserver l'oeil malade.

Ce jour-là il faisait la pêche à l'anguille et comme la pensée qu'un de ces poissons-serpents qui dansent sous roche pourrait faire irruption dans la chaloupe terrifiait la dame à son bord, il dit en riant :

—Priez le bon Dieu que ça ne morde pas!

Puis, curieux de sa compagne, malhabile à comprendre l'intérêt que l'on peut porter à un homme de soixante ans, un rude pêcheur, il raconte qu'il est menuisier. Voici sa résidence qu'il a construite de ses mains. Il faut entrer y voir des ''raretés.''

Dans le salon, derrière un rideau qui se hisse ou se baisse comme au guignol, se retirant de quelques pas pour épier l'impression créée par la vue du spectacle, il exhibe une crèche où figurent les personnages de la Nativité sculptés sur bois, une vieille relique de France.

Cette miniature de la Nativité n'est offerte à la curiosité des enfants qu'une fois l'an, au temps de Noël. Denis signale ainsi le privilège concédé à Mademoiselle Gaultier qui l'en remercie en chantant pour lui le Noël :— D'où viens-tu Bergère?

Il faut ensuite passer dans une autre pièce, où, à la stupeur de la visiteuse sont alignés des cercueils feutrés de noir; le vieux pilote est également croquemort. Sur les murs, sont appendues des poignées et des croix d'argent pour ornementer les tombes des gens cosdébite dans la cave. Avec toutes ces attractions, le vieux loup-de-mer croquemort sait allécher les curieux et les chalands et desservir les vivants et les trépassés.

Denis ne chante pas, mais son ami, un chantre d'église depuis quarante ans, sait de mémoire un nombre infini de chansons. Et puis, il ''chante à la note'', ce qui veut dire pour lui tenir en mains un Vespéral noté dont il ne saurait déchiffrer un seul caractère. Dans un concours de chanteurs tenu sur mer l'année précédente entre collègues de pêche, il a tenu tête à tous les contestants, ayant chanté sans intermission deux jours et deux nuits durant.

Il fallait donc interviewer l'oiseau rare. Denis l'amena le dimanche suivant entre la messe et les vêpres.

Après maintes cérémonies pour entrer en matières, le vieux troubadour entonne des bergerettes, des complaintes : — SEPT ANS SUR MER, SONNEZ TROMPETTES, J'EN AI LE COEUR DOLENT; la Légende du Cheval Blanc, celle de la Belle Princesse, beaucoup d'autres légendes encore; le Marchand de Chartres, l'Enfant Unique. Les mots parfois diffèrent de la version répandue dans Québec, le thème est plus soutenu, la voix plus ferme, sans trilles, ou triolets, comme à Shédiac, ou tyroliennes, comme

chez nos chanteurs de Gaspé. A peine une note d'agrément glissée avec art rend la mélopée plus plaintive et la berceuse plus touchante. Pénétré du drame qu'il raconte, une véritable tristesse se peint sur son visage et un tremolo trahit l'émoi intime du chanteur de complaintes.

Toutefois, quand on en vient aux chansons du coeur, il s'excuse de devoir remettre à plus tard quand il connaîtra mieux son auditrice, ajoutant :

—"Elles sont un peu grivoises!"

Le répertoire ne s'épuisa qu'avec la troisième journée. S'entendant inviter à le répéter en public, le vieux trouvère de s'objecter :

—Je suis trop laid pour monter sur le théâtre. "Dans la vieille âge, on n'a pas de qualités."

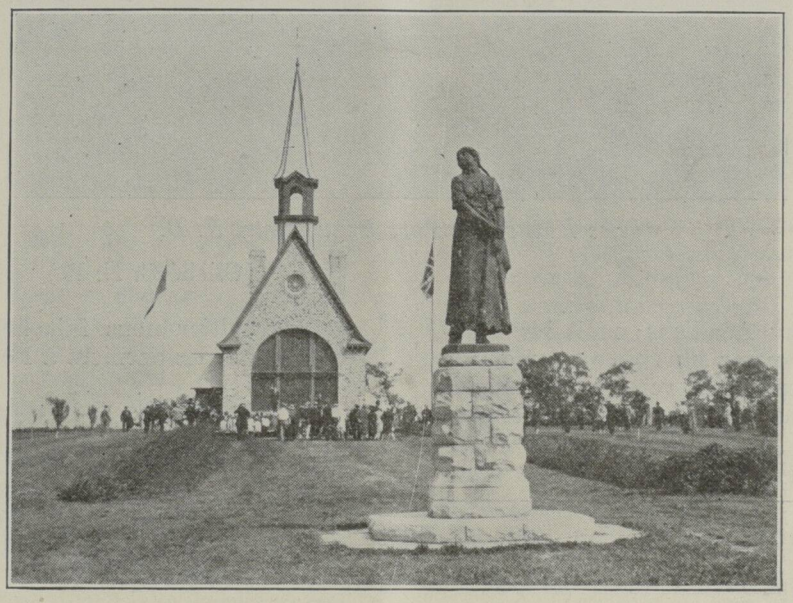
Toutefois, il assure que personne, pas même le pape, ne pourrait le gêner.

* * * *

Ambroise, un chanteur de Shédiac, possède l'art de la mimique et des chants de vaudeville qu'il exécute avec une crânerie cocasse. Sa vieille scandalisée insinue :

—Excuse-toi donc, Ambroise!

Guettant chaque parole et la répétant tout bas après lui comme pour en savourer la roublardise. Un historien éminent déclare que c'est la veine rabelaisienne, le vieil esprit gaulois qui revit dans ce vieux chasseur de renards à l'oeil pétillant.



Le monument d'Evangeline à Grand Pré, N.-E.

(Cliché C. N. R.)

Son grand succès consiste surtout dans les chants de danse, les danses rondes actées et les chansons à boire. Il ajoute de son cru :

—Un petit coup, ça ranime l'esprit!

* * * *

La visite au dernier des Micmacs, le vieux chef Benjamen Pictou, "L'Aigle Gris" qui a quatre-vingt-dix-neuf ans, fut marquée de la plus grande cordialité.

—Vous ne faites pas la superbe comme les autres, dit Lucie Pictou, "L'Aile de Colombe", la femme du grand chef. Vous aimez les Indiens et ne les dédaignez pas. Vous êtes "la lumière du Nord."

Il fallut boire à leur santé du thé du Labrador et admirer un bel enfant : "L'Aiglon ou la Colombe de la prairie" qui, épaulant son fusil, se mit au port d'armes pour saluer la visiteuse, puis courut se jeter dans ses bras.

Le vieux Micmac, ravi, empoigne un instrument de guerre et mime la danse des combats, accentuant le rythme de cris farouches.

A la question :

—Pourquoi tant d'Indiens portent-ils le nom de Jacques ou de Louis? L'Aigle Gris dépond :

—Parce que ce sont des noms de rois!

Lorsque vous iriez à Annapolis Royal, vous verrez le dernier des Micmacs sous sa tente, près du Musée Historique, offrir à votre admiration des mocassins brodés et des vanneries. Il faudra tout de même vous hâter, car le vieux Peau-Rouge entendra bientôt sonner le glas de son siècle.

* * * *

Pubnico n'est encombré ni de sergents de police ni d'avocats, qui y perdraient leur temps et leur peine, car le village, où habitent encore quatre cent quatre-vingt-cinq descendants des d'Entremont n'a jamais été témoin d'un seul procès.

On retrouve à Pubnico des fuseaux de dentelière apportés de France et venus d'Italie. On s'en sert pour faire des ceintures fléchées.

La première poupée de cire envoyée de France peu après 1650 y est conservée. Le corps en est en bois et elle porte la défroque des paysannes d'alors.

On y admire également des costumes anciens, des trésors de vieille argenterie enterrés par les Acadiens lors de leur dispersion et rapportés par eux à Pubnico; des lettres et des manuscrits écrits en vieux français qui se pulvérisent sous l'action du temps. Les vieilles Acadiennes portent la coiffe ou le bonnet d'Evangéline. Elles filent la laine à des rouets ayant de très grandes roues.

On surprend des enfants jouant dans le sable en fredonnant le chant du Miracle : — LA SAINTE VIERGE S'EN VA CHANTANT, déclamant la légende avec des gestes naïfs et charmants.

Une femme de quatre-vingt-neuf ans assure posséder le secret de guérir de l'intempérance par une chanson d'ivrogne sur un thème religieux. Elle prétend que pas un soulard n'a encore récidivé après son exorcisme.

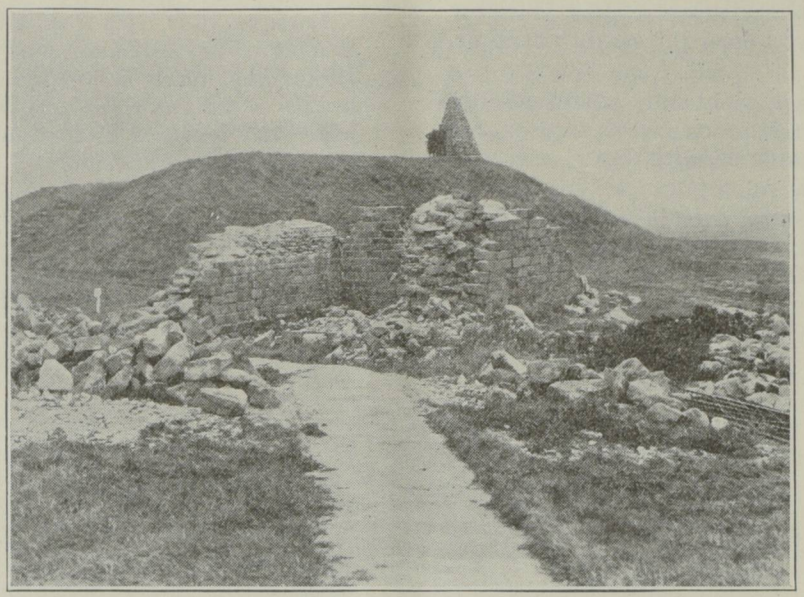
Madame Elizabeth d'Entremont Amiro conserve un couvre-lit fait sur un fond de toile de lin cultivé par son arrière-bisaïeul. Les dessins de pattes d'ours, de pirogues et de fleurs variées sont taillés dans les voiles d uvoilier de l'ancêtre, teintes en grenat.

Il faut l'entendre raconter les faits héroïques du premier seigneur d'Entremont qui sut un jour dérouter les Sauvages d'une attaque probable en imaginant un truc de théâtre. Chacun des membres de la famille rentrait par une ouverture pour en sortir par une autre, revêtant chaque fois un travesti nou-

veau et portant des armes différentes, simulant ainsi un détachemnt prêt à une défense redoutable.

Un pirate, ayant ayant fait assaut chez la dame d'Entremont occupée à teindre les voiles du navire de pêche, d'une main preste, elle lance dans la marmite où bouillait un liquide indigo, ses orfebvreries, parures de cou et d'oreilles, bracelets et anneaux d'or, trompant ainsi le bandit qui en fut quitte pour sa vaine curiosité.

Et voilà pour les légendes et chansons recueillies en Acadie, découvertes précieuses pour le folklore. Beaucoup de chansons peuvent être retracées chez nous; d'autres sont propres aux Acadiens; mais les chansons de gestes ont une saveur plus rare; parfois, le thème en est tout différent. Les versions étant plus anciennes en Acadie, sont probablement les versions originales.



Les Ruines du Fort Beauséjour, N. B.

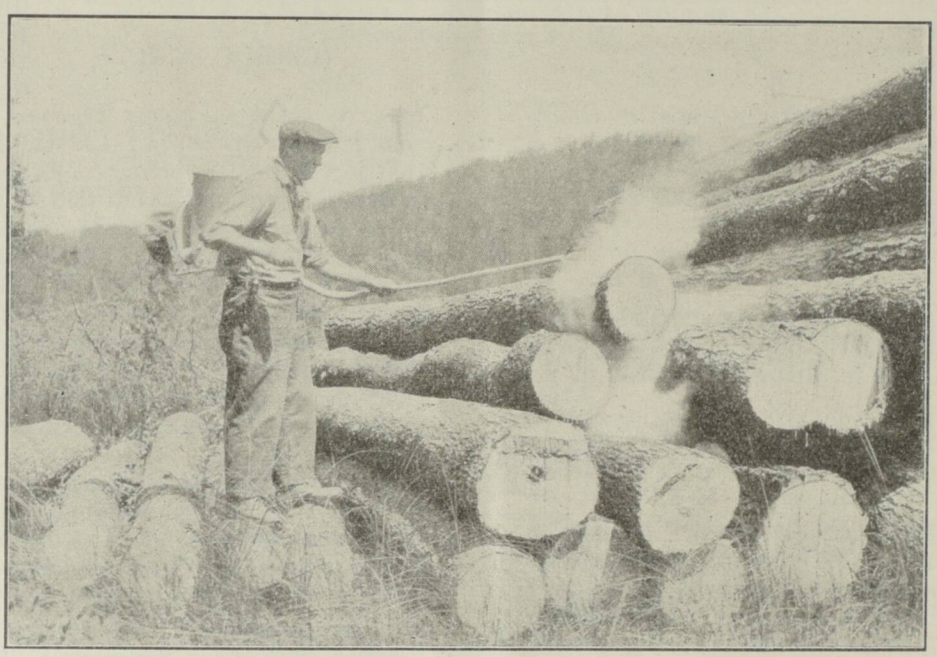
(Cliché C. N. R.)

Mademoiselle Gaultier doit retourner à l'Université de Wolfville en Nouvelle-Ecosse, en novembre, rendre compte de la magnifique moisson de folklore recueillie au cours de son voyage. Elle rentre à New-York où, en octobre, en compagnie du peintre russe Roerich elle assistera à titre d'invitée d'honneur à l'inauguration du Musée Roerich, dans l'Ecole des Arts Unis d'Amérique, dont elle fait partie comme professeur.

Rendons hommage à l'artiste canadienne qui, à force de persévérance, a su maîtriser tant d'idiomes divers. Après avoir débuté par des études musicales approfondies en Italie et en Hongrie, Mademoiselle Gaultier nous fait honneur à l'étranger. Ne soyons pas les derniers à l'en féliciter chaudement.

Marie-Rose TURCOT.

—Ottawa, septembre, 1929.



Un forestier à l'oeuvre.

CROQUIS DU TERROIR

AU CIMETIÈRE

Pensées de la Toussaint et du Jour des Morts

Nous voici au jour triste de la Toussaint; chaque heure qui sonne est un glas; c'est le "memento mori" du cloître. L'on se recueille et, le coeur rongé d'amertume, l'on parcourt les cimetières où dorment ceux que l'on a aimés. Le souvenir des êtres chers disparus, ce jour-là, secoue la torpeur de notre mémoire, évoquant des fantômes qui ne nous effraient pas, et nous revoyons, un à un, ceux qui nous ont précédés sur la route que nul ne peut éviter de parcourir jusqu'au bout...

Dans l'après-midi, les fidèles des rangs de la paroisse sont descendus à l'église pour visiter, avec ceux du village, les tombes et réciter les prières des trépassés.

Quand les fidèles sont réunis dans le temple, le curé vient en surplis et portant l'étole violette en croix sur sa poitrine; agenouillé dans le choeur au pied du grand autel, il récite à haute voix des prières auxquelles répondent à mi-voix les paroissiens. Les réponses, tantôt courtes, tantôt longues, s'élèvent, en murmures confus, bredouillants et qui dans l'ensemble ne semblent des mots d'aucune langue connue. Cependant, la cloche, au dehors, du haut de sa tour carrée, tinte lugubrement pour les morts, accompagnant de ses notes graves les prières émues qui mouillent les yeux parce qu'elles font penser à ceux dont on ne peut laisser périr le cher souvenir... Le curé maintenant quitte le pied de l'autel pour retourner à la sacristie; tout en s'en allant, il commence à enlever son surplis blanc et raide d'empois, avant de disparaître derrière l'autel. Alors, un silence lourd, plein de recueillement, s'appesentit dans la nef où le jour tombe gris et morne, des hautes fenêtres ogivales à travers lesquelles l'on aperçoit des morceaux de ciel gris. Un instant, un dernier rayon de soleil qui s'en va derrière les montagnes traverse les bandes de verre colorié qui encadre chaque fenêtre et de larges raies lumineuses, rouges, jaunes et bleues où danse une poussière d'or, raient la nef et la remplit de lueurs d'auréole... Tous les fronts sont courbés avec piété. L'on n'entend que le chuchotis des prières que, plus bas, continuent de murmurer ceux qui sont agenouillés là, une toux sèche vite étouffée dans un mouchoir ou sous la main, et le frottement des chapelets à gros grains sur le dossier des bancs de bois blanc; l'on peut distinguer, selon que le bruit de la prière qui s'égrenne est voilé et sourd, ou sonore et plus éclatant, si le chapelet est fait de grains de buis ou de perles de verres. Tous, priant, fixent au milieu du maître autel, le petit tabernacle de bois blanc et doré, maisonnette mystérieuse au fond de laquelle est enfermé, prisonnier volontaire, le Dieu bon à qui vont les demandes ardentes de délivrance des bonnes âmes. Pendant quelques instants l'on a regardé distraitement le bedeau qui est venu dans le choeur pour renouveller la provision d'huile de la lampe du sanctuaire. La lampe, lourde masse de plomb doré, sous les derniers tremblements que lui a imprimés le sacristain, qui a pris pourtant, deux minutes pour en modérer le balancement, longtemps après que l'homme est parti, vacille lentement de façon à peine perceptible mais à croire, pour les plus distraits, qu'elle ne s'arrêtera jamais.

L'on a prié ardemment, les uns pour le père et pour l'épouse, les autres pour la mère et pour le frère. On a aussi demandé à Dieu de ne pas penser seulement aux morts mais aussi à ceux qui luttent.

Les prières, finies dans le temple, se sont continuées, un instant après, dans le cimetière dont, l'enclos sacré touche à l'église. Chaque tombe a été foulée par les genoux de ceux qui ont prié encore. Les petites croix de bois noirci qui marquent chaque tertre ont reçu des couronnes d'immortelles dont les fleurettes blanches et veloutées brillent comme des ronds de craie sur le noir de fumée dont on a badigeonné le bois blanc des croix. L'herbe, plus grasse dans le champ du repos, est battue maintenant comme si le souffle automnal eut voulu y imprimer plus énergiquement qu'ailleurs son brutal cachet. Les vivants ont passé par là, et la mort, même celle des herbes, se montre avec plus de brutalité.

* * * *

Ils sont venus du Rang proche : le père, la mère, un grand garçon, une fillette et une vieille, toute courbée, les épaules sous un châle épais; toute la famille, quoi! Ils sont propres et portent leurs habits du dimanche.

Et ils sont entrés dans l'enclos des morts, les cinq se tenant pressés. Le cimetière est limité par un mur bas de pierres effritées. Des détritus végétaux l'encombrent, car la végétation des herbes folles a été abondante durant l'été. Les tombes sont cachées sous des ramées de feuilles mortes et de tiges séchées. L'on ne voit aucun coin de terre fraîchement remuée. C'est que la mort passe rarement par le village. Quelques anciens bouquets achèvent de pourrir sur des pierres patinées. Aux pieds de petites croix inclinées, dodelinantes et grises, vermoulues déjà et qui se suivent un peu à la débandade, l'on voit que des plantes sauvages ont prodigué sans façon leur floraison au cours de la belle saison.

La vieille a dit : "c'est là", et, après elle, le père, la mère, le garçon et la fillette se sont agenouillés pieusement sur un lit cassant de "ferdoches" qui couvre un tertre. La vieille est plus courbée que jamais. C'est "son homme" qui dort en dessous, depuis deux ans, et qu'on vient voir pour la deuxième fois...

Il avait été l'un de ces obscurs qui, sans se croire grands et courageux, ont accompli leur devoir pendant une très longue vie. Il avait été probe, honnête, travailleur, bon et religieux. Pourquoi?... Dame!... parce que c'est comme ça! Parce qu'il avait

obéi à l'instinct du respect de soi; parce qu'il avait eu l'amour-propre de ne pas être un bon à rien.

Tout jeune, après quelques années passées à la "petite école", il s'était mis à aider le père qui avait pris une terre en bois debout dans la paroisse qui était de fondation récente. Il avait ramassé du petit bois dans les labours de terre neuve; il avait clôturé le champ avec des harts rouges; il avait "touché" les boeufs du labour... La gloriole d'aider au père à ses rudes travaux!...

La barbe a poussé. Et, alors, il avait dû faucher à la javelle, couper les grains à la petite faucille; tracer des sillons, les mancherons solides aux poignets et les "cordeaux" dans le cou, prenant bien soin de l'"endos" des "planches" à aligner.

Et puis, la terre agrandie, défrichée en grande partie, il s'était marié avec une bonne fille du pays, le teint rouge et les bras hardis. Elle n'avait rien, ni lui non plus; non! ils possèdaient beaucoup : jeunesse, courage, amour de la terre, envie de vivre, et pas peur du travail. Oui, c'était beaucoup, tout ça... Et ç'avait été, pendant plusieurs années, l'histoire obscure du bon petit ménage de campagne; un enfant... deux... trois... ah! diable!... Un garçon — le père d'aujourd'hui — une fille mariée dans une autre paroisse; un autre fils, mort... Le père meurt aussi, à son tour, un vilain soir d'automne. Et c'est lui qui devient le chef du royaume. Encore un enfant, puis un autre, puis un cinquième: deux autres garçons établis dans une paroisse de colonisation voisine. Puis, des hauts, des bas... de la maladie souvent... La mère se fait vieille, et meurt aussi, allant rejoindre son vieux. Bon! encore un enterrement à l'église. Des années, mauvaise récolte; on manque de bras quelquefois. Mais les voisins viennent en corvée. On est sauvé. Le "plus vieux" a grandi et il passe, sur le domaine, par où lui-même a passé : petit bois des terres neuves, labour, clôtures de harts rouges, fauchage, coupage, mais cette fois, aux instruments mécaniques. Ah! ça, est-ce qu'on est riche? Non, mais on vit bien. La terre est maintenant toute faite; elle reluit au soleil et fait plaisir à voir. Les enfants sont établis ailleurs; le plus vieux a épousé, lui aussi, une fille de la paroisse et ils ont un garçon et une fille. La vieille vit encore mais elle penche, penche... Lui, il est vieux comme le chemin, fatigué, usé.

Et il a fini par mourir, voilà deux ans; mort à la peine. Et c'est lui qui dort dessous ce tertre broussailleux. Et, cet après-midi de la Toussaint, à la maison, on a pensé que sa vie vallait bien la peine qu'on aille, en famille, au cimetière, dire un bout de prière juste à l'endroit où se repose enfin celui qui, voilà quatre-vingts ans, — au moins, — ramassait, pour l'ancêtre, du petit bois dans les labours de terre neuve.

Et la vieille, et le père, l'ancien "plus vieux" et la mère, la bonne brue d'autrefois, avec le grand garçon et la fillette éveillée, qui traie déjà les vaches, tous les cinq agenouillés sur le rude coussin de "ferdoches" de la tombe rustique prient pour celui qui a fait la terre...

* * * *

Ah! voyez-vous, comme il est persistant, et actif, et puissant, ce culte du souvenir des disparus, même dans l'âme de ceux que l'on croit les plus insensibles. Lorsque tout s'est écroulé dans la vie, que l'on a reconnu l'instabilité des choses, la persistence des déceptions, l'illusion de soi-même; lorsque l'on sent la tâche près de finir et que l'on se dit : "voilà la nuit qui vient, allons dormir", l'on aime à se retourner et à compter, un à un, les cadavres qui jalonnent la route parcourue. Et l'on se sent moins seul. Tous les morts que l'on a aimés nous environnent et chantent avec nous la litanie du Souvenir. Alors sous la puissance de ce dernier, il semble que ceux qui ne sont plus meurent une seconde fois; et c'est ce qui fait si triste le souvenir des morts. Une tombe que l'on visite ouvre toutes celles que l'on a fermées et l'on vit, semble-t-il, dans le coin où ces êtres chers ont vécu; dont on sent la présence et dont on entend la voix...

Et la maison, la vieille maison, ou la terre, la bonne terre toute faite, et que l'on doit aux vieux qui sont partis, aussi courbés que les croix dodelinantes qui marquent, aujourd'hui, leur tombe, à mesure que se perpétue la permanente délivrance qui enlève l'homme à la terre, se peuple, comme un cimetière, de ces êtres avec lequels nous nous entretenons aux heures de la tristesse du jour des morts. Les maisons décrépitent, les vieilles terres deviennent comme des nécropoles où les morts se pressent et où, pourtant, il y a, semble-t-il, toujours de la place. Le souvenir est hospitalier et ne repousse personne. Il n'y a pas, dans nos vieilles maisons, de fosse commune, non plus que dans nos cimetières; chaque mort a sa place particulière et, à certaines heures, ils sortent, ces morts aimés; ils secouent leur linceul et nous parlent. Leurs allées et venues, leurs paroles forment le Souvenir; et c'est ce qui fait l'âme de la maison; l'âme de la terre...

CONSEIL

Poète, afin qu'un jour la gloire poétique
Auréole ton front d'un nimbe sympathique;
Afin qu'en te lisant tes descendants pieux
Aient la lumière au coeur et les pleurs dans les yeux;
Afin que tu sois grand, va, d'une lèvre émue,
Boire la vie à flots dans la plaine, remue
Chaque motte de terre où fume un peu de sang.
Baigne ton âme au cours du grand fleuve puissant
Qui passe en emportant les barques et les heures;
Que les croix des chemins, que les vieilles demeures
De l'île d'Orléans et les forts de Québec
Parlent plus à ton coeur que le Panthéon grec
Ou le rêve du cheik endormi sous sa tente;
Scrute dans ses replis, par delà cette pente
Où l'avoine est dorée, où les blés sont très hauts,
Le vieux côteau courbé qui retient ses échos
Et que les vents du nord pétrissent en légendes.
Et, plein de ces récits qui t'ouvrent toutes grandes
Les pages de l'histoire illustre de chez nous,
Cette histoire qu'on aime et qu'on baise à genoux,
Sois, avec ton esprit pensif et solitaire,
Dix ans à contempler le même coin de terre.

Michel VILLIERS.

BIBLIOGRAPHIE

THE STORIED STREETS OF QUEBEC, by Blodwin Davies. — Illustrated by Robert Pilot, 94 pages, in-12. Editor, Louis Carrier & Company, at the Mercury, Montreal.

Au cours d'une petite incursion silencieuse que je faisais récemment le long des tables et des tablettes d'une librairie de Québec, où j'étais à la recherche de quelques nouveaux-nés de la littérature canadienne ou même encore de la littérature française, mon regard fut soudainement attiré par un minuscule volume pourtant au frontispice un dessin assez informe de la façade de la Basilique de Québec et au-dessous, en gros caractère, le mot "Quebec". L'ayant feuilleté rapidement, je constatai qu'il renfermait une dizaine de croquis au fusain et, à la fin, une carte sur laquelle les principaux édifices de Québec se dressaient en perspective, avec le nom de chacun inscrit sur un drapeau flottant au dessus de ces édifices.

J'avoue franchemnt que le nom de l'auteur et de l'artiste ne me disait rien du tout. Qu'est-ce que *Davies* et qu'est-ce *Pilot?* Je n'avais jamais vu figurer ces deux noms sur aucun ouvrage, ni séparément ni conjointement. Ouvrant le livre au hasard, je lus une couple de paragraphes qui piquèrent vivement mon attention et, sans plus berlander, je payai (50 sous) et le mis dans ma poche, avec quelques autres sentant encore bon l'encre fraîchement déposée sur les feuilles blanches, par de grosses presses rotatives.

J'ai parcouru "Storied Streets of Quebec" dans l'espace de deux courtes veillées et, à l'exception d'une demi-douzaine de points sur lesquels flotte un petit nuage d'incrédulité, je m'empresse de déclarer que je n'ai jamais rien lu de plus intéressant ni de mieux fait sur la ville de Québec. C'est un tout petit écrin de moins de cent pages, mais il enchasse quelques jolies perles, et l'auteur de ces lignes est un amoureux de Québec, qui a fouillé ses archives et qui connaît ses rues comme pas un.

Le guide qu'il a préparé n'est sans doute pas complet, mais les quatre promenades qu'il a tracées à travers les rues de Québec, dont trois à l'intérieur des murs et une le long du cap qui va de l'Anse-au-Foulon à la Citadelle, sont pleines de charme, de saveur de d'érudition même.

La première pourrait s'intituler "Promenade autour de ma chambre", mais l'auteur a préféré l'appeler "Seventeenth Century Shadows". Il y évoque mille souvenirs, assis confortablement à une table du Château Frontenac, face à la Place d'Armes et devant le panorama qui se déroule sur les deux rives du St-Laurent et du bout de l'Ile d'Orléans.

La deuxième, celle-là encore dans les vieilles rues, à l'intérieur des murs, a pour titre "Martyrs and Some Merry-Makers". L'auteur y relate certains petits incidents de la vie de Mgr de Laval, qu'il faut prendre avec un grain de sel, croyons-nous, mais l'histoire ou la petite histoire du vieux Québec qui se dégage de chaque coin de rue est rappelée d'une façon charmante par l'auteur, qui sait entremêler le fait brutal et la date frigorifique, d'incidents, d'anecdotes et de traits qui font que l'esprit s'attache à la lecture de ces pages comme on aime à attaquer, les uns après les autres, les différents mets figurant sur un menu de dîner fin.

L'avant-dernière rappelle quelques épisodes romantiques de la vie québecoise, sous le régime français, et pas n'est besoin d'ajouter que tous les racontars sur "la Divine", Anne de la Grange-Trianon, épouse du comte Buade de Frontenac, y font bonne figure, à côté des commérages auxquels donne lieu la belle et énigmatique baronne de St-Laurent, qui vécut ici pendant trois ans avec son époux, le duc de Kent, mais qui dut, plus tard, céder la place à une princesse allemande, en vue d'une succession problématique au trône d'Angleterre. Les prévisions se réalisèrent et de cette nouvelle union naquit celle qui un jour devint la reine Victoria, 1837.

Ce chapitre ne serait pas complet sans rappeler à la mémoire du lecteur l'histoire et la légende entremêlées qui se rattachent à Angélique Desmeloizes, épouse du chevalier Hugues de Péan, femme que la malice publique a longtemps désignée comme étant la "bonne amie" de Bigot, ce qui, toutefois, a été refuté de façon vigoureuse dans les pages mêmes du "Terroir", il y a quelques années, par le Rév. Père Paul Charland.

Enfin, la dernière tranche du savoureux petit volume est intitulée "The River Weaves a Spell". "La nature a été très généreuse envers Québec et si, par hasard, sous un coup de baguette de sorcière, elle était privée tout d'un coup de ses siècles d'histoire et de légendes, elle n'en demeurerait pas moins digne d'être admirée comme une reine, parce que rien ne peut changer la beauté massive de cet amphithéâtre de montagnes au centre desquelles elle se dresse, ni les nuances et les couleurs de ses paysages, non plus que le voile de lumière opalescente qui flotte entre son fleuve géant et les chaînes de montagnes qui se profilent de chaque côté, au nord et au sud."

Voilà en quels termes délicats et poétiques s'exprime l'auteur de cet opuscule, dont nous recommandons la lecture à tous nos lecteurs qui sont familiers avec la langue anglaise.

G.-E. M.

VISIONS FRANÇAISES ET CANADIENNES, par J.-D. Dufour, professeur à l'Ecole normale de Sherbrooke, 103 pages, in-8. Imprimerie le "Soleil", Québec.

M. Dufour nous avait déjà communiqué ses "Souvenirs du Grand Pèlerinage de l'Année Sainte" et, un peu plus tard, "Ma Première Année de Classe". Son troisième ouvrage porte le même cachet que les deux premiers. M. Dufour a un genre. Il illustre la parole de Boileau: "Le style c'est l'homme". M. Dufour est professeur et l'habitude du professorat est devenue une deuxième nature chez lui. C'est donc dire qu'il est éducateur et que, dans ses écrits aussi

CHEZ NOS MEMBRES

Simples Notes d'Actualité

Au cours du mois de septembre dernier, les membres de la galerie de la presse de Québec furent invités par l'honorable M. Mercier, ministre des Terres et forêts, à faire un voyage d'étude dans la région de Chicoutimi et du Lac-St-Jean. Notre secrétaire-archiviste, M. Damase Potvin, était du nombre des heureux voyageurs et, avec cet esprit d'observation qui le caractérise, il a rapporté de là-bas une large provision de faits, de statistiques, le tout agrémenté de descriptions agréables et de conversations captivantes avec quelques-uns des principaux personnages du "pays du papier et de l'électricité", suivant que dénommé par lui. Il a donné un compte-rendu très élaboré de cette visite, dans un grand journal, et nous espérons qu'il fournira bientôt au "Terroir" la quintessence de ses observations.

* * * *

Nos lecteurs pourront constater, par le compte-rendu des élections de la Société, élections qui ont eu lieu récemment, que son nouveau président est M. J.-E. Corriveau, commandeur de l'Ordre de St-Grégoire le Grand et consul, à Québec, de la République Argentine. M. Corriveau, en plus d'être un causeur agréable, à la langue châtiée, aux manières affables, est l'auteur de plusieurs pièces théâtrales, dont quelques-unes ont eu un grand succès. L'activité dévorante dont il a toujours fait preuve nous laisse entrevoir une année fructueuse pour la Société des Arts, Sciences et Lettres. En même temps que nos félicitations les plus sincères pour son élection à la présidence, nous formulons des voeux à l'effet que les projets qu'il a exposés puissent se réaliser, pour le plus grand bien de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

* * * *

Au cours des dernières semaines, M. Jos.-S. Blais a prononcé une causerie des plus intéressantes, devant un club de cette ville. Il avait pris pour sujet: "Le développement économique des Canadiens-français". Il a su de main de maître refaire notre histoire dans ses grandes lignes, au point de vue de nos richesses ou plutôt du manque de richesse, qui a été notre caractéristique pendant longtemps, et des progrès que nous avons accomplis à ce sujet depuis un demi-siècle.

M. Blais parlait d'un sujet qu'il connaît et qu'il affectionne tout particulièrement, puisqu'il a consacré sa vie à étudier cette question et qu'il n'a rien tant à coeur que de voir nos compatriotes occuper, dans le pays, une place d'honneur. Nous prions M. Blais de faire profiter nos lecteurs de ses connaissances et nous espérons que le "Terroir" pourra donner, avant longtemps, les principales parties de la vivante causere de M. Blais.

* * * *

Nous apprenons avec plaisir que M. Jacques Dumoulin, avocat, de Québec, vient d'être nommé interprète pour le prochain terme des assises. Outre les connaissances linguistiques qu'il possède, M. Dumoulin est un littérateur distingué, de même qu'un orateur disert. Les journalistes de Québec connaissent sa plume bien éguisée, et certains hommes publics savent avec quelle malice et quelle finesse en même temps, il sait les taquiner, sans toutefois jamais les blesser, car M. Dumoulin est le prototype du gentilhomme, mais qui aime parfois à faire le malin, au sens le plus français du mot.

* * * *

Un nouveau cercle, ou plutôt club, vient d'être fondé à Québec. C'est celui des "Canadiens Pure Laine", pourrait-on dire, que l'on appelle de son nom véritable, en anglais, "The Native Sons of Canada". Ce club a tout d'abord vu le jour dans l'Ouest canadien, où les autochtones ont souvent maille à départir avec les nouveaux venus, les importés d'hier, qui trouvent le tour de s'emparer des meilleures places et de décrocher les meilleurs morceaux en toute occasion. Il s'agit de protéger les Canadiens nés au pays, toutes choses égales d'ailleurs, c'est-à-dire lorsque les Canadiens ont des qualités ou des connaissances égales aux immigrants. Québec n'a pas à livrer cette lutte pour lui-même, mais il veut sympathiser avec ce mouvement afin que nous puissions nous tenir au courant des luttes de nos frères de l'Ouest et même des pays au-delà des Rocheuses. C'est M. Oscar Boulanger, député de Bellechasse aux Communes, qui a lancé ce projet et qui en a assuré la réalisation. Aux elections des officiers qui ont eu lieu récemment, M. Oscar Gilbert, propriétaire de l'Hôtel St-Roch et président de l'Association des Marchands-Détaillants, a été élu premier président des "Native Sons of Canada" de Québec. L'inauguration de ce club aura lieu prochainement, à l'occasion d'un grand banquet qui sera donné à l'Hôtel St-Roch même, par le nouveau président.

* * * *

Nous apprenons avec plaisir que M. Maurice Hébert, membre de notre société, vient de lancer sur le marché littéraire son premier-né: "D'un Livre à l'Autre". Nous avons déjà parcouru quelques-unes des études de M. Hébert, dans le "Canada-Français", mais nous avons hâte de les tenir groupées ensemble et nos lecteurs, nul doute, seront très heureux de voir ce magnifique volume dans les rayons de leur bibliothèque. M. Hébert, en sus d'être un littérateur agréable à lire, possède un rare sens de psychologie et ses écrits sont toujours lus avec beaucoup d'intérêt et de profit. Nous croyons savoir que M. Hébert a sur le tapis, depuis déjà assez longtemps, un long travail en vers. La Société des Poètes a naguère eu l'avantage de l'entendre réciter quelques pages de ses vers, qui nous ont paru de la plus belle facture. Espérons que ce nouveau livre verra le jour avant longtemps.

* * * *

M. Arthur Marier, dont le bon goût et l'activité sont connus de tous les québecois, a été l'objet d'une belle fête, récemment, lorsque le Cercle des Voyageurs lui a fait remise d'une coupe que sa compagnie a gagnée lors de la dernière Exposition Provinciale. Nous le félicitons bien cordialement et nous sommes convaincus que ce n'est pas la dernière qui lui sera décernée, car M. Marier n'a d'autre ambition que de bien servir sa clientèle, sans négliger, toutefois, les milieux, où, dans ses moments de loisirs, il peut se recréer et faire profiter ses collègues des connaissances variées qu'il possède.

bien que dans ses paroles, il a toujours un but en vue: instruire et former le coeur. Son dernier ouvrage, divisé en 19 chapitres très courts, est d'une lecture agréable, parce qu'il ne fait que donner des impressions sous forme de synthèse, sur ce qui l'a frappé le plus au cours de son dernier séjour en France. Il n'a pas traversé les mers pour chercher à découvrir la "petite bête", mais il s'est appliqué à voir et à bien voir, afin de mieux sentir ce que la France possède de beau ,de riche et d'édifiant. Il fallait avoir certaine préparation, avoir lu l'histoire et être au courant des événements qui ont le plus influé sur la formation du peuple français au cours des derniers siècles, pour être en mesure de tracer les tableaux que M. Dufour nous donne dans son travail. Que de voyageurs nous sont revenus de la Mère-Patrie et n'ont vu que ses boulevards grouillants d'humains, ses théâtres grivois et autres milieux où les fortunés vont se griser, et c'est bien souvent, d'après le témoignage de quelques-uns de ces voyageurs ignares que l'on a répandu sur notre ancienne Mère-Patrie toutes sortes de calomnies, qui ont fini par créer une impression assez vivace chez un trop grand nombre de nos compatriotes. Le livre de M. Dufour va certainement contribuer à dissiper quelques-uns de ces préjugés. Nous ne saurions donc trop recommander la lecture de son oeuvre, qui a un cachet bien personnel et que d'ailleurs présente de façon fort aimable au lecteur M. le juge J.-H. Lemay.

Nous prenons la liberté d'offrir à M. Dufour nos vives félicitations pour le patriotisme dont il fait preuve dans ses écrits, aussi pour son esprit d'observation et l'amour du travail qui le distinguent.

C'est un bel exemple qu'il donne aux jeunes et à tout le personnel enseignant. Il ne se contente pas de dormir sur ses lauriers, mais il veut toujours agrandir le cercle de ses connaissances, afin d'en faire profiter ses élèves et tous les éducateurs qui auront le bon esprit de lire ses ouvrages.

Nous souhaitons qu'un grand nombre de lecteurs l'encouragent comme il le mérite, en achetant le livre dont nous venons de donner une brève esquisse.

G.-E. M.

Tout n'est pas dit

Par Jovette-Alice Bernier

Editeur : Edouard Garand, Montréal, in-8, 137 pages.

Nulle prétention n'atténuera la gloire naissante et le mérite littéraire de la sincère poétesse qu'est mademoiselle Bernier.

D'elle-même, elle avait qualifié ses premiers vers de simples "Roulades". Nous avons entendu avec une joie toute neuve, ces trilles rapides, un peu naïfs, trop courts peut-être, parfois coupés d'hésitations, mais non sans charmes et sans beautés.

Bientôt, "Comme l'Oiseau", elle a gravi l'azur. Dans l'aube virginale, que son rire ensoleille, la jeune poétesse nous élève parfois jusqu'au zénith où flambe un foyer de lumière et de vie étonnantes. Ou bien, sous le couvert des vertes frondaisons, elle module un chant de tendresse et d'appel. Et tous les oiseaux bleus du bocage olympien applaudissent des ailes à ses refrains d'amour.

On a vite aperçu les sources d'inspiration où Jovette a puisé depuis sa prime jeunesse. A la claire fontaine où tous les coeurs s'abreuvent, quel rossignol n'a point chanté ses heures d'ivresse? Avec cette onction féminine de sensibilité et ce don magnifique de finesse et de légèreté qui sont en elle, il fallait que la fille des Muses nous traduise les élans qui l'ont portée vers les hauteurs, et qu'elle nous entraîne avec elle jusqu'au fonds inépuisable de la pensée humaine. C'est pourquoi, un bon jour, elle s'est livrée plus entièrement, mais en nous prévenant que "Tout n'est pas dit..."

Les strophes de ce dernier recueil révèlent que Jovette se complaît à l'analyse des états d'âme qu'elle traversa au sortir de sa jeunesse. Une psychologie plus pénétrante, un sens plus aigu du réel, et cette philosophie de l'expérience qui confère au jugement sa gravité, voilà ce qui caractérise le dernier livre de mademoiselle Bernier. Et pourtant! Elle n'en garde pas moins son parfum de fraîcheur, sa gaieté primesautière et son bonheur de vivre, dans le détachement des liens éphémères dont la vie est tissée.

Si elle a dûment souffert, si elle a parfois pleuré, la révolte n'a point trouvé place en son coeur. Elle a aimé la solitude et s'y est réfugiée comme au sein d'un ami. Elle a compris que le silence est le grand réconfort des âmes qu'affolent et troublent nos temps agités. Plus que jamais elle veut méditer, et de son recueillement elle offrira bientôt une floraison nouvelle de poèmes dignes en tout de notre admiration. Pour comprendre Jovette et goûter sa poésie il faut se retirer dans le calme et la paix.

"Ceux que la solitude a pressés dans ses bras
"Me pardonneront tout et ne me plaindront pas..."

Alphonse DESILETS.

NOTA. — Le jury de la Société des Poètes a décerné, le 6 octobre dernier, la Médaille du Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec, à Mlle Jovette-Alice Bernier, pour son ouvrage intitulé "Tout n'est pas dit." Ce prix exceptionnel lui a été remis à l'occasion d'un dîner de la Société des Poètes. Mlle Bernier est attachée à la rédaction de "La Tribune", de Sherbrooke.

N. D. L. R.

Douzième anniversaire

(*Suite de la page* 13)

maladie qui vous a frappé, formulé de voeux plus ardents pour l'heureux résultat qui nous réjouit si sincèrement aujourd'hui.

Nous devons ajouter, cependant, que l'ennui de votre absence dans nos délibérations de la dernière partie de l'année a été sensiblement atténué par le dévouement sans borne, la dévorante activité de notre premier vice-président qui a su, croyons-nous, conquérir dans l'exercice de ses fonctions doublement délicates, notre plus chaleureuse reconnaissance.

DAMASE POTVIN.

Québec, 12 octobre, 1929. *Secrétaire-Archiviste.*

600,000 FRANCS PAR MOIS

Par J. DRAULT

(*Suite de la dernière livraison*)

—Il faut des vernis, autant que possible... Votre loge est à côté de celle qui sera occupée par l'ambassadrice d'Italie, fort distinguée personne, je vous en préviens.

—Mâtin!... En effet!... Faut des croquenots à hauteur.

On arrêta le taxi devant un marchand de chaussures de la place de la Bastille. Le père, la mère et les trois enfants tendirent leurs pieds à des commis qui leur essayèrent des bottines et des souliers de soirée. On choisit une paire de chaque espèce par individu, et M. Colchester paya une somme globale de 245 fr. 65. Le cuir, avant la guerre, était pour rien.

Cinq minutes après, on était de retour dans le petit logement de la rue Coriolis, après avoir remis au chauffeur du taxi la somme de huit francs, pourboire compris. Et Galupin s'écriait:

—A part l'histoire du bijoutier, on n'a pas trop mal travaillé cet après-midi. Où en sommes-nous, cher Monsieur Colchester?

—Voici, fit le secrétaire de John Durand en consultant son petit livre de comptes. Nous avons noté, ce matin, en coiffeur, toilettes, habits, gants, bas, bagages pour Nice, une dépense de 2,510 fr. 90.

—Bon.

—Ensuite, nous trouvons comme frais de déjeuner, en tout et pour tout, la somme de 25 centimes de bombons.

—Oui, un désastre!

Et comme Fernand, à ce moment, tapait sur son tambour de manière à empêcher toute conversation sérieuse, Ernestine dit à l'enfant.

—Va jouer chez la concierge... Ici, ça fait trop de bruit.

—Je t'ai acheté ce tambour, du reste, ajouta le père, uniquement pour dépenser 35 francs et non pas pour que tu t'amuses avec... Amuse-toi si tu veux, mais sans faire de bruit.

—Nous trouvons par la suite, continuait M. Colchester, souriant devant cette difficulté évidente de jouer avec un tambour sans faire de bruit: 30 francs de taxi, 114 francs de loge d'Opéra, 100 fr. de poupée, 35 fr. 95 de tambour, 14 fr. 95 de collier de perles...

—Malheur! fit Galupin. Un mauvais travail.

—245 francs de chaussures et un taxi de 8 francs, terminait M. Colchester. J'additionne et je trouve 3,059 fr. 70.

—Que ça?

—Additionnez vous-même.

—Non. Je m'en rapporte.

—Eh bien! 3,059 fr. ôtés de 36,134 fr. 90, somme que vous avez à dépenser aujourd'hui pour être à jour, il reste 33,075 fr. 20 à dépenser d'ici ce soir.

Galupin fut atterré:

—Ça n'avance pas, dit-il. Ça n'avance pas du tout... Si ma tourte de femme avait acheté un collier de 20,000, on serait à jour.

—Mais non, fit Colchester.

—Pas même? demanda Galupin. Mais vous avez raison. Il resterait 13,075 fr. 20. Ça serait tout de même une rude avance.

—Puis, poussant un cri:

—J'ai oublié une dépense!

—Dites-la que je la marque.

—4 sous de tabac pour ma pipe...

—Parfait! Reste à 33,075 francs net. Vous devriez fumer des cigarettes de luxe.

—Ça me donne des nausées.

—Tant pis!... Vous n'êtes pas organisé pour la vie coûteuse.

—On tâchera de s'y faire... D'abord, j'achèterai les bijoux de ma femme moi-même, à partir d'aujourd'hui.

—Où dînerons-nous? demanda M. Colchester.

—Ecoutez, Monsieur Colchester, ce soir, nous serons fringués comme des gens de la haute, nous pouvons aller croûter dans une boîte coûteuse.

—Au Jacob's?

—Si vous voulez.

—Voulez-vous me permettre de m'inviter?

—Ah! c'est moi qui vous remercie, Monsieur Colchester! Je n'arriverai jamais au bout de mes dépenses si on ne m'aide pas un peu... Vous voyez bien que j'ai une famille réfractaire au lusque... Moi, n'est-ce pas, j'ai toujours vu grand, de ma nature... Mais je suis mal entouré.

—Ecoute, Galupin, lui dit sa femme, que tu dises ça de moi, passe encore... Mais tu es injuste pour quelqu'un de ta famille qui a bien su faire sa position...

—Et qui donc?

—Et qui saurait te guider pour les dépenses.

—Qui, encore une fois?

—Ta fille aînée...

—Anna?

—Oui.

—Jamais de la vie!... Elle s'est bien débrouillée, elle a des goûts de *dussèche,* je ne dis pas non. Mais elle coupe aussi un sou en quatre quand elle s'y met. Et puis, elle m'agace avec ses airs de toujours donner des conseils... Et tu oublies qu'elle m'a parlé, l'autre soir, sans respect pour mes cheveux blancs.

—Qu'est-ce que tu me chantes? Tu n'as pas de cheveux blancs! Tu as des cheveux un peu gris, et encore pas partout!

—Un père, pour ses enfants, a toujours des cheveux blancs. Madame Galupin!... J'ai entendu dire ça dans un drame, au théâtre de Grenelle, et le public a approuvé!

—Est-ce demain que nous partons pour Nice? demanda M. Colchester.

—Pourquoi pas? fit Galupin. Il n'y a que là, je le sens, que je pourrai joindre les deux bouts, pour mes dépenses!...

—Demain?... protesta Ernestine. Nous allons être éreintés! Laissez-nous souffler une journée!...

—Souffler? s'écria son mari. Tu es bonne, toi!... Souffler! Ne rien dépenser pendant une journée et laisser s'accumuler 18,250 francs de plus? Non! Non! Non!... Il faudrait mettre les bouchées doubles et même triples après-demain.

—On pourrait partir demain soir, conseilla M. Colchester. Le voyage de nuit coûte plus cher, car on peut prendre des couchettes pour dormir!

—C'est bien tentant! reconnut Galupin. Si vraiment c'est plus cher... Mais voilà!... Qu'est-ce qu'on pourra bien dépenser dans la journée, en attendant de partir?... Vous vous chargez de prendre les places?

—Naturellement, cher Monsieur Galupin! J'en prendrai six, si vous voulez bien m'offrir le voyage!

—Je crois bien! Mais vous êtes d'une complaisance!... M. Durand n'y trouvera rien à redire?

—Certes non! Je le préviendrai loyalement que j'ai voyagé à vos frais, d'ailleurs! Il admettra parfaitement, je le sais, que je vous ai aidé à dépenser un peu. Il est pas impitoyable pour un adversaire avec lequel il a parié. Il veut bien gagner le pari, mais il tient à le gagner généreusement. Il aime à rendre des points.

—Oh! mais! Il ne le gagnera pas, son pari!... déclara Galupin, entêté. Ma femme aura son collier de perles demain! Un collier de 15 à 20,000. Et je lui dirai qu'il m'a coûté 12 francs pour qu'elle me flanque la paix...

Cette déclaration, bien entendu, fut faite tandis que Mme Galupin était absente. Elle était passée dans sa chambre pour habiller ses moutards et s'habiller elle-même pour l'Opéra. Elle cria à travers la porte:

—J'ai une idée de dépense!

—Pas possible! fit son mari.

—Porte donc demain 100 francs au curé de notre paroisse pour ses pauvres!...

—J'en porterai 500!... Ai-je le droit, Monsieur Colchester.

—Pleinement!... Aumône d'homme riche! Rien à dire!

—Allons! Ma femme s'y met un peu!... fit Galupin, satisfait. Sur ce, cher Monsieur Colchester, je vais me mettre en queue de pie...

—*All right!* Moi, je vais m'habiller à mon hôtel et je reviens vous prendre pour dîner.

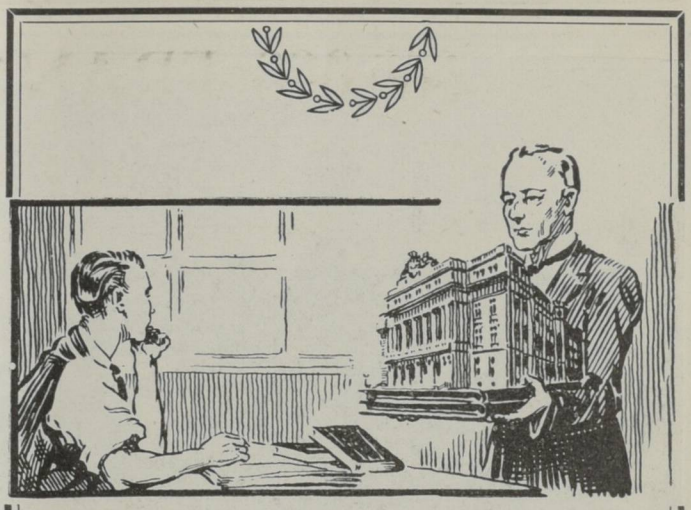
—C'est ça...

Quand M. Colchester revint, vers 6 heures, rasé de frais, pomponné, calamistré, les cheveux bien lisses et rejetés en arrière, l'habit impeccable et le plastron immaculé que laissait voir un pardessus à col et à parements de fourrure, toute la famille Galupin était sur son trente et un et l'attendait.

Le secrétaire de John Durand jeta un coup d'oeil, les passa tous en revue et dit:

—Ça va bien!...

Mais, à son avis, on voyait que ça aurait pu aller mieux. Certes, les Galupin étaient rutilants, tout de neuf vêtus de drap fin, de beau linge et de chaussu-



"L'École chez soi"

A TOUS CEUX

qui ne peuvent suivre ses cours du jour et du soir.

L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES DE MONTRÉAL

offre ses

COURS PAR CORRESPONDANCE

Comptables, employés de banque ou autres salariés du commerce, de l'industrie et de la finance, qui désirez améliorer votre sort, augmentez votre compétence professionnelle en suivant ces cours! :: :: ::

Prospectus et tous renseignements sur demande

Détachez et adressez-nous le coupon ci-dessous qui vous donne droit sans aucune obligation de votre part à notre brochure.

Ecole des Hautes Etudes Commerciales
de Montréal
Coin Viger et St-Hubert, Montréal.

Détachez ce coupon

[] Comptabilité [] Economie politique
[] Langue anglaise [] Le français commercial
[] L'anglais commercial [] Le droit commercial

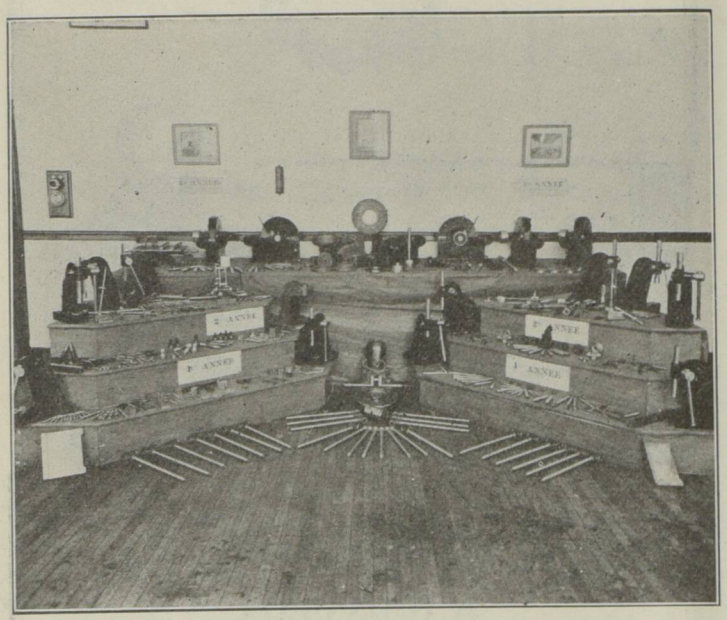
Adressez-moi, par retour du courrier, votre brochure "L'ECOLE CHEZ SOI" que je pourrai garder sans aucune obligation de ma part de suivre vos cours.

Nom.....*Occupation*.....

Adresse.....

A-60

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



Fondation du Gouvernement Provincial

RETRIBUTION:

$1.50 par mois en 1ère année
Des bourses sont accordées aux élèves méritants en 2e et 3e années.

Diplôme officiel

Les cours sont organisés comme suit:

1.—Cours réguliers:

a) *Cours technique*
(3 années)
b) Cours des métiers
(2 années)

2.—Cours abrégés:

Mécaniciens d'autos
(5 mois)

3.—Cours du soir:

Comprenant de nombreux cours libres.

ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Langelier
QUEBEC

PHILIPPE MÉTHÉ, Directeur

res non encore déformées, mais ils étaient comme empotés dans ces atours qui conservaient les plis du magasin et ne se moulaient pas à leur corps. On aurait dit que des ouvriers économes se déplaçaient pour assister à une noce dans la banlieue, ou encore que Galupin était un maire de village nouvellement élu et qu'il allait assister avec sa petite famille à une distribution des prix du comice agricole présidée par le préfet.

Quelqu'un pourtant faisait exception à l'inélégance du groupe; la petite Rose, que sa mère avait habillée avec amour, comme une poupée dont on est fier, et qui avait l'air d'une fillette de riche avec sa capote de velours bleu, ses gants blancs, ses souliers mordorés, sa robe si bien taillée. Cette robe avait été l'orgueil d'une des devantures du magasin d'où Mme Galupin l'avait fait extraire.

Galupin sentit que sa femme avait réalisé un chef-d'oeuvre, car il dit à sa moitié:

—Ernestine, on mettra la mône sur le devant de la loge, bien en vue, avec M. Colchester qui, lui, est à hauteur. Nous autres, on se mettra un peu en retrait, surtout moi... Les deux garçons ont beau être en noir, ils manquent de jus. Toi, ma pauvre Ernestine, soit dit sans t'offenser, t'as l'air d'une cuisinière qui s'aurait mis d'sur le dos les nippes à sa patronne pour aller au bal Wagram... Pour moi, n'en parlons pas. J'ai l'air d'un ramoneur qui va suivre la procession de la Fête-Dieu à Saint-Benoît, près Poitiers.

—J'ai fait ce que j'ai pu, répondit Mme Galupin, nullement froissée.

—Je le sais bien, ma bonne. Ça viendra petit à petit. Paris ne s'est pas construit en un jour! Pas même Poitiers. Pour ce qui est de moi, je ne sais pas comment que ça se fait, mais ce queue de pie qui faisait si bien dans le magasin, sur un mannequin en bois, et qui est pourtant tout battant neuf, eh bien! depuis que je l'ai d'sur le dos, et que j'me regarde dans la glace, j'vois Gugusse, dans la glace, tu sais Gugusse, du Cirque.

Bernard et Fernand goûtèrent fort cette comparaison de l'auteur de leurs jours. Ils demandèrent quand on les mènerait au Cirque, pour juger de la ressemblance de leur père avec le clown qui reçoit tant de coups de pieds quelque part.

Mais Galupin répliqua, très digne:

—Au Cirque? Jamais! Vous voyez Gugusse à domicile. Ça doit vous suffire. Ensuite, vous ne devez pas avoir la tentation de rire de Gugusse, puisque le malheur veut que votre père lui ressemble. Vous voilà obligés de respecter Gugusse. Et puis, enfin, le Cirque n'est pas assez cher pour nous. Sur ce, Monsieur Colchester, allons dîner.

Un taxi (5 francs), les conduisit au Jacobs, café copurchic où, cette fois, Galupin osa entrer. L'irruption de la famille causa bien quelque émoi dans ce restaurant, où il n'y avait encore que peu de dîneurs, à cause de l'heure. On choisit une table près des tziganes, et M. Colchester ayant passé le menu à Galupin, celui-ci dit au maître d'hôtel avec une politesse infinie, car ce maître d'hôtel exhibait un plastron autrement immaculé que celui du nouveau riche qui avait chiffonné le sien en luttant, de ses mains calleuses et insuffisamment poncées pour introduire ses boutons de devant de chemise dans leurs boutonnières.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

—Donnez ce que vous voudrez, pourvu que ce soit cher.

—Bien! fit le maître d'hôtel, épanoui.

Il ajouta, en se penchant vers Colchester qu'il connaissait pour l'avoir vu en cet endroit avec John Durand:

—Ce monsieur est très bien.

—Un comte russe, dit tout bas Colchester. Le comte Galupin. (Il prononçait Galoupine.)

—Tout s'explique.

Un instant après, tout le restaurant parlait du comte Galoupine, original curieux à qui son immense fortune permettait les pires excentricités, notamment le port d'un pantalon, dont chaque jambe avait des plis en accordéon — mode qu'il lancerait indubitablement, — et la fantaisie de parler en employant l'accent et les expressions des faubourgs de Paris et des fortifs. Du moment qu'il s'agissait d'un étranger, ça devenait très Parisien et même d'une élégance spéciale, piquante.

Le sommelier apporta du vin blanc à 30 francs la bouteille et du vin rouge à 22 francs. Un garçon servit une bisque qui fut suivie d'une langouste à l'américaine. Cinq minutes après, Bernard se plaignait d'avoir le feu dans le ventre.

Mme Galupin, elle, n'avait goûté qu'une cuillerée de bisque. Elle avait déclaré qu'elle aimait bien les écrevisses surtout celles qu'on pèchait dans les ruisseaux de son pays, mais qu'elle ne les aimait pas en soupe, surtout pour sa petite fille. Et elle avait demandé un potage au lait sucré, au grand désespoir de Galupin qui s'était écrié:

—Ça ne va pas faire monter la note.

—Tu commences par m'embêter, déclara alors Ernestine, s'insurgeant, pour la première fois. Tu ne vas tout de même pas nous rendre malades, Rose et moi, pour le plaisir de dépenser comme un imbécile. Empoisonne-toi avec tes deux garçons si ça te fait plaisir. Mais laisse-moi manger ce qui me plaît avec ma petite fille.

Aussi, quand Bernard se plaignit d'avoir le feu dans le ventre, après avoir agrémenté son existence d'une langouste à l'américaine par-dessus une bisque — piment sur poivre rouge, — clama-t-elle pour dominer le cake walk que venait d'attaquer l'orchestre:

—C'est bien fait!... Et je voudrais que ton père en eût autant!

—Et M. Colchester aussi, alors? vociféra Galupin irrité.

—M. Colchester mange modérément! crut devoir remarquer Ernestine. Toi, tu te bourres, et tes deux garçons t'imitent. Ça n'est pas étonnant qu'ils aient le feu dans le ventre. Toi aussi!...

—Non! Pas moi!... Je l'éteins avec du vin blanc... Les écrevisses ne m'ont jamais fait de mal, d'abord. Ah! Monsieur Colchester!... un jour, nous irons en pêcher dans les petits ruisseaux du Poitou, des écrevisses! C'est amusant comme tout!... Le malheur, c'est que ça n'est pas un plaisir cher... Faudrait faire ça un jour que j'aurai de l'avance sur mes dépenses. Malheureusement, ce n'est pas demain. Quant à la langouste à l'américaine, j'ai décidé d'en manger tous les jours et à tous mes repas!... Oui... Madame Galupin!!! J'aime ça! Et puis c'est cher...

ENCAISSEMENT
DE COUPONS

REMPLOIS
DE FONDS

ACHATS
ET VENTES

effectués au mieux des
INTERETS DU CLIENT

—o—

TOUS RENSEIGNEMENTS SUR
DEMANDE

—o—

Crédit Anglo-Français, Ltée

Banquiers en Valeurs

72, COTE DE LA MONTAGNE

Téléphone: 2-6427 — — QUEBEC

"HÔPITAL DU SACRÉ-COEUR"
PLESSISVILLE

Une institution des plus modernes, située dans les Bois-Francs, comté de Mégantic, prend des dames et messieurs en pension.

Chambres avec cabinets de toilette, eau chaude, eau froide attenants.

Bonne table, confort du chez-soi, soins en cas de maladie.

Endroit idéal pour cure de repos ou convalescence.

Bons médecins, infirmières expérimentées, conditions raisonnables.

Pour plus amples informations,

s'adresser à

LA SUPERIEURE

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

PLACEMENT RECOMMANDÉ

$300,000 d'Obligations

5%

1ère hypothèque

HOTEL-DIEU de CHICOUTIMI

Autorisation de cet emprunt pour agrandissement accordée par l'Evêque de Chicoutimi et ratifiée par Rome. : : :

GARANTIES: 1ère hypothèque sur des propriétés évaluées à $1,800,000, transport d'un octroi de $100,000 du gouvernement provincial et de $300,000 d'assurances contre l'incendie.

PLACEMENT ABSOLUMENT DE TOUT REPOS

PRIX: 100 et l'intérêt couru.

La CORPORATION de PRÊTS de QUÉBEC

Frs LETARTE, Gérant

132, rue St-Pierre -- Tél. 2-1121 -- Québec

Diplômé A. A., P. Q. Tél.: Résidence: 2-0992
Membre I. R. A. C. Bureau: 8984

E.-GEO. ROUSSEAU

ARCHITECTE-EVALUATEUR

59, RUE ST-JOSEPH, - - QUEBEC

Bandage herniaire perfectionné

"LA MAIN"

Si vous souffrez de hernie, procurez-vous ce bandage.
Homme d'expérience au bureau.
J.-B. MORIN, Enrg.
Tél.: 2-1071 412½, St-Jean QUEBEC.

ENSEIGNES ELECTRIQUES

DE TOUS GENRES

Construction en métallique et approuvée.—Lettrage
Enseignes de tous genres
Demandez nos quotations

"LEPAGE SIGN SYSTEM"

42, AVE JACQUES-CARTIER -:- Tél. 2-2513

—Attention! fit M. Colchester. Vous attrapez de l'entérite.

—Qu'est-ce que c'est que ça?

—Il est fou!... dit Mme Galupin.

—La suite!... ordonna Galupin au maître d'hôtel d'un geste noble.

Il commençait à se mettre dans la peau d'un grand viveur. Le vin rouge lui donnait d'autant plus d'assurance qu'il le faisait alterner avec du vin blanc. Il demanda une seconde bouteille de vin rouge, mais un peu plus cher.

—Vous avez tort! lui dit M. Colchester. Il faut choisir sur la carte et appeler les vins par leur nom. Si vous parlez de "plus cher", le sommelier vous apportera du "moins cher" et vous le fera payer "plus cher".

—"Râble de lièvre sauce poivrade!" annonçait le maître d'hôtel, retirant un couvercle argenté et montrant sur un plat un rôti exhalant une chaude odeur d'aromates, de piments et de vinaigre.

Galupin avait laissé carte blanche au maître d'hôtel. Celui-ci avait choisi des plats qui altèrent. Mme Galupin interdit à son plus jeune fils Fernard d'en manger, car les enfants ne connaissent pas la mesure de leur ventre. Cette décision de l'épouse fit dire au mari qu'il resterait de cet excellent mets et que c'était dommage. Il en mangerait, lui, le plus qu'il pourrait, certes, mais la capacité de son estomac n'égalait pas sa bonne volonté. M. Colchester, heureusement, aimait ce plat, et cela fit plaisir à Galupin. De temps à autre, le secrétaire de M. Durand adressait un petit signe de tête à des personnes qui entraient ou qui étaient déjà attablées. Etranger, il connaissait ce tout Paris qui compte si peu d'habitants de Paris. La vaste salle aux dorures éteintes, ternies par places, s'était peu à peu emplie. Toutes les femmes étaient en toilette de soirée, très fardées, nu-tête, avec des chevelures savamment échafaudées auxquelles la teinture donnait des reflets inattendus rouge vif et même verdâtres — car on tenta, en 1914, la mode si intéressante des cheveux verts, arrêtée net par une guerre fratricide qui coupa l'importation des sublimes inventions chimiques de nos voisins de la Badische. Les hommes, en smoking, avaient des faces d'un rouge brique excessif ou d'une pâleur nerveuse et maladive, avec des tics: têtes variées de fêtards, de blasés, de joueurs ennuyés et fatigués. Tout ce monde parlant peu, baignait dans la brume chaude, où l'odeur de la truffe se mêlait aux parfums de toilette à la mode, tandis que l'orchestre de tziganes égrenait une valse langoureuse succédant à un air de danse si violemment saccadé qu'on évoquait, malgré soi, une troupe de désossés gambillant avec frénésie parmi des gens tristes et graves. Les enfants Galupin ne bougeaient plus, médusés par la grande vie dans laquelle ils entraient. Ernestine, sa courte colère passée, somnolente, croyait rêver. Galupin, les joues et les tempes très rouges, se sentait vraiment heureux. Ses yeux pétillaient, et il murmurait, se parlant à lui-même:

—Pristi! Que j'ai soif!... Et que c'est bon de boire à discrétion!

Le malheur, c'est que plus il buvait, plus il avait soif. Les truffes au champagne, qui succédèrent au lièvre, ne contribuèrent point à éteindre l'incendie qui était en lui.

Ce qui fit sortir les enfants de leur torpeur amusée,

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

ce fut l'apparition d'un soufflé au chocolat. Tous trois tendirent leurs assiette d'un commun accord en poussant un cri de joie.

—Ça! je vous permets! dit Mme Galupin. Ça ne fait pas mal à l'estomac.

—Oui! approuva Galupien. Mais toujours les grandes personnes d'abord! Surtout quand c'est qu'on est dans le monde!

Il fit reculer les assiettes trop impatientes et donna ordre au maître d'hôtel de servir d'abord M. Colchester, son invité.

—Madame! d'abord! protesta M. Colchester!

—Pas de magnes, déclara Galupin, bon enfant. L'invité d'abord, Monsieur Colchester, je ne connais que ça... Mon père, Monsieur, m'a inculqué ce principe en me chassant de table avec sa botte au derrière, un jour que je tendais mon assiette pour avoir du pâté de lapin avant le brigadier de gendarmerie notre invité... Ça se passait à la foire des Ayrolles, une foire bien connue... dans le département de la Vienne ou de l'Indre. Faudra que nous y allions! On y vend des veaux... des cochons aussi...

—Mange donc! lui dit sa femme l'interrompant.

—J'vas manger! mais j'vas boire d'abord!

Le soufflé fut trouvé si bon qu'on n'en laissa pas une miette. Rose, alors, s'endormit sur sa chaise, tandis que, le café servi, M. Colchester demandait l'addition. Le maître d'hôtel arriva, un papier plié sur une assiette et disant d'un air discret:

—L'addition de Monsieur le comte.

Galupin regarda autour de lui avec curiosité, Colchester lui souffla à l'oreille:

—Monsieur le comte, c'est vous!... Ça vaut mieux. On vous comptera tout plus cher...

Galupin en fut enchanté. Cela faisait également l'affaire de M. Colchester qui aimait mieux piloter un homme catalogué comte, en dépit de ses manières peuple, qu'un homme qui graissait les essieux de wagons, l'avant-veille encore. L'addition était de 360 fr. 85. Galupin laissa 50 francs de pourboire au maître d'hôtel, 20 au sommelier, et M. Colchester inscrivit sur son calepin: dîner avant l'Opéra: 430 fr. 15.

—Galupin! implora alors Ernestine. La petite dort. Laisse-moi aller la coucher. Je reviendrai!

—Jamais! clama le père impitoyable. La plus chouette de la famille! Tu n'y penses pas! Dans la partie que j'ai entamée, tout le monde se défilerait et me laisserait le boulot? Jamais! Tout le monde, du plus petit au plus grand, payera de sa personne.

Et on gagna l'Opéra à pied. Il faisait bon prendre l'air. Galupin titubait un peu en tirant des bouffées d'un cigare énorme dont le prix avait servi à gonfler l'addition.

Dix minutes après, ils étaient dans une loge à salon, et la *Walkyrie* commençait devant leurs yeux d'abord éblouis.

La salle dorée, lourdement ornementée avec ses loges d'avant-scène encadrées de cariatides, les écrasa de sa solennité trop somptueuse. Le vaste rideau rouge derrière lequel Truffard préparait ses merveilles en imposa surtout à Galupin. Les enfants admirèrent le lustre à facettes de cristal qui n'aurait pas tenu dans leur logement. Mme Galupin considéra les toilettes et les bijoux sortant des fourrures, ces écrins précieux enveloppant des femmes élégantes, venues

Bureau, Tél.: 2-4576 Résidence, Tél.: 2-0567 s. 3
J.-F. TASCHEREAU
IMPRIMEUR-PAPETIER
12, ST-NICOLAS -- -- QUEBEC
(Pied de la côte du Palais)

Fondée en 1872
O. Chalifour Inc.
Bois et Menuiserie de Qualité
126, rue Prince-Edouard, -- -- QUEBEC.

LOUIS LEMAY, Avocat
de LEMAY & CHALOULT, avocats
105, Côte de la Montagne -- QUEBEC
Téléphone 2-4225
Résidence: 50 avenue Lamontagne, tél. 2-7661w

SPECIALISTES
CLINIQUE TOUSIGNANT
Yeux, nez, oreilles et gorge
par les Docteurs
J. A. Tousignant et Léo Côté
525, RUE ST-JEAN, -:- QUEBEC
HEURES DE CONSULTATIONS:
10 à 12 heures A.M. — 2 à 4 heures P.M.
7 à 8 heures les lundi, mercredi et vendredi soirs

J.-ROBERT TALBOT, B.S.
VIOLONISTE-COMPOSITEUR
Professeur et Secrétaire de l'école de Musique de l'Université Laval
Membre de la Société Française de Musicologie (Paris)
Brevet d'enseignement de l'Académie de Musique.
192, RUE ST-CYRILLE - QUEBEC

LORENZO AUGER
ARCHITECTE
39, St-Jean — Tél. 2-1909 — Québec

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

VOUS DESIREZ
UNE
Toilette
"différente"?
—
L'endroit est tout choisi à notre magasin exclusif pour dames, où prédominent:
LE STYLE,
LE BON GOUT et
L'ORIGINALITE
Raoul Dionne
65 DE LA FABRIQUE
—
"L'Exclusif à prix raisonnables"

DES RENTES POUR TOUS
Vous n'êtes pas rentier? C'est votre faute!
Avec le système perfectionné des **"Prévoyants du Canada"** les rentes sont mises à la portée de tous. Pour un sou seulement économisé chaque jour, vous obtenez une de nos belles rentes.
Maintenant que sont là, **"Les Prévoyants du Canada"**, vous n'aurez que vous à accuser, si plus tard vous regrettez de ne pas être rentier.
NOUS SOMMES
la plus puissante compagnie de rentes viagères en Canada et l'une des plus fortes du monde entier.
EDIFICE
Les Prévoyants du Canada
56 rue St-Pierre
Tél. 2-0688. QUEBEC

visiblement plus pour se faire admirer que pour admirer elles-mêmes quelque chose.

La salle s'emplissait lentement. Un grand tiers de l'immense vaisseau était encore vide, quand les musiciens de l'orchestre s'installèrent et mirent leurs instruments au diapason.

—Mâtin!... fit Galupin en contemplant leur nombre. Une chouette musique militaire!... Et il y en a un, là-bas, qui va souffler dans queuque chose de solide!

Il voulait parler du tuba au pavillon monstrueux, invention wagnérienne "kolossale" et qui est aux orchestre modernes ce que le 420 est à l'artillerie du dernier modèle!

Les trois coups furent frappés et le rideau se leva sur un intérieur d'habitation fruste et primitive, meublée de grossiers escabeaux de bois, d'une table faite de parties mal équarries, avec un foyer devant lequel était une peau d'ours. L'orchestre partit en tempête devant cette maison de sauvages qui semblait inhabitée. Et Galupin s'intéressa fort à un petit homme noir qui, dans l'orchestre, était chargé du jeu des timbales. Sur trois chaudrons tendus chacun d'une peau et garnis de robinets, le petit homme s'évertuait à cogner, bondissant, frappant d'estoc et de taille, ne s'arrêtant que pour visser ou dévisser ses robinets, ressemblant ainsi à quelque magicien surveillant on ne sait quelle cuisine infernale.

—Mâtin!... fit-il... Il en met, le frère! Non! Mais en met-il!... Si on ne le paye pas plus cher que les autres, n'y a pas d'justice. Non! Mais!... Ernestine!... Pige-moi s'il en met!... Ah! le p'tit bougre!...

L'ambassadrice d'Italie fit son entrée dans la loge voisine de celle des Galupin. C'était une blonde un peu mûre, mais fort distinguée, un petit diadème de diamants posé en arrière sur ses cheveux, un lourd collier de perles au cou.

Galupin crut devoir se lever et saluer, tout en disant à ses trois enfants:

—Dites bonjour à la dame, malotrus que vous êtes! Et un peu vite, n'est-ce pas?

L'ambassadrice, ahurie, le toisa et s'assit sur le devant de sa loge, sans répondre à son salut, pourtant profond, tandis que M. Colchester, rouge comme une pivoine, tirait violemment Galupin par son queue-de-pie, le rasseyait de force et lui disait:

—Vous n'avez pas été présenté!... C'est inconvenant!

Alors Galupin appuyait sur les épaules de ses trois moutards, comme pour les faire rentrer sous terre, leur disant:

—C'est bon! C'est bon!... Autant!... Tous assis!... C'est manqué!... Mais tout de même, Monsieur Colchester, c'est bien la première fois que je suis inconvenant parce que je veux être poli!...

Une autre dame accompagnait l'ambassadrice. Elle semblait en proie au fou rire. Trois messieurs s'étaient placés derrière les deux dames. L'un d'eux, à fortes moustaches, une brochette de petites croix et de rubans sur le revers de satin de son habit, à gauche, roulait des yeux littéralement homicides en considérant Galupin. Il le soupçonnait peut-être d'avoir voulu insulter la femme de l'ambassadeur. Galupin n'était pas un sot! Il avait trop bu, voilà tout. Et ce regard lui donnait chaud. Il avait conscience

ESSAYEZ LES
Nouveaux Charbons
"JEDDO-HIGHLAND"
Plus nets
Plus purs
Plus chauds
Plus luisants
Pas d'ardoise
Pas de mâchefer
Pas de charbons plats
Moitié moins de cendre
5 tonnes de "JEDDO" équivalent à 6 tonnes d'anthracite ordinaire
Plus cher, mais plus ECONOMIQUE
E.-J. CHARTIER & CIE
Seuls distributeurs pour Québec
22, RUE ST-ROCH
TEL. 2-6559

GERMAIN
LEPINE
LIMITEE
(Maison fondée en 1845)
EMBAUMEURS ET DIRECTEURS DE FUNERAILLES
**
Chambre mortuaire à la disposition des familles.
**
AMBULANCE MODERNE
Service d'automobile privée
**
Service de jour et de nuit
TELEPHONE 2-2119-j
**
283, ST-VALIER
QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

d'avoir commis la forte gaffe. Il se rappelait certains articles de journaux. Des ambassadeurs susceptibles avaient demandé leurs passeports à la suite d'une injure reçue et des guerres s'en étaient suivies. La demi-ivresse aidant, il murmurait:

—C'est l'ambassadrice de quoi donc, au fait?... Si c'est d'Allemagne, ça va être du propre!... J'vas peut-être avoir flanqué la guerre dans mon pays! Tout ça pour avoir parié avec un ballot que je dépenserais bien 18,000 et des francs par jour, en m'amusant!...

Mais la représentation changea le cours de son esprit. Ernestine annonçait:

—Eh ben!... Il en a une coiffure de mi-carême, celui-là!

—Et y se fait pas souvent couper les tifs!... ajouta Galupin.

Les enfants éclatèrent de rire. Siegmund le chevelu entrait en scène avec sa cuirasse bosselée, il allait se chauffer au foyer en s'étendant sur la peau d'ours.

—Tiens! L'petit brun n'en met plus!... Il se repose!...

Le timbalier s'était, en effet, calmé avec la fin de la tempête. Violons, flûtes et bassons susurraient tandis que Sieglinde, femme fabuleuse, entrait en déclamant:

—*Qui donc est là, couché près du feu?*

Puis, elle allait chercher à boire à Siegmund.

En voyant le guerrier avaler de l'eau fraîche contenue dans une corne de boeuf, Galupin faisait claquer sa langue et murmurait:

—Y fait suisse!... J'en boirais bien une corne aussi!...

—*Pour éteindre ta soif dévorante, chantait Sieglinde, voici l'eau que tu veux.*

—N'y a que l'eau qui désaltère!... concluait Galupin, et je n'en ai pas bu une seule goutte au jour d'aujourd'hui!...

Des *chuts!* se firent entendre dans la loge de gauche, occupée par un banquier juif-allemand à la tête chauve en forme de poire, tout rasé, moins le menton qui arborait une barbiche semblable à un petit balai. Sa femme et ses invités étaient là aussi, arrivés fraîchement de Berlin. Ils s'extasiaient tous en langue allemande et leurs *chut* étaient visiblement à l'adresse du Français sacrilège, impie, léger, anti-musical, qui commentait le rôle de Sieglinde avec tant d'irrévérence.

Galupin grommela:

—Si, pour 114 francs, je n'ai pas le droit de faire mes réflexions, zut alors!...

L'ambassadrice sourit en entendant ce propos. L'opéra se poursuivait. Siegmund se disait blessé. Sieglinde, émue de pitié, saisissait la corne de boeuf et allait l'emplir d'hydromel, en disant au guerrier:

—*Bois cet hydromel puissant et doux.*

Et l'autre avalait, Galupin murmurait:

—Y boit tout le temps, c'frère-là!... Il en a une chance!... Y m'donne soif!...

Quand le rideau rouge tomba majestueusement sur le premier acte, Mme Galupin déclara que c'était bien gentil, mais qu'on ne comprenait pas grand'chose. Bernard demanda à son père:

—P'pa!... Est-ce qu'il va y avoir des tours de trapèze, après ça?

Holt, Renfrew & Co.
Limited

LE MAGASIN APPROUVE PAR HOMMES ET FEMMES QUI CONNAISSENT LA QUALITE ET LA VALEUR DANS LA FOURRURE ET HABILLEMENT. ::

RUE BUADE, QUEBEC, P.Q.

Bureau: Tél. 2-5510 Résidence: Tél. 4729

P.-R. LECLERC

Ancien Comptable de Naz. Turcotte & Cie

Comptable & Syndic-Liquidateur de Faillites
Collection de comptes

Propriétés et terres à vendre - Argent à prêter sur première hypothèque.

Bur.: 92, St-Pierre Rés.: 135, Aberdeen

LA CAISSE D'ECONOMIE

de NOTRE-DAME de QUEBEC

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Economie.
L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.
Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La seule Banque d'Epargne à QUEBEC

ETABLIE EN 1921

GAULIN-TANGUAY, Ltée

MARCHANDS

d'Instruments de Musique

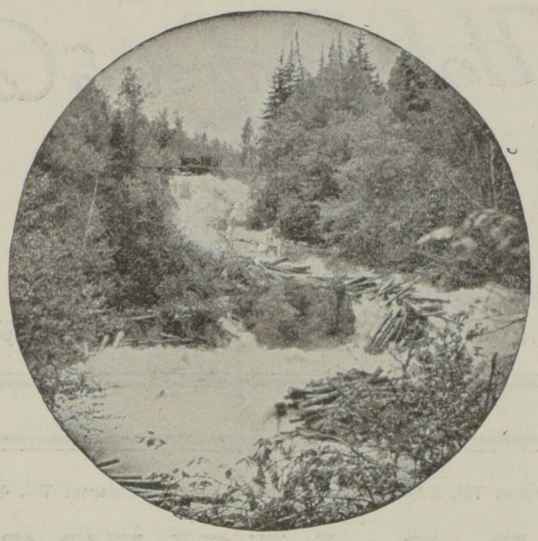
Radios, Appareils de Vues Animées et Films
REPRESENTANTS OFFICIELS DES MAISONS
COLUMBIA, STARR GENNETT,
RADIOS SPARTON et PHILCO.

371, rue St-Joseph

Tél. 9387 -:- Québec

Salle de démonstrations le soir à 383, rue St-Joseph
TEL.: LE SOIR 9988

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



(Boileau)

Par ses travaux hardis surpasse la nature.

ÉCOLE
DES
Beaux=Arts

JEUNES GENS, VOULEZ-VOUS ÉTUDIER

LE dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, -:- -:-

Allez vous inscrire à l'Ecole des Beaux Arts. Les cours sont donnés gratuitement.

Nous donnons aussi des cours préparatoires à l'architecture, comprenant: les mathémathiques, la physique et la chimie.

Soyez de ceux qui veulent monter et briller dans la société. L'avenir est aux jeunes qui travaillent.

S'adresser, pour autres renseignements, à

M. JAN BAILLEUL,

Directeur de l'Ecole des Beaux Arts

Tél.: 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC

Il espérait que l'interminable dialogue musical était terminé. Son père lui répondit:

—Fais comme moi!... Attends, et tu le sauras.

—Comment trouvez-vous? demanda Colchester.

—C'est pas mal!... affirma le nouveau comte. Mais on voudrait, par-ci, par-là, une petite chansonnette.

Au second acte, ce furent les grands rôles: Wotan et Brunehilde. Le creux de Delmas impressionna la famille. Les fortes notes de Mlle Demougeot perçant le tonnerre de l'orchestre firent dire à Galupin:

—Voilà une femme d'attaque!... Seulement, avec des bras pareils, elle pourrait faire des poids sur la place Valhubert et elle gagnerait plus d'argent qu'à chanter *Hojotobo*! C'est vrai, on n'a pas idée de grimper sur un rocher pour crier: *Hojotoho.* Et qu'est-ce que ça veut dire, d'abord,*Hojotoho?*

L'arrivée de Fricka sur son char attelé de deux béliers séduisit la petite Rose. Elle sourit en battant des mains.

—Y en a un peu pour tout le monde, constata Galupin. Ce Wagner n'était pas une moule; il a pensé aux enfants.

L'ambassadrice, à présent, le nez dans son fin mouchoir de batiste, se pâmait, et le mari d'Ernestine dit tout bas à Colchester:

—J'ai dû dire une gourderie.

La conversation musicale sur scène s'éternisait. Bernard finit par se tourner vers son père, la figure crispée comme lorsqu'il faisait un devoir difficile. Il déclara, exaspéré:

—Moi!... j'comprends rien du tout!... C'est embêtant, c't'affaire-là.

Supposant que l'ambassadrice guignait sa réponse pour pouvoir pouffer à son aise, Galupin riposta à sa progéniture, avec une certaine suffisance:

—Faut que tu sois rudement empoté!...

—Ah ben!... Explique-moi!... fit Bernard, se rapprochant de son père.

Toute la famille se rapprocha également de son chef, sollicitant une explication avec l'empressement que, dans le désert, des voyageurs altérés manifestent en apercevant le puits qui leur permettra d'étancher leur soif. Galupin fut un peu pris au dépourvu. Il ne comprenait pas plus que les autres. Il s'en tira en déclarant:

—C'est pourtant pas sorcier!... Brunehilde braille tellement que Wotan, qui n'est pas commode, va y mettre une tarte si elle continue.

—Ah! comme ça!... approuva Bernard.

Il s'absorba dans la contemplation du spectacle, guettant le moment où Brunehilde prendrait la tarte annoncée. Malheureusement le rideau se baissa sans que le rejeton de Galupin eût pu vérifier l'exactitude des pronostics paternels. A l'entr'acte, il s'apprêta donc à solliciter de nouveaux renseignements. Mais Galupin esquiva une explication difficile en déclarant d'un ton péremptoire:

—Je vais voir Truffard... J'y dois un verre depuis six ans au moins.

Il sortit en disant à M. Colchester:

—A la revoyure. J'ai besoin de prendre un peu l'air.

Il revint assez joyeux, bien que Truffard lui eût offert le verre sur le zinc, sans vouloir qu'il le payât.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

$1.50 et plus.
Plan Européen

Téléphones:

Bureau: Harb 4511
Hôtel: Plateau 0752
Hôtel: Plateau 0693

Quand vous passerez à Montréal,

inscrivez-vous à

L'HOTEL PLAZA

146-448, PLACE JACQUES - CARTIER MONTREAL

Entièrement à l'épreuve du feu.
Licencié

REPAS A TOUTE HEURE

50 chambres avec bain.
Service courtois et rapide
ALEX. JULIEN,
Propriétaire

—Ici, à la Grande Opéra, lui avait dit Truffard, t'es chez moi.

On avait causé. Galupin avait raconté son étourdissant pari avec un Américain et les difficultés qu'il éprouvait de dépenser 18,000 et des francs par jour, avec une femme qui devenait malade rien qu'en voyant partir plusieurs billets de mille pour un collier de perles.

Truffard avait été suffoqué par cette révélation. Il avait fait renouveler les consommations pour atténuer les effets de cette suffocation. Alors, il avait réfléchi longuement et demandé si, d'après son contrat, Galupin avait le droit de prêter aux amis, ne fût-ce que cent sous. Galupin avait riposté en prêtant 100 francs à Truffard, un homme riche ne prêtant pas cent sous, mais 100 francs au minimum. Et M. Colchester approuva, tout en notant ce prêt de 100 francs sur son calepin.

En échange de ce service, Truffard en avait rendu un autre à Galupin, et de taille! Il lui avait donné un moyen infaillible de gagner son pari. C'était d'aller s'installer à Monaco et de jouer à la roulette. Là, Galupin n'aurait qu'à vivre somptueusement, mais sans forcer la note si ça le fatiguait la vie de luxe horriblement fatiguante, surtout pour l'estomac. Ce qu'il n'aurait pas pu dépenser dans sa journée, il n'aurait qu'à aller le mettre sur un numéro plein, au Casino. En cinq secs, il serait débarrassé de son trop plein de la journée et il ne se mettrait jamais au lit sans être à jour.

—C'est votre droit, déclara M. Colchester, à qui Galupin racontait son projet. Un homme richissime peut jouer à la roulette à Monte-Carlo. C'est même presque obligatoire...

Là-dessus, Galupin, soulagé d'un grand poids pour l'avenir, écouta le troisième acte de la *Walkyrie*. Mais il commença bientôt à bailler d'une façon démesurée. Ernestine s'était endormie avec Rose sur ses genoux. Bernard, la figure toujours crispée par les efforts qu'il faisait pour comprendre, se retourna vers son père en lui disant qu'il finissait par trouver ce machin-là idiot, et qu'il en avait assez, et que, si ça continuait, il allait retirer ses *croquenots* et le envoyer sur la tête de ces chanteurs qui commençaient à *le courir*. Bref, le moutard était déchaîné, exactement comme lorsqu'il ne réussissait pas la solution d'un problème, auquel cas il avait déjà souvent jeté ses livres par la fenêtre dans la rue Coriolis, et menacé d'acheter du poil à gratter pour en fourrer sur la chaise du maître, à sa laïque.

—Non! mais des fois!... clama Galupin qui avait déjà été obligé plusieurs fois de refréner ces colères juvéniles. Non! mais des fois!... Je m'embête, moi aussi!... Est-ce que c'est une raison pour me tenir mal?... Regarde devant toi, malappris!...

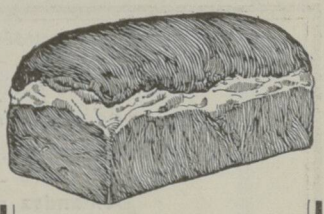
—C'est toujours la même chose!... Ils sont là à hurler... Et puis, papa, tu nous promets des choses qui n'arrivent pas!...

—V'là que ça va être de ma faute si cet *espectacle* est embêtant comme un boisseau de puces!... fit le père de famille, prenant à témoin M. Colchester. Fais comme ta mère; elle dort. Et puis, qu'est-ce que j'avais donc promis, au fait?

—Une tarte!

—Tu vas l'avoir, pochetée!...

Galupin, irrité, leva la main.



Boulangerie Modèle

—

HETHRINGTON

PAINS et
PETITS PAINS

Biscuits,
Pâtisseries, Gâteaux

—

GROS ET DETAIL

—

Livraison de ville et de campagne
Demandez nos listes de prix

—

T. HETHRINGTON
— Limitée —

358-364, rue St-Jean

Tél. 2-6636 -- Québec

La Banque CANADIENNE NATIONALE

Capital versé et
Réserve . .$ 11,000.000
Actif . . .$150,000,000

La grande banque du Canada français

255 *succursales au Canada.* 215 dans la Province de Québec, 12 dans la Cité de Québec.

Filiale à Paris:

La Banque Canadienne Nationale
(FRANCE)
14, RUE AUBER
PARIS

Notre personnel est à vos ordres.

LES
OBLIGATIONS D'UTILITÉS PUBLIQUES
SONT LES
PLACEMENTS
DU JOUR
Valeurs de choix
Rendement Intéressant

Demandez notre liste

LE PRÊT MUNICIPAL
Limitée

Banquiers en Valeurs de Placements
72, Côte de la Montagne
Tél. 2-3300. QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Fondée en 1867

Fourrure de qualité à prix moyens.
Rayon moderne d'articles pour hommes.
Coiffures pour petits garçons.

Demandez notre catalogue
DE FOURRURE

J.-B. LALIBERTÉ (limitée)
145, RUE ST-JOSEPH, 145
QUEBEC

Tél.: Atelier 2-8715 Une visite est sollicitée

JOSEPH HEBERT
ELECTRICIEN LICENCIE
Ferblantier, Plombier, Electricien-Licencié
— Poseur d'Appareils à Eau Chaude —
45, RUE DU PONT, — QUEBEC.

Téléphone: 2-4509

LE NOUVEAU
RADIO - KOLSTER
1930
CONTROLE-AUTOMATIQUE
En vente chez:
J. M. E. COUTURE
290½, rue St-Jean, - QUEBEC

IMMEUBLES
ARTHUR MARCOTTE, Représentant
Les plus fortes compagnies d'Assurances

AUTOMOBILES	MALADIES
ACCIDENTS	GLACES
GARANTIE	VOL
FEU	VIE

Responsabilité Générale

BUREAUX:
84, RUE ST-PIERRE Tél.: 2-1290
296, rue ST-JEAN Tél.: 2-1564

CUISINEZ AU
GAZ

Chaque jour il se consacre à l'ordinaire bien des heures dans des cuisines chaudes à étouffer. Pourquoi ne pas moderniser sa cuisine en y faisant installer un poèle à gaz. Il suffit alors d'approcher du brûleur une allumette enflammée et tout est prêt pour la cuisson.

PAS DE POUSSIERE,
PAS DE CENDRES,
PAS DE MISERE.

QUEBEC POWER Company

—Pas à moi!... protesta Bernard.

Il faisait allusion à la scène entre Wotan et Brunehilde, mais il était trop tard, la "tarte" que Brunehilde n'avait pas reçue, Galupin l'infligea à son rejeton. Cela fit du bruit et causa du scandale dans la salle. L'orchestre, justement, jouait *piano.*

L'ambassadrice s'écria:

—*E inaudito!*

Ce qui signifie: "Quelle chose inouie!"

Cependant que les Allemands de gauche clamaient, en leur jargon, que le fils avait mérité cette claque, certes, mais que le père en aurait bien eu besoin d'une autre pour son usage personnel. Aux fauteuils d'orchestre, les lorgnettes se braquaient sur la loge où avait lieu la discussion. Un inspecteur de l'Opéra, en habit, entra et demanda à Galupin.

—Est-il arrivé un accident?

(Suite à la prochaine livraison)

Un livre sur un sujet d'actualité : l'agriculture et la jeunesse rurale.

Nous présentons à tous les amis de l'agriculture un **"Guide des Jeunes Agriculteurs".** Nous exposons, dans ce livre, la manière d'intéresser et préparer, au moyen de l'Association, le jeune cultivateur à son travail et à la vie paroissiale en général.

Ce volume se vend 75 sous l'unité, en librairie et chez l'auteur. Ajoutez 8 sous, pour l'envoi par la poste.

Adrien DESAUTELS,
16, ave. Murray, Québec.

HWAIKING SHOPS
LIMITED

MAISON MONTCALM
32½ RUE SAINT-LOUIS
Québec

L'une des plus vieilles et des plus remarquables maisons pour la vente de:

Travaux à l'aiguille, broderies, nouveautés orientales, antiquités diverses, au plus bas prix possibles.

Vous êtes le bienvenue. Une visite est sollicitée de vous à "La Maison des Mille et un Délices".

R.-ERNEST LEFAIVRE, L.I.C.L.A.
Successeur de Lefaivre & Gagnon
Bureau: 147, COTE DE LA MONTAGNE, Québec.
Syndic Autorisé, Comptabilité.
Liquidateur de Faillites, Etc.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

CONSULTEZ LE

PACIFIQUE CANADIEN

POUR TOUS LES VOYAGES

CANADA — EUROPE

CROISIERES

ETATS-UNIS — ORIENT

Billets pour toutes les destinations

Renseignements fournis gratuitement — Itinéraires préparés avec soin — Service incomparable — Satisfaction absolue — Plaquettes illustrées sur demande.

Bureaux des billets à Québec: – 30, rue St-Jean, Tél. 2-0093 Château Frontenac, Tél. 2-1840 — Gare du Palais, Tél. 2-0663 — Détails supplémentaires en s'adressant à:

CHS-A. LANGEVIN, Agent Général Service des voyageurs,

GARE DU PALAIS, QUEBEC

Agence Générale de Navigation Océanique. — Toutes les lignes circulant du Canada et des Etats-Unis représentées.

Aux pages 4 et 5, plusieurs recettes utiles sont publiées avec lesquelles l'on peut faire des mets délicieux en employant les essences "SUPREME".

ESSENCES

SUPREME

POUR OBTENIR UNE SAVEUR EXQUISE DANS LE :

"SUPREME"

Employez les Essences

Sirop, Sucre à la crème, Crème Glacée,

Gâteaux, Gelées, Blanc Manger.

Les Essences "SUPREME" Fabriquées par :- Enr., Québec.

Avec l'essence d'érable "SUPREME" vous ferez un sirop de table délicieux, équivalent sinon meilleur au vrai sirop d'érable et à un prix très économique.